

LA VRAIE

ET LA

FAUSSE

METAPHYSIQUE,

OU L'ON REFUTE

LES SENTIMENS

DE M. REGIS,

ET DE SES ADVERSAIRES

SUR CETTE MATIERE.

Par Monsieur DE LELEVEL.

AVEC PLUSIEURS DISSERTATIONS

*Physiques, & Métaphysiques, & toutes les
Pièces justificatives des sentimens du PERE
MALEBRANCHE, par rapport à M. REGIS.*

R 2528.
2.

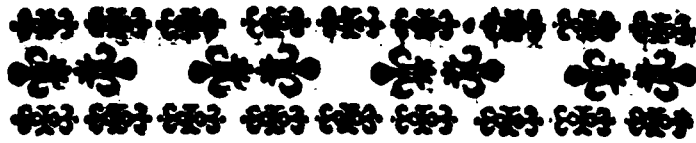


A ROTTERDAM,

Chez REINIER LEERS.

M. DC. XCIV.





P R E F A C E.

L faut avouër que la Philosophie Cartésienne, toute solide & véritable qu'elle est, a un sort bien bizarre. Les uns la veulent renverser sans en avoir pénétré les fondemens, & sans s'être assurez de ses principes : Du moins, on ne voit pas qu'aucun d'eux les ait jamais ni exposez, ni expliquez. Les autres la ruinent ou la décrient en voulant l'établir. Les uns & les autres en disputent, sans avoir aucune Idée distincte de leurs propres sentimens.

Mon sieur H Ü E T aujour-
à ij

P R E F A C E.

d'hui Evêque d'Avranché ; s'avisa , il y a quatre ou cinq ans , de donner un assaut à cette Philosophie : où assurément , il n'eût pas plus de succès , que ceux qui en avoient tenté la ruine avant lui. Monsieur Regis est venu depuis avec un Système pompeux , pour la faire paroître de nouveau dans son lustre , & a prétendu particulièrement faire taire Monsieur HÜET. Mais malheureusement le Prélat s'est trouvé plus fort que le prétendu Cartésien ; Et c'auroit été une espèce de triomphe pour le Péripatetisme , si un autre Disciple de cette Secte ne s'en étoit point voulu mêler. C'est M. Duhamel Licentié & Ancien Professeur , qui a paremment n'a

P R E F A C E.

pas connu que M. Hüet est un Achille , par rapport à M. Regis. Car s'il l'avoit connu , seroit-il venu faire de nouveaux raisonnemens , qui loin d'apuyer la gloire du Prélat son Ami , rétablissent en quelque sorte , l'honneur de M. Regis ?

Quoi qu'il en soit , j'ai crû avoir droit de disputer aussi-bien que les autres , & mêmes être obligé de faire voir , puisque je le voi clairement , que tous les trois disputent , sans avoir les Idées , ni de la Métaphysique , ni de la Morale , qui sont les deux parties que j'attaque dans le Système de M. Regis.

Je ne croi pas aussi , qu'aucun des trois me puisse accuser de ne lui avoir pas fait justice. Si je marque

P R E F A C E.

quelquefois de la vivacité ,
c'est sans aigreur , & qu'ils
s'en prennent à la vérité ,
c'est d'elle que tout ce que
je dis , tire la force. J'aurois
pû faire le galant Homme ,
& prendre des manières fla-
teuses à la manière de nos
esprits fins & polis : Mais
autant que l'honnêteté est
essentielle à la Dispute , où
l'on travaille de bonne foi
à s'instruire mutuellement :
autant je tiens que cette
prétendue politesse est enne-
mie de la vérité , quand on
parle à ceux qui prennent le
ton de Maître pour le men-
songe & pour l'erreur. C'est
le retranchement de l'amour
propre , quand il veut cou-
vrir l'impuissance où l'on est
de raisonner solidement , &
l'indifférence qu'on a pour

P R E F A C E.

les vrais biens : c'est dans plusieurs un petit artifice , qui tend à faire passer impunément les traits les plus malins de l'envie & du dépit : c'est en tous la manière commune de mandier des suffrages. Car l'imagination a ses adresses , elle sçait ramper aussi - bien que faire la fière pour parvenir à ses fins. Je n'ai pas crû que ce fût un mal de ne pas suivre ce qu'elle inspire. Peut-être me suis - je méconté : mais aussi suis - je tout prêt à désavoüer ce que la vérité n'autorise pas. Je le repete , je n'en veux point aux Personnes , je les respecte , & principalement Monsieur DAVRANCHE , que sa dignité seule doit faire respecter profondément , quand son mé-

P R E F A C E.

rite d'ailleurs ne seroit pas aussi connu qu'il est. Je n'en veux qu'aux fausses études, & à la mauvaise Philosophie. L'aveuglement du Genre-humain, est le plus grand qu'il puisse être à cet égard. Il ne faut que suivre ce qui se presente naturellement à l'esprit, lorsqu'il n'écoute pas les sens, pour en être convaincu.

Ainsi, l'on ne doit pas m'accuser de m'être prévenu en faveur des sentimens de qui que ce soit. S'il y a quelques Auteurs que je semble imiter, c'est que nous avons puisé dans la même source. Ceux qui disent que Dieu fait tout, que les créatures n'ont que l'impuissance en partage, qu'on ne voit point les objets en eux-mê-

P R E F A C E.

mes , que la Nature corporelle , n'est qu'une continueuelle mécanique , que la Raison n'est point un Etre particulier , que c'est une lumière commune, à laquelle tous les Esprits participent , que nous avons l'Idée de l'Infini , que nos sentimens sont fort differens de nos connoissances, que Dieu a établi des Loix , qu'il suit constamment dans l'ordre de la Nature , & dans celui de la Grace , que c'est un renversement , que l'esprit soit dépendant du corps , qu'il n'y a qu'un Reparateur divin , qui puisse remédier à ce desordre : ceux , dis - je , qui raisonnent sur ces principes , marchent toujours d'un pas égal , & ne sortent jamais de la véritable route.

P R E F A C E.


Je ne croi pas qu'on en puisse douter. Mais comment convenir , que d'imaginer d'autres principes , c'est rechercher l'erreur , & préparer l'attirail d'une Philosophie monstrueuse ?

En un mot , j'ai préféré la lumière à mes imaginations , pour exécuter ce que je me suis proposé. La vérité est le bien de tout le monde. Quoi qu'on ne découvre pas le premier , les principes qui en découlent, on n'en est pas moins le propriétaire , quand on en voit la fécondité , & qu'on en sçait tirer des conséquences en toutes fortes de rencontres. C'en est assez pour moi. Voïons ce que j'ai à dire contre les autres.



T A B L E DES CHAPITRES

De la Vraie & fausse Métaphysique.

CHAP. I.  UE la matière n'est pas la cause exemplaire de son Idée. Fausseté des raisonnemens de M. Regis. Pitoyable Réponse de ce Philosophe à M. DAVRANCHE , page 1

CHAP. II. Que l'ame n'a pas assez de réalité pour contenir l'Idée de Dieu. Veritable démonstration de son existence. Paralogismes grossiers de M. Regis sur cette matiere , 22

CHAP. III. Que les veritez de la Religion, & des Sciences parfaites doivent être apuiées sur des Idées immuables. M. Regis renverse & la Religion, & les Sciences parfaites, 42

CHAP. IV. Que nous n'avons point

T A B L E.

- d'Idée claire du mot de puissance.
M.R. ne sçauroit expliquer clairement ce que c'est que puissance ordinaire, & extraordinaire, 56
- CHAP. V. On démontre que la possibilité, & l'impossibilité des choses, ne dépend pas des decrets de Dieu, que selon M.Regis le monde est éternel, 66
- CHAP. VI. Que les Philosophes qui confondent l'étendue avec son Idée, tombent dans des grands égaremens. On donne plusieurs exemples de cette vérité, 74
- CHAP. VII. Origine des erreurs de M. Regis, 87
- CHAP. VIII. Qu'un esprit peut devenir une ame, sans être uni à un corps. Que M.Regis confond l'un avec l'autre, qu'il est ridicule de dire, que l'ame est dans le corps, comme Dieu est par tout. Veritable demeure des esprits, 96
- CHAP. IX. On fait voir que M. Regis ne s'entend pas dans la distinction qu'il fait de cause efficiente premiere, & de cause

T A B L E.

- efficiente seconde, 121
- CHAP. X. M. Regis confond toutes les veritez. Que ses principes ne peuvent être d'aucune utilité pour la Religion, 129
- CHAP. XI. Que l'étendue qui est l'objet immediat de l'esprit, n'en est pas une de ses modifications, 136
- CHAP. XII. Que les sensations sont differentes des Idées claires. Brouïllerie de M. Regis sur cette matiere, 147
- CHAP. XIII. Pitoïable refutation de M. Regis par raport à quelques sentimens du P. M. 157
- CHAP. XIV. Ce que c'est que la volonté, & la liberté. M. Regis n'a nulle notion de ces deux facultez. Il confond la sagesse du Paganisme avec la veritable sagesse propre à l'état d'innocence, 166
- CHAP. XV. On fait voir que M. Regis n'a nulle notion du bien & du mal, 184
- CHAP. XVI. On fait voir que par les principes de M. Regis, il n'y a point de corruption dans la

T A B L E.

- Nature, & que l'ame meurt avec
le corps , 193
- CHAP. XVII. On fait voir que
M. Regis ne connoît ni l'usage,
ni de l'entendement , ni de la
volonté , & qu'il parle d'amour
propre aveugle, & d'amour pro-
pre éclairé , sans sçavoir ce que
c'est que l'un & l'autre, 205
- CHAP. XVIII. On fait voir que
M. Regis ne sçait comme il aime
Dieu , 215
- CHAP. XIX. On fait voir que M.
Regis n'a nulle Idée de l'éta-
blissement des Societez , ni du
pouvoir des Souverains , 244
- CHAP. XX. On fait voir que M.
Regis n'a nulle Idée de l'hon-
neur qui est dû à Dieu , 235
- CHAP. XXI. On fait voir que la
Doctrine de M. Regis , tend à la
ruine du Genre humain, 245
- CHAP. XXII. On fait voir que
M. Regis détruit l'union des Pa-
rens, & des Enfants, & qu'il égale
l'Homme à la Bete , 260
- CHAP. XXIII. On fait voir que
M. Regis corromp les veritables
Idées de l'ancienne & de la nou-

T A B L E.

velle alliance ,	271
CHAP. XXIV. On fait voir que M. Regis fait le Théologien mal à propos , & qu'il n'a nulle Idée ni des Vertus , ni de la beatitude ,	280
CHAP. XXV. On fait quelques reflexions sur la conduite des Philosophes ,	293
Réponse du P. Malebr. à M. Regis. Dissertation premiere. Raison phy- sique des diverses aparances de grandeur du Soleil, & de la Lune dans l'Horison , & dans le Me- ridien ,	I
Aprobation de cette Raison , par quelques Géometres ,	39
Que le sentiment du P. M. est le même que celui de M. Descartes,	41
Que cette maniere de répondre aux écrits des Philosophes qui ne meritent pas une ample refuta- tion, n'est pas nouvelle ,	42
Dissertation deuxieme. De la natu- re des Idées , & en particulier de la maniere dont nous voïons les objets qui nous environnent,	48
Dissertation troisieme. Que le plai-	

T A B L E.

fir rend heureux , & la douleur malheureux, contre les Stoiciens. Justification de quelques préten- duës contradictions, 118
Réponse du P. M. à quelques en- droits des Repliques de Mon- sieur Regis , 139
Défense de la Recherche de la Ve- rité , contre ce qu'en dit M. R. dans son Systéme de Philoso- phie , 169
Refutation des raisonnemens de M. A R N A U L D , par rapport aux preuves dont le P.M. se sert pour démontrer qu'on ne voit pas l'in- fini dans les modifications de l'ame, 229
Démonstration. Que le diametre perpendiculaire de la Lune sur l'Horison, devroit paroître, selon M. Regis , plus grand que lors qu'elle est montée sur l'Hori- son, 253
Refutation des Repliques de M. R. aux Réponses du P. M. 259

Fin de la Table.

LA VRAIE



LA VRAIE
ET
LA FAUSSE
METAPHYSIQUE,
OU L'ON REFUTE
les sentimens de Monsieur
Regis, & de ses Adversai-
res sur cette Matière.

CHAPITRE PREMIER.

*Que la matière n'est pas la cause
exemplaire de son idée. Fausseté
des Raisonnemens de Mr Regis.
Pitoyable réponse de ce Philosophe
à Mr Davranches.*

E ne suivray par Monsieur
Regis dans tout ses axio-
mes, dans ses analyses, dans ses

A

2 *La vraie et fausse*

définitions & dans les reflexions. Rien ne seroit plus ennuyeux & plus inutile. J'irai d'abord au fait. Il est difficile de concevoir, que Monsieur Regis fasse tant d'appareil pour ne rien dire, ou pour dire tout de travers. C'est cependant de quoi j'espere convaincre le Lecteur.

System.
Metaph.
pag. 74.

Comme l'idée de l'étendue est inseparable de l'esprit, cet Auteur cherche d'où vient la propriété qu'a cette idée de représenter l'étendue: & trouvant par *l'analyse*, que cela ne peut venir de lui-même, il conclut, que cela ne peut venir que de l'étendue: ce qui le conduit à cette grande découverte que *l'étendue existe*, parce que suivant son premier axiome, qui est, que *le néant n'a point de propriété*, si l'étendue est cause, c'est une nécessité qu'elle existe.

System.
Metaph.
pag. 75.

Ce même axiome lui est d'un usage merveilleux. Car il en conclut encore, que si l'étendue n'existoit pas, l'idée qui nous la représente, représenteroit le néant, ce qui est impossible. Et enfin par-

Metaphysique. 3

ce que suivant son troisième axiome, un effet ne peut avoir plus de perfection qu'il n'en a reçu de sa cause totale, il se confirme de plus en plus dans la pensée, qu'il n'y a que l'étendue même qui puisse être l'objet de l'idée qui la représente, parce qu'il n'y a qu'elle qui contienne réellement & formellement toutes les perfections que cette idée exprime.

Je ne sçai ce qu'on appellera se moquer du public, si ce n'est de donner de tels raisonnemens pour des demonstrations. Il n'y a là qu'équivoque & petition de principe. On nie que l'étendue soit la cause de l'idée qui la représente. Si cela étoit ainsi, la matière, toute tenebreuse qu'elle est, éclaireroit l'esprit : elle seroit au dessus des êtres intelligens, puisqu'elle leur fourniroit des idées d'où dépend en partie l'intelligence. Peut-on penser à cela, & se persuader ce que dit Monsieur Regis ?

Mais, si l'étendue n'étoit pas la cause de l'idée, l'idée n'auroit point

4 *La vraie et fausse*

de cause. Il s'agit donc icy de chercher la cause de la cause. Veut-on philosopher ou badiner ?

Mais , *si l'étendue n'existoit pas , l'idée qui nous la représente, représenteroit le néant.* La juste conséquence ? Cette idée se représente elle - même. Cela ne suffit-il pas ? Dieu de toute éternité a eu l'idée du monde qu'il devoit créer. Cette idée avant la création représentoit-elle le néant ? Il est vray que le néant , comme néant ne sçauroit être représenté. Mais qu'on prouve qu'une Intelligence ne peut recevoir les idées des choses qui ne sont point encore , mais qui seront un jour ; ou du moins qui sont possibles.

D'où les recevrait - elle , dira Monsieur Regis , si ce n'étoit de l'étendue , qui seule *contient réellement & formellement toutes les perfections qui sont exprimées par l'idée qui la représente ?* Et moi, je lui demande , quel sera le modele ou l'archetype de l'étendue. Comment Dieu l'a - t'il faite sans en avoir vû l'archetype ? Dieu agit-il

Metaphysique. §

sans sçavoir ce qu'il fait ? Et nous autres , comment sçavons - nous que la matière est impénétrable & divisible à l'infini, sans l'avoir jamais éprouvé , si ce n'est , parce que l'idée qui nous la représente , en est le modele parfait , & qu'en jugeant sur ce modele , qui contient , non pas *formellement* , puisque cela n'est pas nécessaire dans un modele, mais *éminemment*, toutes les perfections de l'étendue , nous ne pouvons nous tromper ?

Il y a peu de Philosophes qui n'aient pensé , que les idées que nous avons des êtres corporels , sont les exemplaires de ces êtres. Platon s'est rendu celebre par ce sentiment. Mais Monsieur Regis n'aime pas des choses si communes , il prétend , que la creature est l'exemplaire de l'idée qui la représente. Les Architectes dorenavant ne dresseront plus leurs ouvrages suivant les idées qu'ils s'en seront formées , ou selon le plan qu'ils en auront pris dans leur esprit. L'étendue créée leur fournira leur modele aussi

6 *La vraie & fausse*

System. bien que leur terrain. Monsieur
Metaph. Regis a pressenti ce ridicule , & il
pag. 76. a crû parer le coup qu'il prévoyoit
par l'ingenieuse distinction d'idée
naturelle , & d'idée artificielle. J'ai,
dit-il , l'idée d'un palais enchanté
sans qu'il existe : mais cette idée est
artificielle , parce que la volonté
ajoute à l'idée naturelle d'étendue
ou en diminue ce qu'elle veut pour
imaginer un palais.

Cet Auteur ne sent qu'à demi ce qui se passe en lui-même , où il ne parle pas sincèrement. Ne sçait-il pas qu'il a souvent des idées de palais ou de mesure sans que la volonté y ait aucune part , comme il lui arrive lorsqu'il dort ? Ne sent-il pas , que s'il aperçoit des parties & des proportions , c'est qu'il donne à l'idée infinie qu'il a de l'étendue , les bornes qu'il lui plaît ? Il le sent assurément. Car il vient de le dire. L'idée *artificielle* n'est donc qu'une limitation de l'idée *naturelle* ? Et par conséquent si l'idée artificielle ne suppose pas un palais existant , l'idée de l'étendue ne suppose point une

Metaphysique. 7

matière existente : mais au contraire cette idée est préalable à la matière comme il paroît par l'exemple d'un *palais enchanté* qu'on voit, & qui n'existe point. C'est ainsi, ce me semble, qu'on peut rappeler à la preuve un homme qui pour une distinction frivole se met en droit de supposer ce qui est en question.

Mais que signifie cette manière de parler, que *l'étendue est l'objet de l'idée qui la représente* ? Est-ce l'étendue qui éclaire l'idée ? est-ce l'idée qui la contemple, & qui en avertit l'ame ? est-ce l'ame même qui est cette idée ? si c'est l'ame, même, comment devient elle idée ? si l'idée & l'ame sont deux choses différentes, comment subsiste cette idée ?

Monsieur Duhamel presse icy Duhamel, Reflex. pag. 67.
à la manière Monsieur Regis ; & quoique dans la suite il fasse l'honneur aux Cartésiens de les marquer tous au coin de cet Auteur, il l'accuse de n'avoir pas suivi Descartes. Il n'est pas nécessaire, dit-il, ensuite, qu'une

8 *La vraie & fausse*

» cause exemplaire existe réelle-
» ment & actuellement pour produi-
» re son effet ; c'est assez qu'elle
» existe objectivement dans l'esprit
» de celui qui veut produire quel-
» que chose à la ressemblance de la
» cause exemplaire.

Qu'est-ce, je vous prie, qu'une cause qui n'existe pas réellement ? Ce qui existe objectivement n'a-t'il point d'existence réelle ? mais où se trouve cette cause exemplaire qui n'existe pas réellement ? Est-ce dans l'ame ou dans le corps ? ce n'est pas dans l'ame ; car l'ame ne renferme que ses propres modifications. Ce n'est pas dans le corps. Car on suppose qu'il n'y a point d'étendue. Voilà une cause exemplaire qui apparemment ne trouvera pas sa place. Mais, qu'elle la trouve, d'où aura-t'elle tiré son origine ? comment aura-t'elle le pouvoir d'imprimer dans l'ame une idée si semblable à elle-même ? si elle ne fait que se découvrir à l'ame, afin que l'ame l'apperçoive, que devient-elle après s'être montrée ? Com-

Metaphysique. 9

ment fait-on pour la faire paroître & éclipser ? Voilà où nous mènent ces gens qui veulent qu'on croye qu'ils travaillent à la perfection de la Philosophie.

Monsieur Hüet avant eux avoit pris la chose de plus loin. * Il avoit attaqué le doute Cartésien, pour venir delà à la matière des idées. Monsieur Regis lui a répondu à peu près en ce sens, que si Descartes & ses Disciples doutent, ce n'est pas par une disposition à ne rien croire, mais pour examiner ce qu'on leur propose, & pour ne pas juger sur le témoignage des sens, comme jugent toujours ceux qui n'examinent pas. Jusques - là Monsieur Hüet n'a rien à dire. Mais Monsieur Duhamel ne s'en tient pas à cette réponse. Il soutient, que le doute des Cartésiens est sérieux, effectif, & absolu. *On ne doute point, dit-il, d'un doute feint & hypothétique, quand on traite avec soi-même. Nos connoissances ne peuvent pas dépendre d'un doute feint & imaginaire. Un doute supposé de*

* Censurâ.
Philosoph.
Cartes.

Duhamel.
Reflex.
pag. 3.
& 4.

10 *La vraie & fausse*

gayeté de cœur , ne nous permet pas de nous assurer d'aucune chose, parce qu'on peut éternellement supposer un semblable doute.

Voilà donc Monsieur Duhamel qui ne doute de rien de gayeté de cœur , parce que s'il doutoit ainsi , il ne s'assureroit jamais de la chose dont il douteroit. S'il doute , c'est tout de bon , parce qu'à lors il traite avec lui-même , & qu'il sçait qu'un doute feint ne peut être le principe de ses connoissances. Ce doute effectif plus favorable pour lui , que pour Descartes le conduit aux grandes découvertes dont il fait part au public. Mais lors qu'il doute , n'examine-t'il point la chose dont il doute, par tous ses côtés differens ; & ne suspend-t'il point son jugement , jusqu'à ce qu'il ne puisse plus résister aux idées qui se présentent à son esprit ? Si cela est ainsi , le voilà dans le doute Cartésien : Mais quand il y seroit , apparemment il n'en conviendrait pas. Car il faut que Descartes soit un vray Pyrrhonien , ou plutôt

Metaphysique. II

qu'il ait les défauts de la secte , & qu'il n'en ait pas les avantages. On lui fait un procez , sur ce qu'il doute de tout , & incontinent après on lui en fait un autre , sur ce qu'il ne doute de rien. On feroit bien pourtant de demeurer en repos. Car je ne croi pas qu'il y ait un homme raisonnable qui ne doute toûjours , sur ce qui ne se présente pas clairement à son esprit , & qui ne cesse de douter quand l'évidence l'aura forcé. Du doute , Monsieur Hüet passe à ce raisonnement *je pense donc je suis.* Saint Augustin l'approuve ; mais Descartes s'en est servi. Il ne vaut plus rien. Monsieur Hüet ne veut pas voir , que bien qu'un homme qui doute *s'il est* , puisse aussi douter *s'il pense* , il ne peut néanmoins douter *qu'il est* , des qu'il s'apperçoit *qu'il pense* : il ne veut pas voir qu'une pensée pour être fausse , ridicule , chimérique , n'en est pas moins une pensée , & que si l'on se trompe , il faut être quelque chose.

Cens.
Philos.
soph.
Carte-
sianæ.

Comme si c'eût été peu que

12 *La vraie et fausse*

Reflex. Monsieur Hüet eut attaqué le petit
pag. 44. raisonnement , *je pense. Donc je*
45. *suis.* Monsieur Duhamel l'a voulu
refuter à la maniere. On y suppose
dit-il , ce qui est en question , puis
qu'en disant *je pense* , ce mot *je* ,
suppose qu'on existe. Mais ce mot
je , pourra bien se trouver par tout ;
& par conséquent chacun de nous
aura bien de la peine à s'affûrer de
son existence. Si un Philosophe
vient dire. *Ce qui a quelque pro-*
priété n'est pas un néant. Or c'est
avoir une propriété que de penser.
Donc où est la pensée il y a quelque
chose d'existant. Monsieur Duhamel
s'apercevra d'abord qu'il y a un
je caché. Puisque ce raisonnement
ne se fait pas lui-même & qu'il
faut que quelqu'un le fasse. C'est
supposer , s'écriera le Philosophe ,
qu'on existe déjà. Disons lui donc
à ce Philosophe , que le *je* ne sup-
pose point icy l'existence ; mais
seulement le *moi* qui pense , le *moi*
qu'on regardoit comme un néant
avant qu'on s'aperçût qu'il pen-
se , mais qu'on a regardé comme
un être , dès qu'on s'est aperçû

Metaphysique. 13

qu'il est pensant. Ainsi, le raisonnement de Monsieur Duhamel n'a point d'autre effet que de faire voir la solidité de celui qu'il veut renverser, puisque selon lui-même, on ne peut dire *moi* sans faire entendre qu'on existe.

Or comme personne ne peut s'empêcher de dire *moi* ou *je* : ce qui renferme nécessairement la pensée, personne aussi ne peut douter de son existence. On dira peut-être, que le néant ne peut pas dire *moi* ou *je*. Qui en doute ? mais qui peut douter aussi, que c'est cela-même qui prouve que l'existence a un rapport nécessaire à la pensée. Il plaît peut-être à Monsieur Duhamel, quoiqu'il ne soit pas Pyrrhonien, de douter toujours s'il pense. Cela lui est permis : Il peut aussi, ne pas croire, s'il venoit à n'en plus douter, que ce fût sa première connoissance que de connoître qu'il pense, & il pensera sans le sçavoir.

Duhamel.
Reflex.
pag. 48.

Voici Monsieur Hüet à la matière des idées. *Quand je pense*, dit-il, *au Soleil, il y a une chose*

Censuré
Philos.
Cartes.

14 *La vraie & fausse*

présente à mon esprit à laquelle je pense, sçavoir sa pensée. Or cette pensée n'est pas la même que celle par laquelle mon esprit pense actuellement. Car si cela étoit ainsi, l'action seroit la même chose que la fin ou le terme auquel l'action se rapporte ; & l'action réfléchirait en elle-même. D'où il infere que la pensée par laquelle il pense actuellement, est différente de celle à laquelle il pense. Et de tout cela il conclût que le sens de cette parole de Descartes je pense, est celui-ci, fort propre à faire rire, je pense que je pense.

Que répond à cela Monsieur
Rép. à Regis ? Le voici. *La pensée n'est pas une action, mais une passion :*
M. Hüet pag. 34. *Et quand elle seroit une action, elle ne se rapporteroit pas à elle-même, mais à un objet différent d'elle, qui est sous-entendu, étant impossible de séparer autrement que par une abstraction d'esprit, la pensée de l'objet auquel on pense.*

Monsieur Hüet seroit de bonne composition, s'il se contentoit de cette réponse. Car son objection demeure dans toute la force jus-

Metaphysique. 15

qu'à ce que Monsieur Regis ait expliqué, quel est cet *objet sous-entendu*. Ce que je puis assurer qu'il n'expliquera pas. Car enfin Monsieur Hüet veut sçavoir, si je ne me trompe, comment la pensée ou l'idée par laquelle il pense, & la pensée à laquelle il pense, sont une même chose : ou il veut qu'on lui explique en quoi ces deux pensées différent l'une de l'autre. Monsieur Regis la senti, & pour se tirer d'affaire promptement. *Il est vrai, dit-il, que pour penser au Soleil, il est nécessaire que mon esprit soit pour penser, qu'il y ait une pensée par laquelle il pense, & qu'il ait un objet auquel il pense, sçavoir, le Soleil : Mais s'ensuit-il pour cela, ajoute-t'il, que quand Monsieur Descartes dit JE PENSE, il y ait là deux pensées, dont l'une devienne l'objet de l'autre ?*

Monsieur Descartes n'a que faire-là. Mais tout Philosophe qui dit *je pense au Soleil*, est obligé de dire quel est ce Soleil qui est l'objet immédiat de son esprit, & en même tems en quoi cet objet dif-

16 *La vraie & fausse*

fére de sa pensée. Monsieur Hüet cependant n'a pas trop sujet de s'applaudir. Son objection toute embarrassante qu'elle est pour Monsieur Regis , marque qu'il n'a pas des idées bien distinctes : il pourra les débrouiller en se souvenant de ce qu'on appelle dans l'Ecole *idée formelle* , & *idée objective*. S'il recherche la nature de ces deux sortes d'idées , il verra que l'*idée objective* du Soleil par exemple , ne peut-être autre chose qu'un objet intelligible tout différent de l'ame & du Soleil , mais qui représente parfaitement le Soleil ; & que l'*idée formelle* n'est que l'ame même entant qu'elle pense au Soleil. Celle-cy est un sentiment dont on ne peut connoître la nature que par l'expérience actuelle qu'on en a , un sentiment obscur & confus de lui-même , mais qu'un homme attentif par cela-même demêle sans peine de l'*idée objective* qui l'instruit & qui l'éclaire.

Cenf.
Philos.
Cartes.

Monsieur Hüet n'en demeure pas-là. *Comme on ne peut* , dit - il, *rien sentir , connoître , appercevoir*.

Metaphysique. 17

que par idée , je ne puis sentir que je pense au jour , si ce n'est par l'idée de cette pensée. Or celui qui ose dire que l'idée de la pensée est la même que l'idée du jour, pourra dire aussi que le jour & la pensée sont une même chose. Franchement cela est incommode pour un homme tel que Monsieur Regis , qui ne sçait pas distinguer entre CONNOÎTRE & SENTIR. Je ne puis pas dire, répond-t'il , que l'idée de cette pensée soit la même que celle du jour, puisque je n'ai pas d'idée de cette pensée. Je puis dire seulement, que je connois le jour par cette pensée, & que je connois cette pensée par elle-même. En doit-il être quitte, pour dire que la pensée par laquelle il pense au jour est connue par elle-même ? Ne doit-il pas montrer en quoi consiste l'idée du jour, & comment elle diffère de l'idée par laquelle il la connoît ? Jusques-là Monsieur Hüet ne doit point lui feire de quartier. Mais ne pourroit-on pas aussi embarrasser le Prélat an lui demandant à lui-même qu'elle est l'idée de la pensée, cette

Rép. à
M. Hüet
pag. 44

18 *La vraie & fausse*

idée qu'il distingue si bien de celle de l'objet ? S'il veut bien m'en croire, je lui dirai, que l'idée de la pensée, c'est l'objet de l'ame qui pense ; & que l'objet de la pensée dans celui qui pense au jour, c'est l'idée du Soleil, parcourant son arc diurne, je lui dirai aussi, que cette idée objective est intelligible par elle-même, & unie immédiatement à l'ame, sans en être la modification ; & que l'idée ou plutôt la perception par laquelle cette idée est connue, est une modification de l'ame, un sentiment, l'ame-même de telle ou telle manière, touchée affectée par son objet en conséquence des Loix de la nature.

Duham. dispu-
Reflex. te. Comme la relation cate-
pag. 14. gorique, dit-il, *habet esse in sub-
jecto & esse ad terminum* : de même, l'idée *habet esse in mente, & esse ad objectum*. Cela veut dire, que l'idée enferme la vertu de modifier comme son genre, & la vertu de représenter comme la diffé-

Metaphysique. 19

rence. Voilà la solution de toute la difficulté. Les Theologiens, Ibid. ajoute-il , entendent par être formel des idées la vertu de modifier & la vertu de représenter tout ensemble : & par l'être objectif des idées ils entendent la vertu d'être représenté.

La question est importante, puis que les Theologiens s'en mêlent. Mais qui leur a dit , que la vertu de représenter n'enferme pas aussi celle d'être représenté ? Ce qu'une idée représente , n'est-il pas représenté par cette idée ? Les Theologiens de Monsieur Duhamel pourroient bien être de ceux qui font de distinctions sans fin , & qui n'entendent gueres ce qu'ils distinguent.

Le Principe commun des confusions de ces Philosophes, c'est qu'ils confondent l'idée avec la perception. L'objet qui est la chose représentée n'est pas toujours semblable à l'idée qui nous le représente : mais la perception qui est une suite de quelque trace du cerveau formée ou reveillée le plus.

20 *La vraie & fausse*

souvent par le cours involontaire des esprits, est toujours exactement proportionnée, & à la trace à cause de laquelle on reçoit l'idée, & à l'idée même qui est l'objet de l'ame.

On conçoit aisément la différence de l'idée & de la perception, si l'on considère qu'un œil qui reçoit la lumière est autrement modifié qu'un œil qui ne la reçoit pas ; & que cependant cet œil, ainsi modifié, est toute autre chose que la lumière. C'est la lumière qui le modifie, mais elle est hors de lui cette lumière, & assurément il ne la contient pas. De même les idées par lesquelles l'ame voit & connoît les creatures, lui donnent des modifications qu'elle n'avoit pas ; mais il s'en faut bien que ces idées soient l'ame même, & qu'elle soit elle-même la lumière.

De plus, puisque l'œil n'est pas capable de voir, & que les objets qui le frappent ne sont pas visibles par eux-mêmes, il s'ensuit nécessairement que c'est l'ame qui

Metaphysique. 21

aperçoit , & que l'objet qui l'éclaire est par lui-même intelligible.

Il ne reste donc plus qu'à examiner quel est cet objet qui renferme les idées de tous les êtres corporels. C'est sans doute un objet immense , un objet increé , un objet tres-simple dans sa variété sous laquelle il se présente à nous, un objet inépuisable. Et à qui peut convenir tout cela , sinon à celui qui par sa nature est toujours présent aux esprits , qui dans la simplicité de sa substance renferme les perfections de tous les êtres particuliers , & qui peut se présenter comme il lui plaît , tantôt selon qu'il représente telle substance , tantôt selon qu'il en représente un autre ?



CHAPITRE II.

Que l'ame n'a pas assez de réalité pour contenir l'idée de Dieu, véritable démonstration de son existence. Paralogismes grossiers de Monsieur Regis sur cette matière.

C'Est faute d'avoir distingué ces deux choses, la *perception* & l'*idée*, que Monsieur Regis anéantit au lieu d'établir la démonstration de l'existence d'un être infiniment parfait; Car sur ce fondement, que toute idée doit avoir une cause exemplaire, comme si toute idée n'étoit pas elle-même l'original, * il conclut de ce que nous avons l'idée d'un être infiniment parfait, qu'il est nécessaire que cet être existe: & il ne voit pas qu'il y a contradiction qu'un être infini en tous sens tel qu'est l'être parfait, soit représenté par une idée finie telle que seroit celle qui ne seroit que la modification de mon ame. Il ne

* Sys-
tem. me-
raph.
cap. 87.

Metaphysique. 23

voit pas que cet être ne sçauroit être représenté ; & que si nous en avons une idée , comme certainement nous l'avons , c'est lui-même qui est cette idée ou qui se découvre à l'ame selon quelques-uns de ses attributs. Car il faut bien remarquer, qu'il n'en est pas de l'être infini, comme des êtres bornés & particuliers. On peut avoir l'idée de tel être sans que cet être existe , parce qu'on ne voit point cet être en lui-même , & qu'on le voit par une idée qui n'a point de liaison nécessaire avec lui. Mais il est clair , que l'être infini ne sçauroit être représenté que par son actuelle présence.

Monsieur Hüet avoit demandé si le mot *d'idée* ne signifioit pas *ou l'action de l'esprit par laquelle nous pensons , ou l'objet de cette action auquel nous pensons.* Monsieur Regis a répondu , qu'il entend par le mot *d'idée* , non pas l'objet auquel nous pensons , mais l'action par laquelle nous pensons à cet objet.... Cette idée , ajoute-il, est finie, si on la considère en elle-même , & se

*Censurâ
Philos.
Cartes.*

*Rep. à
M. Hüet
pag. 191.
& 192.*

24 *La vraie & fausse*

son son être formel : mais elle est infinie, si on la considère selon son être objectif.

Voilà Monsieur Regis entre les mains de Monsieur Hüet, & tout Cartésien qu'il croit être, il n'échappera pas si son adversaire le bat à la Cartésienne, c'est à dire, en lui faisant expliquer les termes, & le réduisant à des distinctions précises. Monsieur Regis convient que l'idée qu'il a de Dieu, considérée, *selon son être formel*, est une modification de son ame.

Qu'est-ce donc que cette même idée de Dieu, considérée selon son *être objectif* ? N'est-ce pas aussi la modification de son ame ?

Rep. à M. Hüet pag. 192. Puisqu'il dit, *que cette idée, selon cet être procede d'une cause plus excellente que l'esprit ?* Voilà donc sa modification qui lui représente l'infini. Cela est merveilleux. Car on n'auroit jamais pensé qu'une modification, qui ne peut être que finie, représentât l'infini. Mais enfin qu'il dise comment il l'entend. Elle le lui représente, dit-il, *selon son être objectif*. Ce langage n'est pas

Metaphysique. 25

pas intelligible. Qu'il explique comment cette idée si simple a deux êtres, comment l'un est l'objet de l'autre, ou comment il sçait qu'une modification finie lui représente un objet infini? Ce Cartésien sans doute se méprend. Car s'il n'y a en lui qu'une modification finie, & rien hors de lui qui l'éclaire, il ne sçauroit sçavoir s'il y a un infini. Qu'il considère la modification comme il lui plaira, c'est la modification de son ame, son ame même, substance finie & limitée. Qu'il montre que cette ame, de quelque manière qu'elle soit tournée, puisse trouver en elle-même une idée qui ait quelque proportion avec l'infini. Si cette idée demeure toujours finie, d'où sçait-il encore un coup qu'il y a un infini? Ou il voit cet objet infini, ou il ne le voit pas. S'il ne le voit pas, d'où vient qu'il dit, qu'il en a l'idée? S'il le voit, qu'il nous montre par quelle voye il le voit. Il est évident, que Monsieur Regis ne se tirera jamais de là.

26 La vraie et fausse

Rép. à M. Hüet pag. 199. *Afin, dit-il, que l'idée de Dieu passe pour infinie à notre égard quant à la propriété de représenter, il n'est pas nécessaire qu'elle exprime toutes les perfections qui sont en Dieu, il suffit qu'elle en représente autant que notre esprit est capable d'en concevoir.*

Mais Monsieur Hüet peut encore demander en quel langage on appelle *infinie*, une idée qui ne représente que ce qu'un esprit borné peut concevoir. Car où vit-on jamais une plus manifeste contradiction ?

Rép. à M. Hüet pag. 210. *Mon sieur Regis cependant revient toujours à la première distinction. L'idée de Dieu, dit-il, n'est pas infinie formellement entant qu'elle est une modification de l'âme : mais elle est infinie objectivement entant qu'elle a la propriété de représenter une chose infinie. Par une idée infinie objectivement, ajoute-t'il, on n'entend autre chose qu'une idée qui représente autant de perfections qu'une idée est capable d'en représenter.*

Mais cette idée représente-t'elle

Metaphysique. 27

des perfections infinies ? Non sans doute, puisqu'elle n'en peut représenter *qu'autant que l'esprit en peut concevoir*. Comment est-elle donc infinie ? Comment ressemble-t'elle à son objet qui est infini , & qui a des perfections infinies ? *Rien n'empêche* , dit Monsieur Regis, *qu'une idée qui est dissemblable à son objet , quant à son être formel, ne soit semblable au même objet quant à son être objectif*. Monsieur Regis doit sçavoir qu'on ne se paye plus de mots. On demande ce que c'est que l'être objectif d'une idée qui est une véritable modification. On demande comment cet être objectif peut être infini dans une modification finie. Car enfin , il faut qu'il soit infini pour représenter un objet infini. Enfin on demande d'où cette idée, toujours finie en elle-même en qualité de modification , peut procéder pour être infinie , quant à son être objectif.

Monsieur Regis à tout cela n'a pu dire autre chose sinon , que l'idée de Dieu quant à son être

28 *La vraie & fausse*

Ibid. objectif procede d'une cause infinie, parce qu'il repugne qu'une idée represente plus de perfections qu'il n'y en a dans sa cause exemplaire. Mais ne suppose-t'il pas que son idée lui represente plus de perfections qu'il n'y en a dans les choses finies. Or c'est cela précisément qu'on lui nie. Car son idée est finie. Qu'il prouve que l'infini est la cause exemplaire d'une idée finie, & que cette même idée represente l'infini. C'est apparemment cela que Monsieur Hüet veut sçavoir, & jusqu'à ce qu'on le lui ait fait voir, il sera toujours en droit de dire qu'une idée qui n'est qu'une modification d'un être fini ne peut représenter, quelque tour qu'on lui donne, que des choses finies.

* Re- Monsieur Duhamel jugeant * de
flex. Descartes & de ses Disciples sur
p²g. 74. les raisonnemens de Monsieur Regis, a bien raison de dire, que les Cartésiens ne peuvent pas se vanter d'avoir inventé aucune démonstration de l'existence de Dieu. Car des Cartésiens, tels que Monsieur

Metaphysique. 29

Regis , ne sont propres qu'à faire douter de cette parfaite existence , & ils feroient mieux de s'en tenir à la simple démonstration de Monsieur Duhamel , qui mettant bonnement son idée au nombre des créatures , juge par cette idée , Duhamel. Ibid. comme par le reste des créatures , qu'il y a un Dieu.

Après tout , Monsieur Regis a l'idée de Dieu , de l'infini , & il voit bien que cette idée lui est commune avec toutes les Intelligences : mais quelque réelle qu'elle soit cette idée , quelque certain que soit Monsieur Regis d'en être toujours tout rempli, un homme tel que Monsieur Hüet est capable de le desoler ; & cela , parce que Monsieur Regis n'est pas capable de démêler ce qui est en lui , ce qui lui est propre , d'avec ce qui est hors de lui , je veux dire ses perceptions , ses propres modifications , d'avec les idées qui lui sont présentes. Car s'il avoit distingué ces deux choses , il auroit dans un instant fermé la bouche à Monsieur Hüet , qui le presse &

30 *La vraie & fausse*

qui le terrasse , sur ce que la perception étant finie , elle ne peut représenter un être infini.

Que Monsieur Regis ne fait-il une attention entière à l'idée qu'il a de Dieu , il reconnoîtroit que son Esprit apercevant l'infini en tout sens , c'est une nécessité qu'il y ait une perception & un objet ; une perception finie , puisqu'elle est la modification d'une substance finie ; mais un objet infini puis qu'on l'aperçoit tel en tout sens ; un objet éternel , puis qu'on voit qu'il a été avant nous , & qu'il sera toujours après nous ; un objet qui se communique à tous , puis qu'on voit que tous y peuvent découvrir les mêmes qualitez.

L'ame n'aperçoit de cet objet , que ce qu'elle est capable d'en recevoir : mais quoi qu'elle ne le comprenne pas , elle le conçoit néanmoins tel qu'il est , infini en tout sens , renfermant les perfections de toutes les créatures , de maniere que quelque nombre qu'on en conçoive , elles ne l'épuiseront jamais.

Metaphysique. 31

Quoique Monsieur Hüet prétende n'avoir pas l'idée de Dieu, cela n'empêche pas qu'il ne l'ait aussi-bien que Monsieur Regis. Il faut le lui prouver. Il pense quand il lui plaît, à un petit cercle, à un plus grand, & à un autre encore plus grand. Comment cela ? N'est-ce pas parce qu'il conçoit dans l'idée qu'il a de l'étendue, divers points également éloignés d'un seul, qu'on appelle le centre, & qu'il en prolonge le diamètre autant qu'il veut. Il pense à un cercle en général, c'est à dire, à un cercle dont il ne détermine point la grandeur. Comment cela ? Si ce n'est, parce qu'il a l'idée de la généralité qu'il répand sans y penser, sur l'idée particulière de cercle. Or cette idée de la généralité, n'est pas l'idée de tel être. C'est donc l'idée de l'être ? Et qu'est-ce que l'idée de l'être, si ce n'est l'idée de l'infini, de Dieu même ? Quand Monsieur Hüet prononce les termes de *genre*, d'*espece*, de *qualitez*, de *vertus* il pense à des créatures, mais à r'il l'idée parti-

32 *La vraie & fausse*

culière de quelque créature ? Non sans doute. Que se passe t'il donc en lui ? Il joint tout naturellement & sans s'en apercevoir l'idée de la généralité aux idées particulières qu'il a des créatures : & c'est par cette raison que les Disciples d'Aristote ne demêlant pas ces idées si différentes, parlent éternellement, sans sçavoir ce qu'ils veulent dire.

Monsieur Hüet pense donc à l'être. Il a donc l'idée de l'être sans restriction, de l'être qui a des perfections infinies. Car il n'y en peut tant concevoir, qu'il ne puisse encore y en concevoir davantage, & il voit bien, que tout ce que les êtres particuliers ont de plus parfait, n'en est qu'une légère participation. Or je dis, que cette idée de l'être ou de l'infini, c'est l'être ou l'infini - même. J'en ai dit la raison, qui est, que ne pouvant y avoir plusieurs infinis, & que l'infini ne pouvant être représenté, par aucune chose finie, c'est une nécessité, puis que nous en avons l'idée, qu'il soit lui-

Metaphysique. 33

même son idée & qu'il existe.

Distinguons présentement à la manière de l'Ecole , l'idée formelle , de l'idée objective ; & attachons des idées à ces termes. L'idée objective sera l'être , l'infini toujours présent , & uni immédiatement aux esprits : & l'idée formelle sera la perception de l'ame , la modification qu'elle reçoit à la présence de l'infini.

De croire que tout ce qu'on appelle l'idée de l'infini , soit dans cette modification , s'est se former une chimère. Car l'ame peut - elle voir que ses modifications s'étendent au delà d'elle-même , comme elle voit que l'infini s'y étend ? Peut - elle voir ses modifications , séparées d'elle-même , comme elle voit que l'infini en est séparé , & mêmes toutes les idées particulières qu'elle aperçoit ? Peut - elle concevoir qu'un être particulier & fini , tel qu'elle est , soit capable d'une modification générale & infinie , comme il faudroit qu'elle le fût , si elle voyoit l'infini dans sa modification ? Ce sont les raisons

34 *La vraie & fausse*

par lesquelles Monsieur Hüet peut renverser tout l'édifice de Monsieur Regis , mais qui ne touchent point à l'idée de l'infini , puisque cette idée est préalable à la perception que nous en avons.

Eh, que pourroit lui opposer toute l'Ecole d'Aristote , pendant que cette même idée fournit aux Péripatéticiens , comme aux autres hommes , de quoi conter , calculer , mesurer , de quoi parler tant qu'il leur plaît , sur le plus & sur le moins ?

Voyons néanmoins ce que Monsieur Regis , pour soutenir sa modification , dans laquelle il voit l'infini , répond à Monsieur Hüet.

*Par le mot de réalité objective , dit-il , * les Cartésiens entendent avec leur Maître , la propriété que les idées ont de représenter leurs objets.*

Si cela est ainsi , l'idée est beaucoup moins que la propriété. Car quelle proportion , de la simple modification d'une substance finie , telle qu'est mon ame , à une réalité objective , telle qu'est l'idée

* Rép. à
M. Hüet
p. 227.

Metaphysique. 35

de l'infini ? Cette propriété dont parle Monsieur Regis , est , ou finie ou infinie. Si elle est finie , comment représente t'elle l'infini ? Si elle est infinie , comment peut-elle être renfermée dans une idée finie ? Je reconnois assurément Monsieur Descartes pour un grand Philosophe ; mais s'il m'avoit parlé le langage de Monsieur Regis , je n'aurois pas été son Disciple.

Les Cartésiens ne veulent pas ,
continué Monsieur Regis , *que les*
choses qui sont A PARTE INTEL-
LECTÛS , soient tellement A PAR-
TE INTELLECTÛS , qu'elles ne
soient aucunement A PARTE REI :
& pour prouver qu'ils ont raison de
le vouloir ainsi , ils apportent l'e-
xemple des Syrènes & des Centau-
res ; & en général de tout ce qu'on
appelle Chimere. Or , dit-il , s'il n'y
avoit jamais eû aucun Cheval , ni
aucun Homme , aucune Femme , ni
aucun Poisson , il faudroit dire , que
l'esprit auroit la propriété de former
des idées du néant.

Rép. à
M. Hüet
pag. 233.

Où est le Cartésien qui dit , que
les créatures sont les modèles des

36 *La vraie & fausse*

idées qui les représentent ? Que les idées supposent les créatures , & non pas les créatures , les idées ? Où est le Cartésien , qui dit , que les Géomètres ont vû de leurs yeux , des figures avant que d'en avoir les idées. Qui dit , que s'il n'y avoit que des esprits , ils ne pourroient pas recevoir l'idée d'un monde que Dieu peut faire ? Qui dit , qu'un Ange faite de traces , ne peut sçavoir ce que c'est qu'un triangle ou un quarré ? Où est le Cartésien , qui ne voit pas que l'infini est la réalité , d'où nous formons , ou plutôt , d'où nous tirons nos idées , puis qu'il n'y a que l'infini , qui dans la simplicité de la nature , puisse renfermer cette multiplicité d'idées , que nous voyons bien que nous n'épuiserons jamais ? Où est le Cartésien , qui ne dit pas , que si les idées sont toujours *à parte rei* , ce n'est qu'en ce sens , que bien qu'il n'y ait point de créature existante , l'idée néanmoins est toujours réelle & modifiant , l'ame actuellement. D'où il suit , que l'infini existe , puis que

Metaphysique. 37

son idée existe , comme je l'ay déjà fait voir.

C'est une chose étrange qu'un Philosophe prouve tout le contraire de ce qu'il prétend prouver, & c'est pourtant ce qui arrive à Monsieur Regis. *L'être en général*, Rép. à dit-il , *n'est qu'une notion générale* M. Huet formée de la notion des êtres singuliers : & partant *l'être en général* pag. 141. *n'existe que dans l'entendement*. Si cela est ainsi , ou il n'y a point de réalité objective de l'infini , ou ce que Monsieur Regis appelle infini, n'est qu'un être particulier. Car il est évident que tout ce qui est formé de choses singulieres est singulier. L'étourdissement , par exemple , qui est composé d'un grand nombre de sensations particulières de l'ame , est un sentiment singulier. Donc ce que Monsieur Regis appelle l'être en général n'est qu'un être particulier. Si ce n'est pas un être singulier , je soutiens , que c'est l'être indéterminé , & que cet être indéterminé ne peut être que l'infini. Donc l'être infini, selon Monsieur Regis,

38 *La vraie & fausse*

n'existe que dans l'entendement, & n'a point par conséquent de réalité objective.

Mais par quel artifice Monsieur Regis sçait - il faire de plusieurs idées particulieres une idée générale ? Tire-t'il de son fond la généralité, lui qui est un être singulier ? Assurément, tout Philosophe qu'il est, il ne distingue pas bien l'idée de la généralité, le peu d'attention qu'il y apporte le jette dans l'erreur. Qu'il y soit attentif un moment, au lieu de juger qu'il donne l'être à la généralité par la multiplication des idées des creatures, il jugera qu'il borne en quelque sorte la généralité toujours presente à son esprit, en la joignant à ses idées particulieres. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne veut point se détourner de sa cause exemplaire.

System.
metaph.
pag. 81.

Si je ne sçavois, dit - il, que toute idée doit avoir une cause exemplaire qui contienne formellement toutes les proprietéz que cette idée represente, je serois bien assuré que j'aurois l'idée du Soleil ; mais je ne

Metaphysique. 39

pourrois pas conclure de là , que le Soleil existât , parce que je ne connoitrois aucune liaison necessaire entre mon idée & son existence. On a vû que c'est sur le même raisonnement qu'il fonde l'existence de Dieu , & que sa cause exemplaire est une chimere de son esprit. On a vû que l'idée est elle - même l'objet de l'esprit , & un objet indépendant de toute creature. Monsieur Regis devoit donc cesser de philosopher en l'air, & d'affecter un langage qui ne peut en flattant les préjugez que le maintenir dans ses erreurs.

Pourquoi , dit-il , encore , que si Dieu n'étoit , ni corps , ni esprit, nous n'en aurions point d'idée ? Cette décision ne fait pas d'honneur à l'être parfait ; & je soutiens même qu'elle en détruit l'existence. Dieu n'est point corps , & il est plus au dessus des esprits , que les esprits ne sont au dessus des corps. Il est l'être sans restriction , l'être indéterminé , l'être infini , qui renferme en soi toutes les perfections des corps & des esprits,

Rép. à
M. Huet
pa. 245.

40 *La-vraye & fausse*

mais qui n'est ni corps , ni esprit :
Il est l'être en un mot , dont l'idée
nous pénètre , quoique nous ne
puissions le comprendre , ni ex-
primer ce qu'il est.

D'ailleurs , quelle est l'idée que
Monsieur Regis a des esprits ? Je
lui souâtiens , & je lui prouverai
dans la suite , qu'il n'a idée de
son ame qu'en ce sens qu'il éprou-
ve en lui-même une suite de sen-
timens & de pensées qu'il voit
clairement n'être point des pro-
prietez de la matière. Et s'il sçait
qu'il y a d'autres esprits que son
ame , ce n'est que par conjecture,
ou par la revelation qu'il en a
reçûë ; d'où il suit , qu'il n'a de
Dieu nulle idée philosophique,
s'il est vray qu'il ne le connois-
se que par l'idée qu'il a des es-
prits.

Monsieur Duhamel prétend lui
prouver par une autre raison, qu'il
Reflex. n'a point d'idée de Dieu. *Une idée*
pag. 181. *essentielle*, dit-il, *emporte un amour*
essentiel : & peut-on concevoir que
celui qui aime Dieu puisse pe-
cher ?

Metaphysique. 41

Monsieur Duhamel trouve qu'il est étrange d'aimer Dieu & de pecher. Il a raison. Mais qu'il y pense un peu , il verra que s'il peche , ce n'est pas, parce qu'il n'aime point Dieu , mais seulement, parce qu'il n'aime pas Dieu plus que toute autre chose , & qu'ainsi , il n'y a point de danger pour la foi humble & tremblante dans la Philosophie Cartésienne.

Je croi qu'après cela , il n'est pas nécessaire d'examiner les idées particulieres que Monsieur Regis s'est faites de l'être infiniment parfait. Car un homme imagine ce qu'il lui plaît ; & on ne peut retenir son imagination. Il faut attendre qu'il s'explique lui-même avant que de se donner la peine de refuter tout ce qu'il dit.



CHAPITRE III.

Que les veritez de la Religion & des Sciences parfaites doivent être apuïées sur des idées immuables. Monsieur Regis renverse & la Religion & les Sciences parfaites.

TOut le monde convient , que les Sciences doivent être fondées sur des principes certains & invariables ; & que si la Morale n'a des reglès fixes , il est impossible que la Religion se soutienne. Voici ce que Monsieur Regis en pense. Dieu , selon cet Auteur , ne voit pas toutes choses dans ses propres perfections ; mais dans sa volonté comme dans leur modé'e : & il n'y a rien de possible ni d'impossible que ce que Dieu a rendu tel par sa volonté. Il croit apparemment relever beaucoup , par ce discours la puissance de Dieu. Mais si les volontez divines nous sont inconnuës , comment pourrons nous sçavoir si une chose est possible ou

System.
metaph.
pag.90.

Metaphysique. 43

impossible , vraye ou fausse , juste ou injuste ? On pourroit peut-être dire , que Dieu nous a revelé les veritez de Morale ; mais les a-t'il revelées aux Payens qui les connoissent comme nous ? A-t'il revelé à quelqu'un les veritez des sciences humaines. Monsieur Regis a-t'il quelque objet representatif de cette volonté qui fait ainsi les choses de la nature qu'il lui plaît ?

C'est apparemment un sentiment de Religion qui le retient.

S'il disoit , que *Dieu voit les creatures en considerant les perfections qu'il a qui s'y rapportent , il craindroit de faire dependre l'essence de Dieu, qui est toute parfaite, des choses qu'elle representeroit comme les portraits dependent de leurs causes exemplaires.* Et s'il disoit qu'il y a un certain ordre que Dieu suit par la necessité de son être, il craindroit, *de juger de Dieu comme il juge de lui-même , & de mettre de la dependance dans l'être parfait, telle qu'elle se trouve dans la creature.*

Mais peut-être cesseroit-il d'avoir la conscience si délicate , s'il

System.
metaph.
ibid.

Ibid.

44 *La vraie & fausse*

Lisez le
ch. 20.

vouloit considérer, 1° Que les idées des créatures ne sont point des portraits, mais des originaux ou des modèles que Dieu voit & connoît avant qu'il y ait des créatures, puis qu'il forme tous les êtres particuliers sur ces modèles. 2° Que si Dieu obéit à un certain ordre, il n'obéit qu'à sa propre sagesse, qu'à lui-même, qui ne peut voir ailleurs que dans sa substance, les perfections & les rapports de perfection de tous les êtres, & créés & possibles.

Dieu pourroit-il aimer le plus, ce qui est le moins parfait? Est-ce une impuissance selon l'idée que nous en avons, que de ne pouvoir aimer chaque chose, que selon le degré de perfection qu'elle a? Si les termes *d'impuissance* ou de *dépendance*, font de la peine à Monsieur Regis, qu'il ne s'en serve pas, qu'il change ses manières de parler; Mais qu'il sçache que rien n'est si divin, qu'une impuissance de cette sorte, qu'elle est le caractère de la divinité, & que sans elle il ne peut y avoir d'être parfait.

Metaphysique. 45

Il est vray , que ce Philosophe , après avoir soutenu que Dieu n'a point d'autre règle , que sa volonté , avouë que *cette volonté n'est jamais dépourvue de connoissance.* Mais , ou cette connoissance est préalable à la volonté , ou elle ne l'est pas. Si elle est préalable , voilà le grand système renversé ; Car Dieu voudra toujours agir , suivant ses connoissances & ses idées. Si elle n'est pas préalable , il est évident qu'elle ne peut servir de rien , puis qu'en ce cas , c'est la volonté qui règle tout.

Mais si en me servant du principe de Monsieur Regis , je lui disois que les corps sont plus nobles que les esprits , que la nature n'est point corrompue , que les plaisirs des sens sont préférables à ce qu'on appelle *Vertu*, Il me répondroit que Dieu a mis le prix aux choses , & qu'il a voulu que les hommes se conduisissent de telle maniere. Mais où voyons nous cette volonté ? Croirai-je un homme sur sa parole , dans des choses qui me regardent de si près ? Où en

System.
Metap.
pag. 92.

46 *La vraie et fausse*

sommes - nous s'il faut laisser - là cette lumière , qui éclaire tous les esprits attentifs, cette Loy qui parle au cœur de tous les hommes , pour recourir à une volonté dont nous n'avons aucune connoissance ? Je ne sçaurai plus si les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits , si deux , trois & quatre ajoûtez ensemble font neuf , s'il faut que j'aime plus mon ami que mon chien. On me renvoye à une volonté libre & indépendante qui règle tout comme il lui plaît ; & on ne me montre point qu'elle ait réglé aucune chose de ce que je voudrois sçavoir. Voilà donc tout en confusion , plus de certitude dans les sciences, plus de règle dans les mœurs , plus de Religion, plus de justice. Mais c'est en vain que Monsieur Regis s'efforce d'éteindre la lumière naturelle , elle découvrira toujours à chacun de nous , des vérités qu'on voit bien que Dieu ne peut pas ne point voir ; des Loix qu'on voit bien qu'il ne peut pas ne point suivre , & auxquelles toutes les Intelligen-

Metaphysique. 47

ces sont obligées de se soumettre. Ainsi , les sciences exactes ne recevront jamais aucune atteinte ; & ce que la Religion nous enseigne , demeure absolument inviolable.

Monsieur Hüet avoit accusé Monsieur Descartes , de n'avoir aucune règle certaine pour connoître la vérité. Rien ne pouvoit être plus favorable à cette accusation , que ce que dit Monsieur Regis dans son Système, & ce qu'il va dire dans sa Réponse.

*Censura
Philos.
Cartes.*

Monsieur Hüet dit , que Monsieur Descartes prend pour son *Critérium* , tantôt la lumière naturelle , tantôt la perception claire , tantôt l'évidence , & tantôt la connoissance de la chose , tirée de la chose même. D'où il suit qu'il n'a point de règle fixe & certaine.

Monsieur Regis répond à cela * que la lumière naturelle ne diffère point , ni de la perception claire , ni de la connoissance de la chose tirée de la chose même ; & que Monsieur Descartes a donné indifféremment le nom de lumière

* Rép. à
M. Hüet
pag. 83.

48 *La vraie & fausse*

naturelle à toutes ces choses.

Rép. à
M. Hüet
pag. 85.

Quand, dit-il, Monsieur Descartes par la lumière naturelle, entend la faculté qui aperçoit clairement, il en parle comme d'une chose qui agit & qui regarde un objet : au lieu que quand il entend la perception claire, il en parle comme de l'action, par laquelle la lumière naturelle regarde cet objet.

C'est donner beau jeu à Monsieur Hüet, car pour peu que le Prélat presse le prétendu Cartésien, en lui demandant ce que c'est que la faculté qui aperçoit, si c'est un mode ou une substance ; & ce que c'est que l'action de la lumière naturelle, Monsieur Regis sera au bout de ses finesse ; & Monsieur Hüet aura le plaisir de voir un Cartésien, c'est à dire, un ennemi de ce qu'on appelle facultez, faire plastron d'une faculté chimérique, & tomber avec sa faculté.

Ibid.

La véritable raison, ajoute Monsieur Regis, pour quoi nous sçavons que ce que nous connoissons par la lumière naturelle est vrai, c'est que la propriété qu'ont les idées simples
&

Metaphysique. 49

& naturelles de représenter une chose plutôt qu'une autre n'est pas un pur rien ; & partant qu'elle suppose une cause exemplaire , qui contienne formellement toutes les perfections , que ces idées représentent.

Or selon Monsieur Regis , les créatures sont les causes exemplaires des idées. C'est donc parce qu'il y a des créatures que nous sçavons, que ce que nous connoissons par la lumière naturelle est vrai. Ne voilà t'il-pas la lumière naturelle bien relevée ? Puis que la propriété qu'ont les idées de représenter une chose plutôt qu'une autre n'est pas un *pur rien* , Monsieur Regis devoit expliquer clairement & sans équivoque , d'où viennent ces idées , & comment elles ont cette propriété. C'est , si je ne me trompe , ce que demande Monsieur Hüet , lors qu'il dit , que Monsieur Descartes n'a jamais expliqué ce que signifie le mot d'idée.

Il est vray , qu'il ne l'a jamais expliqué nettement ; & ce peu d'exactitude est apparemment ce qui a mis le desordre dans la Phi-

50. La vraie & fausse

philosophie de Monsieur Regis , qui n'a pas eû assez d'attention pour se former sur ce grand Philosophe.

Ibid.

Par le mot d'idées , dit-il , Monsieur Descartes a entendu les perceptions de son esprit. Or qu'est-ce qu'une perception de l'esprit , qu'une certaine maniere de penser ? Qu'est-ce qu'une certaine maniere de penser , qu'une modification de la substance qui pense ? Et enfin qu'est-ce que cette modification de la substance qui pense , que l'image d'un objet imprimé dans l'esprit même ?

Les idées sont donc des images , selon Monsieur Regis : & ces images sont des modifications de son esprit. Mais une modification peut-elle être connue sans la substance dont-elle est la modification ? Et ne peut-on pas concevoir une image , sans penser à autre chose ? De plus , la propriété de cette image , n'en est-elle pas une modification ? Voilà donc une modification de modification ? Monsieur Regis croit - il faire bien de l'honneur à Monsieur Descartes , de le

Metaphysique. 51

borner à de si pitoyables idées ?

Il est évident , que Monsieur Hüet pourroit ici donner à Monsieur Regis cent coups après la mort. Mais plutôt que de pousser à bout son adversaire , ses amis lui conseilleront de méditer un peu , sur ce que c'est que la lumière naturelle , la perception claire , & l'évidence. Il se mettra ainsi en état d'instruire son adversaire. Cela vaut mieux que de le battre.

Pour peu d'attention qu'il y apporte , il verra que la *lumière naturelle* , est une substance qui éclaire immédiatement tous les Esprits, que cette lumière est également présente à tous , mais que tous ne la contemplent pas également : D'où il arrive , que tous n'en sont pas également éclairés. Il verra que *la perception claire & distincte* , est une modification de l'ame tournée vers cette lumière éternelle : que *la clarté & l'évidence* , est cette lumière même , entant qu'elle éclaire & convainc l'esprit : & que *la connaissance de la chose , tirée de la chose-même* , est celle qui naît

§ 2 *La vraie & fausse*

de la contemplation des idées , qui sont les Archetypes de toutes les créatures.

Si Monsieur Hüet connoît d'autres lumières , que cette lumière immuable & éternelle , qui se répand dans nos esprits, à l'occasion de ce que nous regardons, de ce que nous lisons , de ce que nous entendons , & suivant nôtre attention , il nous fera plaisir de nous en donner une notion claire & distincte. Car c'est ici une règle inviolable , de ne se rendre qu'à l'évidence , jusqu'à ce qu'il nous ait instruits , il voudra bien nous permettre de ne raisonner que sur ce que nous connoissons, & de dire, que toute la lumière que Dieu nous communique , en conséquence des Loix de la nature est *une lumière naturelle.*

De ce que les Pyrrhoniens & Monsieur Hüet doutent , que *l'évidence* soit la marque de la vérité ,
* Reflex. Monsieur Duhamel * en forme un
pag. 17. grand préjugé contre le *Critérium*
& 18. Cartésien. *Nos Mystères* , dit-il ,
ont le caractère de la vérité , &
pourtant ils ne sont pas évidens.

Metaphysique. 53

L'évidence est commune à la vérité & à la fausseté : & que sçavons nous si Dieu a voulu que l'évidence fût une règle certaine ?

La solidité de ces raisonnemens est palpable. Le doute des Pyrrhoniens & celui de Monsieur Hüet, portent un grand coup. L'autorité divine, étant le caractère de la vérité de nos Mystères, il se pourroit bien faire, que l'autorité d'Aristote fût celui de la vérité d'une opinion Philosophique. La fausseté & rien sont une même chose : mais c'est un rien, qui quelquefois, selon Monsieur Duhamel, est évident. Dieu qui peut vouloir l'impossible, selon Monsieur Regis, peut, selon Monsieur Duhamel, avoir voulu être trompeur, & se moquer de nous, en nous donnant pour évidemment vraies, des choses évidemment fausses.

Peut-être qu'après des réflexions si dignes d'un Théologien Licentié Monsieur Duhamel voudra bien nous marquer le *Critérium*, qui lui est d'un si grand usage, je veux dire, nous découvrir le sé-

§ 4. *La vraie et fausse*

cret qui le fait raisonner si juste.

Que les idées soient semblables aux choses , & qu'on puisse assurer d'une chose ce qui est contenu dans son idée , c'est encore ce qui ne lui paroît pas soutenable. Les

Reflex. *Scolastiques* , dit-il , *n'attribuent*
27. *à la chose qu'une ressemblance intentionnelle , & non pas réelle ; & en même temps conviennent que cette ressemblance est impropre.*

Il n'y a pas le mot à dire , puis que les Scolastiques ont décidé : & les Comédiens sont mal dans leurs affaires , s'il faut qu'ils montrent , comme Monsieur Duhamel les y veut obliger , * que les modifications de leur ame sont semblables à des mouvemens & à des figures. Ils n'en viendront jamais à bout. Mais s'ils venoient à montrer que les idées qui représentent les figures & les mouvemens ne sont pas des modifications de leur ame , les Scolastiques seroient-ils fermes dans leur décision ? Oüy : Monsieur Duhamel y sera ferme. *Il n'y a*, dit-il , * *dans une idée que deux choses , sça-*

* Pag.
30.

* Reflex.
pag 31.

Metaphysique. 53

voir la vertu de modifier l'ame , & la vertu de représenter l'objet. Or ni l'un, ni l'autre ne convient à l'objet. Donc il n'est pas vray qu'on doit attribuer à la chose ce qui est renfermé dans l'idée qui la représente. Cela est d'un ancien Professeur qui prend bien le sens de ses adversaires , & qui a bien compris que l'idée n'est semblable à la chose que parce qu'à la faveur de l'idée on connoît certaines propriétés de la chose.

Si l'idée est la chose même , existant que connue , Monsieur Duhamel accorde , * qu'en ce sens , l'i- * Pag. 33.
dée de la chose est parfaitement semblable à la chose , parce qu'alors cette idée est la chose même. Cette manière de Philosopher est sans doute la plus subtile. Il faut ne vouloir pas s'en tenir au témoignage des sens pour ne s'en pas accommoder. Mais dans le cas que pose Monsieur Duhamel , croiroit-il que la distinction ou différence des idées emportât la distinction des choses , lui qui est si opposé à juger de la différence des choses par la différence de leurs

56 *La vraie & fausse*

idées ? Il en aura tel sentiment qu'il lui plaira. Mais il se trouve engagé à nous apprendre comment il distingue l'ame qui ne tombe point sous les sens, d'avec le corps qui est palpable ; puisque chez lui, *l'idée n'est que la chose même entant que connue.*

CHAPITRE IV.

Que nous n'avons point d'idée claire du mot de puissance. Monsieur Regis ne sçauroit expliquer clairement ce que c'est que puissance ordinaire & extraordinaire.

C'Estoit peu pour Monsieur Regis d'avoir avancé que Dieu n'a point d'autre règle que sa volonté, il falloit qu'il nous donnât une haute idée de cette même volonté. Pour cela il fait main-basse sur les *volontez générales, sur les volontez particulieres, sur les volontez antecedentes, sur les volontez consequentes* : & nous apprend * à tous, que Dieu agit par

* Sys-
tem. me-

Metaphysique. 57

une volonté simple , éternelle , & taph. immuable. Car , dit - il , Dieu ne cap. 93. veut pas la pluye & le beau tems par deux volontez particulieres : au contraire la pluye & le beau tems, quelque opposition qu'il y ait entre eux, sont les effets d'une seule & même volonté , par laquelle Dieu veut que la pluye succede au beau tems , & le beau tems à la pluye. Monsieur Regis ne songeoit peut - être pas, que tout le monde sçait bien , que Dieu veut que la pluye succede au beau tems , le jour à la nuit , & la mort à la vie. Il faut l'en faire souvenir , & le prier de nous apprendre comment une seule & même volonté produit des effets si contraires. C'est cela dont il s'agit , & sur quoi la Philosophie se peut exercer.

Mais que pourra nous dire Monsieur Regis , s'il persiste à ne se pas vouloir accommoder des volontez générales ? A-t'il bien reconnu , que par ces volontez on n'entend autre chose qu'une seule & même volonté déterminée par les causes qu'on appelle Secondes,

§ 8 *La vraie & fausse*

causes dont Dieu a fait l'enchaînement, dont il a prévu & comparé tous les effets, & par lesquelles, il a connu qu'il exécuteroit dignement ses desseins ? C'est par là qu'on conçoit que pendant que les choses humaines sont dans un changement continuel, la conduite de Dieu est toujours la même, & l'ordre de la Providence toujours égal. Si Monsieur Regis a de meilleurs moyens pour nous faire connoître cette uniformité admirable de la conduite de Dieu dans la variété des aventures de la vie & des effets naturels, on l'écouterait volontiers.

De la volonté, il vient à la puissance de Dieu, & il en parle en ces termes. *Je suis obligé de reconnoître en Dieu comme deux puissances, l'une par laquelle il agit d'une manière que je puis concevoir, l'autre par laquelle il agit d'une façon que je ne sçaurois comprendre.*

System. Metaph pag. 93. Et plus bas. *Sçachant d'un côté par la raison que les loix de la nature sont immuables; & de l'autre par la revelation divine que Dieu a*

Pag. 94.

Metaphysique. 59

changé une verge en serpent, je serai obligé de recevoir ces deux vérités comme tres - constantes, bien que je ne puisse pas concevoir comment elles s'accordent ensemble.

Je voudrois que Monsieur Regis m'expliquât sa pensée. Prétend-t'il que la verge de Moïse fut changée en serpent par les loix de la nature ? Ou bien prétend-t'il mieux concevoir la maniere dont Dieu remuë un fêtu, que la maniere dont il change une verge en serpent ? Le premier est une impiété, & le second est une erreur des plus grossieres. On conçoit bien que la volonté de Dieu est efficace par elle-même, parce qu'il y a contradiction qu'il n'y ait pas une liaison nécessaire entre ce que veut un être infiniment parfait, & les effets de cette volonté : mais comment cette volonté est nécessairement suivie de ses effets, c'est ce que l'esprit humain ne peut comprendre, quelque ordinaires & communs que soient ces effets.

Il est vray que Dieu exerce par plusieurs voyes sa puissance. Tan-

60 *La-vraye & fausse*

tôt il l'exerce immédiatement , & par lui - même , comme quand il donna aux Juifs la loy Morale : ce qui nous est assez marqué par cette expression , *Digito Dei*. Tantôt par le ministère des Anges , comme quand l'armée de Sennacherib fut défaite ; tantôt par les loix de la nature , comme quand il fort une tulippe d'un oignon , ou qu'un animal en produit un autre : mais toujours d'une manière que nous ne pouvons concevoir, & toujours divinement.

Il est permis à Monsieur Regis de diviser la puissance de Dieu en puissance *ordinaire* & en puissance *extraordinaire* à raison des différentes voyes par lesquelles elle produit ses effets. Mais ne lui en déplaise , les distinctions ne passeront pas , lorsqu'elles ne feront que broüiller au lieu d'éclaircir la matière. *Je puis comprendre*, dit-il ailleurs , * *les rapports qui sont entre le serpent qui produit & celui qui est produit : & je ne puis comprendre les rapports qui sont entre le serpent & la verge. C'est sur cela*

* Syste.
Metaph.
pag. 104.

Metaphysique. 61

qu'il fonde la distinction de puissance *ordinaire*, & puissance *extraordinaire*.

Mais qu'entend-t'il par ces rapports qu'il comprend, & qu'il ne comprend pas? Veut-il dire qu'il comprend mieux que Dieu avec une certaine portion de matière puisse former un serpent qu'avec toute autre portion de matière, ou par le moyen d'une cause seconde, que sans cause seconde? Veut-il dire qu'il comprend la formation ordinaire des serpens, parce qu'un serpent ressemble à un autre serpent? Qu'il entende ce qu'il voudra par ce terme de *rapport*, il trouvera par tout, que la puissance de Dieu est également incomprehensible & dans la production des effets *ordinaires*, & dans celle des effets *extraordinaires*.

Monsieur Hüet avoit attaqué *Censurâ*
fortement le sentiment de Des- *Philos.*
cartes touchant la puissance de *Cartes.*
Dieu? Monsieur Regis lui répond.

* *Quand Monsieur Descartes au-* * Rep. à
roit dit, que Dieu peut faire que M. Hüet
p. 132.

62 *La vraie & fausse*

deux ajoutez à deux , ne fassent pas quatre , & que le tout ne soit pas plus grand que sa partie , cela ne devroit être entendu que de la puissance de Dieu extraordinaire , par laquelle il peut faire des choses que nous ne sçaurions concevoir.

Appellera-t'on cela , défendre Monsieur Descartes ? Convenir que Dieu peut faire par sa puissance extraordinaire , que deux & deux ne fassent pas quatre , n'est-ce pas avouer que peut-être un jour , deux & deux ne feront pas quatre , & que peut-être le tout ne sera pas plus grand que sa partie ? Car enfin , Dieu employera sa puissance extraordinaire quand il lui plaira ; & nous ne sçavons pas s'il lui plaira de l'employer ou non. Qui peut donc s'atturer , que les rapports des lignes & des nombres soient toujours les mêmes qu'ils sont aujourd'hui ? Que les corps ne deviendront pas plus nobles que les Esprits ? Que sçavons nous-mêmes , si Dieu ne l'a pas déjà voulu ainsi ? Adieu donc l'Arithmétique , adieu la Géomé-

Metaphysique. 63

trie, adieu la Morale, & la Méta-
physique. Est-il nécessaire pour
l'honneur de Monsieur Descartes,
que toutes les Sciences soient ren-
versées ? Est-ce dans cette vûe,
que Monsieur Regis dans son Sys-
tème marche pas à pas & avec
précaution, qu'il semble se défier
de tout, & ne vouloir entamer les
questions, que par ce qu'elles ont
de plus simple. Monsieur Hüet &
Monsieur Regis, il faut l'avoüer,
sont deux étranges hommes pour
Monsieur Descartes. L'un l'accab-
le sans quartier, pour peu qu'il
le trouve à l'écart, l'autre ne lui
prête la main, que pour l'expo-
ser de plus en plus à l'ennemi.
Avoüons à Monsieur Hüet, que
Monsieur Descartes a dit nette-
ment, que *Dieu peut faire, que*
deux ajoutés à deux ne fassent pas
quatre : & que le tout ne soit pas
plus grand que sa partie. Que s'en-
suit-il de là ? Quel esprit de Mon-
sieur Descartes, aussi-bien, que
celui des autres hommes, ne s'est
pas toujours également soutenu,
qu'il n'a pas toujours examiné suf-

64 *La vraie & fausse*

filamment les questions particulières, & qu'il a supposé, que des Lecteurs intelligens s'attacheroient principalement à ses principes, pour corriger mêmes les écrits, quand il s'y seroit glissé quelque erreur. N'est-il pas fort surprenant, que Monsieur Descartes ne faisant attention qu'à la puissance de Dieu, ait dit sans exception, que Dieu fait tout ce qu'il lui plaît, & que rien ne lui est impossible ? Dans un autre tems, faisant attention à la sagesse Divine, il auroit excepté les choses, dont les idées sont opposées. Car il avoit assez de pénétration pour connoître, que Dieu voulant de telles choses, seroit contraire à lui-même. Il n'y a pas pensé. N'est-ce pas un grand avantage pour Monsieur Huet ?

Il feroit mieux, ce me semble, de rire un peu de la pensée de Monsieur Regis, qui fait dire à Descartes,* *que s'il songe en hyver cueillir des Roses, il lui paroît clair en songeant qu'il croit en cueillir : mais non pas qu'il en cueille effectivement.*

* Rép. à
M. Huet
p. 132.

Metaphysique. 65

C'est un dénoüement, dont il faut laisser tout l'honneur à Monsieur Regis. Car le sentiment de Descartes est, qu'un homme qui songe cueillir des Roses en hyver, a des sentimens aussi réels de *Roses* & de *cueillir*, que celui qui en cueille en effet dans le Printems, puisque les traces de *Roses* & de *cueillir*, sont renouvelées dans son cerveau, & qu'en suite de ce renouvellement, il reçoit les idées qui sont liées à ces traces. Mais il n'a jamais pensé, comme le lui attribüé Monsieur Hüet, qu'il y eût des Roses pour cela, & que cet homme en cueillit; puis que mêmes l'existence des Roses n'a point de liaison nécessaire avec les idées qui les représentent à ceux qui veillent: ce qui fait, que si nous ne pouvons pas douter de ce que nous voyons de nos yeux, c'est par d'autres raisons, que celle de la liaison de l'idée & de l'existence de la chose.

*Censuré
Philos.
Cartes.*

Monsieur Hüet & Monsieur Regis, sçauront donc, qu'un homme qui songe cueillir des Roses en

66 *La vraie & fausse*

hyver, se trompe, non pas dans le sentiment qu'il éprouve, mais dans le jugement qu'il fait, qu'il y a des Roses & qu'il en cueille : jugement naturel & inévitable à un homme, que le sommeil prive de l'usage de sa liberté.

CHAPITRE V.

On démontre, que la possibilité & l'impossibilité des choses, ne dépendent pas des décrets de Dieu. Que, selon Monsieur Regis, le monde est éternel.

System. **D**ieu, dit Monsieur Regis, Metap. étant un être simple, ou pour pag. 94. mieux dire. un acte pur, il ne peut avoir aucune puissance qui soie, ni qui puisse être séparée de l'acte. Il s'ensuit de là, que l'Enfant qui vient de naître, est de toute éternité. Car Dieu certainement de toute éternité a eû la puissance de nous faire ce que nous sommes. Un autre que Monsieur Regis, distingueroit les décrets divins, de la volonté exécutive de Dieu,

Metaphysique. 67

mais cette distinction ne l'accommode pas. *La volonté de Dieu, dit-il, est éternellement agissante.* D'où il suit, que Dieu n'ayant jamais été sans sa volonté, tous les corps & tous les Esprits, sont de toute éternité comme Dieu même.

System.
Metap.
pag. 95.

Il est vrai que les décrets divins sont nécessairement efficaces en ce sens, que Dieu ne peut manquer de faire ce qu'il a résolu, & que tout ce qu'il fait, concourt à la fin qu'il s'est proposée : mais qu'en tout autre sens, la puissance de Dieu ne soit pas séparée de l'acte, c'est ce qu'on ne peut s'imaginer, que faite d'attention aux perfections divines.

Cependant Monsieur Regis met tout en usage pour le prouver. Il dresse à la manière des Enfans, plusieurs cartes près l'une de l'autre ; & de ce qu'en poussant du doigt la première, il fait tomber la dernière, il conclut par analogie, que Dieu fait toutes choses ensemble, & qu'il n'y a rien d'ancien ni de nouveau.

System.
Metap.
pag. 95.

Mais s'il est permis de se jouer

68 *La vraie & fausse*

un peu avec Monsieur Regis , on lui fera voir , 1^o Que bien qu'en poussant la premiere carte , on fasse ce qu'il faut faire pour faire tomber la derniere , il est faux néanmoins que celle - ci tombe dans cet instant , 2^o Que cette suite de cartes qui tombent , ne peut tout au plus que représenter grossièrement ; que toutes les aventures de nôtre vie , tous les effets de la nature & de la grace , ont leur disposition dans la préscience Divine , & qu'un événement a raport à tous les autres , que Dieu a comparez entr'eux , & par lesquels il doit achever son ouvrage.

Tout cela malheureusement ramene aux volontez générales , qui ne plaisent pas à Monsieur Regis , & qu'il n'entend guere. Mais quand mêmes, suivant les volontez, la derniere carte seroit tombée dès l'instant , que Dieu a imprimé du mouvement à la matière , il lui resteroit toujourns à nous montrer , comment , & en quel sens la volonté qui la fait tomber est éter-

Metaphysique. 69

nellement agissante. Car il ne suffit pas de parler, il faut donner quelque idée de ce qu'on dit.

Monsieur Regis, dit cavalièrement, *que la volonté de Dieu n'est point indifférente à l'égard de quelque chose Que si Dieu cessoit d'être déterminé, il cesseroit d'être parfait Que les causes qu'on appelle occasionnelles, supposent en Dieu une indétermination, qui est incompatible avec son immutabilité.* Est-ce ainsi qu'il prétend Philosopher? Veut-il dire, que Dieu n'est point indifférent à vouloir ou à ne pas vouloir produire quelque chose au dehors?

System.
Metap.
p. 90.....
Ibid.....
p. 110.

Veut-il dire, qu'il répugne à l'immutabilité de Dieu, que sa volonté une & simple en elle-même, s'accommode à une infinité de mouvemens, de pensées ou de sentimens prévûs, comparez ensemble, & tous exactement ajustez à une même fin? Que Monsieur Regis s'explique, s'il veut qu'on se soumette à ses sentimens. Cependant, examinons encore les grandes idées

70 *La vraie & fausse*

qu'il a de la volonté de Dieu.

Personne n'a jamais douté, que la possibilité des choses, consiste dans le pouvoir que Dieu a de former des êtres, conformément aux idées éternelles qu'il a : & que leur impossibilité consiste, ou dans l'union que ces idées ont entr'elles, qui fait qu'elles ne se peuvent separer, ou dans leur opposition qui fait qu'elles ne se peuvent joindre. Monsieur Regis trouve que ce n'est pas bien penser.

System. *Dieu, dit-il, * a produit la possibili-*
metaph. *té & l'impossibilité des choses par la*
pag. 102. *même action par laquelle il a créé*

le corps & l'esprit capables ou incapables de recevoir certains modes. D'où il conclut, que la possibilité ou l'impossibilité des êtres modaux (c'est ainsi qu'il appelle par exemple, le corps & l'esprit) n'a pu être devant le decret de Dieu.

Pour moi, je ne connois pas qu'un homme raisonnable puisse raisonner de cette sorte. C'est donc, selon Monsieur Regis, la volonté de Dieu qui fait, qu'il est impossible, qu'une chose soit & ne

Metaphysique. 71

*soit pas en même tems , qu'un bâ-
ton n'ait pas deux bouts , ou que le
tout ne soit pas plus grand que sa
partie. Mais si Dieu avoit voulu,
qu'un bâton n'eût pas deux bouts :
ou que le tout ne fût pas plus grand
que sa partie , que seroit - ce que
le Tout ? Et comment seroit fait
un bâton ? Si Dieu n'a point eu
d'idée sur laquelle il ait formé
l'étendue , Monsieur Regis en a
une , sur laquelle il peut juger sû-
rement des propriétés de la ma-
tière. Qu'il nous découvre donc
un peu la figure d'un bâton sans
deux bouts. *Tout cela, dit-il, sont* Ibid.
*des chimères que Dieu ne peut pas
faire. Tout beau : la puissance ex-
traordinaire n'est - elle plus contée
pour rien ? Dieu ne les veut pas
faire ces chimères , je le veux.
Mais d'où vient que la puissance
de Dieu lui manque à cet égard ?
si ce n'est parce que les idées y re-
pugnent , idées dont l'union ou la
division qu'on en veut faire lors
qu'elles ne s'accordent pas, ou lors
qu'elles sont inseparables, fait ce
que nous appellons des chimères.**

System.
Metaph.
pag. 103.

72 *La vraie & fausse*

On demeure d'accord, que telle ou telle substance ne peut recevoir que certains modes. Mais d'où vient cela, si ce n'est de ce que leur essence est telle ou telle? Et où Dieu voit-il cette essence, si ce n'est dans les idées éternelles qui lui représentent ces substances, idées auxquelles il faut qu'il se conforme s'il veut produire quelque chose au dehors. Sans cela il est clair, qu'au lieu de corps il feroit des esprits, & qu'au lieu d'esprits, il feroit des corps, ou qu'il confondroit les deux essences. N'est-ce pas avoir une haute idée de Dieu que de le mettre en cet état?

Ce n'est pas faire tort à Monsieur Regis, que de dire qu'il en est là.

* Syst. Metaph. pag. 100 Selon lui, * *toutes les substances sont également parfaites en elles-mêmes.* Si cela est ainsi, je lui soutiens que le corps & l'esprit, qui sont les *êtres modaux*, sont également parfaits. Car enfin quelque effort que fasse Monsieur Regis, il ne distinguera jamais la pensée de la substance qu'on appelle

Metaphysique. 73

pelle *Esprit*, ni l'étenduë de la la substance qu'on appelle *Matière*, puisque la pensée & l'esprit sont absolument la même chose, & que l'étenduë & la matière sont la même chose aussi. D'où il suit, que si toutes les substances sont également parfaites en elles-mêmes, on ne peut plus découvrir par la raison que l'esprit soit plus noble que le corps.

Ce seroit peu, que les substances fussent également parfaites en elles-mêmes, il faut encore, selon Monsieur Regis, * qu'elles * Syst. soient aussi anciennes que la vo- Metaph. lonté de Dieu, *parce que cette vo- pag. 93. lonté est éternellement agissante.* Il n'ose pourtant dire, que ces substances, dont le monde est fait, soient éternelles. Elles ne sont, dit-il, que *perpétuelles.* * Et si on pag. 109 lui dit, que ce n'est que changer le nom, & qu'on ne concevra jamais que des substances que la volonté de Dieu a toujours créées ne soient pas éternelles. *Il suffit, répond-r'il, qu'elles soient dépendantes & capables de changement pour*

74. *La vraie & fausse*
ne pouvoir prétendre au titre d'é-
ternelles. Il ne s'agit donc que du
titre, & non pas de la chose. Mais
qui lui a dit, qu'étant aussi ancien-
nes que la volonté de Dieu, elles
ne peuvent prétendre à ce titre ?
Leur généalogie leur donne droit
devant Dieu & devant les hom-
mes. Voilà donc le monde aussi
ancien que Dieu même, éternel
comme Dieu. Il ne sert de rien
d'adoucir les termes, la dépendan-
ce qu'on lui attribué ne se trouve
point avec l'éternité. Tout est ou-
vert au Spinosisme.

CHAPITRE VI.

Que les Philosophes qui confondent
l'étendue avec son idée tombent
dans des grands égaremens. On
donne plusieurs exemples de cette
vérité.

Comme Monsieur Regis pré-
tend soutenir les sentimens
de Descartes, & avoir pris par-
faitement l'esprit de ce grand Phi-

Metaphysique. 75

losofhe , il veut répondre à tous les reproches de Monsieur Hüet. Le Prélat trouve mauvais que Descartes ait fait de l'étendue l'essence de la matière , & que selon lui l'espace , le lieu , le corps , & la matière soient une même chose.

*Censures
Philos.
Cartes.*

Comme il est nécessaire , dit-il , que tout corps soit en quelque lieu ou en quelque espace , si tout espace est corps , il faut que tout corps soit dans un corps.

Monsieur Regis répond , *Le corps est dans un lieu comme dans une chose dont il est distingué* MODALEMENT....

*Rép. à
M. Hüet
pag. 268*

Tout corps particulier est dans un corps en général comme l'individu est dans son espece. La Réponse est claire & précise. Mais Monsieur Hüet est incommode. Il demande sans doute , si le corps en général , est un véritable corps ; si c'est un corps qui ait des limites ou qui n'en ait pas ; si c'est un corps visible & palpable ; si c'est un corps qui ait des parties plus grandes & plus petites distinguées de celles dont le corps qu'il renferme est composé. Que peut répondre à cela Mr Regis?

76 *La vraie & fausse*

Après avoir fait le monde *éternel*, il a fabriqué un *corps en général*, pour le faire *immense & infini*. Cela va de suite. Mais il ne prétend pas pour cela ôter à Dieu, la puissance de créer plusieurs mondes. Il est vrai qu'il ne peut pas y avoir plusieurs infinis : mais ce que Dieu ne peut pas faire par sa puissance *ordinaire*, dit Mon-

* Rép. à M. Hüet pag. 265 sieur Regis, * il le peut faire par sa puissance *extraordinaire*. Monsieur Regis sçait donc jusqu'où s'étend la puissance *ordinaire* de Dieu : & il sçait aussi, que lors qu'il plaira à Dieu, qui se sert de sa puissance *extraordinaire* quand il lui plaît, il y aura de l'étendue au delà d'un monde infini. Il ne faut donc pas s'étonner après cela, si les lumières lui donnent de la confiance, & si pour faire valoir l'immensité de son monde, il prend le ton de Prédicateur.

Rép. à M. Hüet pag. 263 *C'est avoir, dit-il, pour Dieu un faux respect que de croire qu'on doit étendre sa puissance sur les choses que nous pensons connoître au delà de celles qu'il a produites actuellement.*

Metaphysique. 77

Nous ne prenons pas garde que ce n'est rien faire pour Dieu, que de donner des objets chimériques à sa puissance. Il lui est glorieux d'avoir produit un plus grand nombre de créatures que nous n'en pouvons concevoir. C'est une espece de témérité de dire que Dieu, dont la puissance est infinie, a fait moins de créatures que nous n'en pouvons concevoir.

Monsieur Regis a prêché ; & sa religieuse Rhetorique peut imposer. Mais Monsieur Hüet ne se laisse pas éblouir. Il ne veut point donner d'objet chimérique à la puissance de Dieu. Mais il demande comment un monde corporel, immense, & infini, qui ôte à Dieu tout pouvoir d'en créer un second, est digne de Dieu. Il demande comment, *c'est avoir pour Dieu un faux respect*, que de penser qu'il peut faire toujours de plus beaux & de plus beaux ouvrages, & les multiplier tant qu'il lui plaît. Il demande, comment c'est être téméraire que de croire que toutes les créatures que Dieu a faites n'ont

78 *La vraie & fausse*

point épuisé sa puissance , & que quelque nombre qu'il en ait fait, il en peut faire toujours , & toujours un plus grand nombre. Monsieur Regis l'éclaircira s'il le juge à propos.

Mais quand il sera quitte avec Monsieur Hüet , il ne le sera pas avec le public , qui lui demande l'explication de ces propositions :

Rép. à
M. Hüet
pag. 266

pag.
267.

Que le monde n'a pas été créé du néant, si ce n'est en ce sens , que le monde dépend de Dieu comme de sa cause efficiente ; & que Dieu n'a eu besoin pour le produire du secours d'aucune creature..... Que bien que la matière ne soit pas créée du néant, il ne s'ensuit pas qu'elle soit égale à Dieu , ni qu'elle soit éternelle. On veut sçavoir , quelle est la cause subjective de la matière , puisque selon lui , elle n'a pas été créée du néant : on lui demande comment & quand elle a été créée: ou comment ayant toujours été, elle n'est pas éternelle. Enfin on prétend qu'il montre , qu'en suivant sa doctrine on peut ne pas croire qu'il y a un infini corps.

rel, & une *matière éternelle.*

Il voudra bien aussi, que je lui dise en passant, qu'en qualité de Cartésien, il ne devoit pas dire * * Rép. à M. Huet P. 266. que *la puissance de Dieu n'est jamais séparée de l'acte*, par cette raison, que *sans cela rien ne distingueroit cette puissance, de celle des créatures.* Ne sçait-il pas, que le grand principe de Descartes, c'est que *Dieu fait tout*, & qu'il ne partage en aucune manière la puissance réelle avec les créatures? Revenons aux difficultez de Monsieur Huet, touchant l'essence de la matière.

Ce qui fait qu'on se trompe ordinairement en parlant des espaces, c'est qu'on confond l'idée avec la chose, l'étendue que Dieu a créée, avec celle qui est l'objet de l'ame.

Monsieur Regis aperçoit une étendue infinie, il en conclût que Dieu a créé une étendue infinie, des espaces infinis, qui ne diffèrent point de la matière. Monsieur Huet trouve, que c'est une impiété de croire, qu'il y ait une ma-

80 *La vraie & fausse*

tière infinie & aussi ancienne que la Divinité, il en conclut, que ces espaces immenses qu'il aperçoit, font un grand vuide. Tous deux ne regardent la chose que d'un côté. Monsieur Descartes n'y fit pas aussi assez de reflexion. Comme il apercevoit par l'esprit, une étendue infinie, il crut ne pouvoir dire autre chose, sinon, que le monde étoit *indéfini*. Ce terme n'est pas clair. Mais il s'en servit par respect pour la Religion, qui s'oppose, comme on a vû, aux suites de l'infinité du monde.

Ainsi, l'équité ne permet pas qu'on le blâme d'une chose, qui lui fait meriter qu'on le loue, puis qu'étant certain d'une part, que l'évidence ne peut être contraire aux principes de la Foi; & de l'autre, voyant évidemment une étendue infinie, il n'osa néanmoins l'appeller *infinie*, parce qu'elle lui sembloit matérielle, mais il l'appella *indéfinie*, comme s'il eût voulu marquer par ce terme, qu'il faut hésiter entre l'évi-

Metaphysique. 81

dence & la Foi, & que l'une ne doit rien faire conclure contre l'autre ; qu'il faut hésiter, dis - je, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de les accorder, se tenant toujours ferme cependant aux Dogmes de la Foi.

Gassendi qui eut la même idée de l'étendue, ne pouvant croire pour cela, que le monde fût infini, & d'ailleurs ne se contentant pas du mot *d'indefini*, imagina ce grand *vide*, qu'il appelle *étendue négative*, dans laquelle il place le monde. Pensée Chimérique, qui a les mêmes inconveniens que la première.

Car enfin, cette étendue négative n'étant pas un néant, est une véritable étendue, une étendue locale. Or comment une substance spirituelle, telle qu'est l'ame, pourroit-elle être appliquée à des espaces localement étendus ? Et quand elle seroit matérielle, comment pourroit-elle étant finie, être appliquée à des espaces actuellement infinis, & en voir l'infinité ?

82 *La vraie & fausse*

Ces raisons & plusieurs autres, ont fait reconnoître à ceux qui s'attachent plus aux règles de Monsieur Descartes qu'à les paroles, & l'erreur de Monsieur Descartes même, & la chimère de Gassendi. L'opinion de l'un est fort différente de celle de l'autre : mais pourtant, elles ont une même source, qui est, que l'un & l'autre confondoient l'idée de l'étendue, avec l'étendue locale. On n'a pas plutôt distingué ces deux choses, qu'on voit clairement, que Dieu peut créer mille & mille mondes, plus grands & plus grands, que celui que nous habitons non pas qu'il y ait des espaces pour les créer ; Car il n'y a point d'espace sans matière, un esprit attentif n'en doutera jamais : mais parce que quelque nombre de mondes qu'il crée, il ne peut épuiser l'idée, sur laquelle il forme tous les corps.

Duhamel.
Reflex.
p. 203.

Monsieur Duhamel n'est pas d'humeur à laisser passer cette proposition, qu'il ne peut y AVOIR D'ESPACE SANS MATIÈRE.

Metaphysique. 83

Dieu , dit-il , peut détruire ce qui est entre le Ciel & la Terre. Alors il y auroit un grand vuide. Et il ne faut pas lui dire , qu'en ce cas , le Ciel & la Terre se toucheroient. Car Dieu ne peut-il pas reproduire l'air , qu'il auroit détruit ? Et afin que cet air reprit sa place , ne faudroit-il pas , que le Ciel & la Terre fussent dans la distance où ils étoient auparavant l'un de l'autre ? Voilà un argument pressant. Mais ne pourroit-on point répondre , que comme le Ciel & la Terre se seroient approchez , à cause qu'il n'y avoit rien entre l'un & l'autre , de même , ils se separeroient , à mesure que l'air reproduit se replaceroit entr'eux. Quand Monsieur Duhamel raisonne si solidement , ne prendroit-il point à son tour son idée , pour la chose même ? Il voit un espace sans matière ; mais c'est un espace tout idéal. Cét espace suffit-il , pour séparer des corps l'un de l'autre ?

Il est évident , qu'il faut qu'il y ait une autre sorte d'espace. Je demande à Monsieur Duhamel , de

84 *La vraie & fausse*

quelle nature sera cet espace.

Au reste, il ne montre pas trop mal à Monsieur Regis, & à certains Cartésiens, qu'ils ont tort d'affirmer que le monde est *immense*. Ils aperçoivent une étendue infinie. Mais cette étendue est idéale.

Qui leur a dit, que l'étendue créée n'a non plus de bornes que cette idée ? Il est vrai, qu'on ne leur peut démontrer qu'elle a des bornes : mais on a bien des raisons pour croire qu'elle en a, & on n'en a point, pour ne le pas croire. C'est à quoi ils devroient un peu penser.

Monsieur Hüet auroit pû se passer d'opposer la Foi, au sentiment de Monsieur Descartes, touchant l'essence de la matière. Jamais argument ne fut plus mal concerté, & ne sentit plus la passion que celui-là. C'est un lieu commun, que les Cartésiens mettront en usage, quand il leur plaira, contre les Peripatéticiens. C'est un détour qui ne tend qu'à donner le change, si par la Philosophie on

Metaphysique. 83

veut expliquer , ce qui dans le fond est inexplicable, je veux dire , le Mystère de l'Eucharistie , on est prêt à démontrer , que le Peripatétisme gâte tout , & que par les principes de Descartes , il n'y a rien d'opposé à la raison dans ce Mystère.

Mon sieur Duhamel * a bien des raisons pour n'en rien croire. 1° Ses Théologiens enseignent , que le Corps de JESUS-CHRIST est aussi entier sous l'espèce du pain , qu'il est au Ciel. 2° Il est certain , selon lui , d'une certitude *approchante* de celle de la Foi , que JESUS-CHRIST est tout entier sous chaque partie de l'espèce du pain ou du vin , avant mêmes qu'on en ait fait aucune séparation. 3° Parce que, selon lui, encore, on ne peut douter , que l'étendue du pain ne demeure après la consécration.

Voilà des raisons merveilleuses. Mais 1° y a t'il un Théologien assez stupide , pour ne pas voir , qu'un corps n'est ni plus ni moins entier ou parfait , pour avoir plus

* Reflex.
pag. 195.
196. 197.

86 *La vraie & fausse*

ou moins d'étendue pourvû qu'il ait toutes les parties intégrantes & organiques ? 2° Y en a t'il d'assez téméraire , pour faire un point de Foi , de ce qu'il s'imagine approcher de la Foi , & contre les paroles expresses du Concile , *Separation factâ* ? 3° Y en a t'il d'assez prévenu pour ne pas voir , qu'on ne nie pas qu'il n'y ait une véritable étendue après la consécration ? Mais quelle étendue ? Voilà la question. C'est celle du Corps de JESUS - CHRIST , & non pas celle du pain , qui n'y est plus. Non pas que le pain ait été

* Re- annéanti , comme le prétend *
lex. Monsieur Duhamel , avec une con-
pag. 77. fiance , qui *approche* assez de l'hé-
résis ; mais parce qu'il a été chan-
gé au Corps de JESUS-CHRIST ,
& que conversion ou changement
n'emporte pas destruction.



CHAPITRE VII.

*Origine des erreurs de Monsieur
Regis.*

Lors qu'on est prévenu de ce sentiment , que l'objet qui est présent à l'esprit , quand on contemple l'étendue , est l'étendue même ou la matière : & qu'on s'en fait un principe fixe , on ne peut éviter les excez de Spinoza , qui feignit que la substance de l'Univers n'étoit point différente de celle de Dieu ; & que tous les changemens qui arrivent aux corps & aux esprits , n'étoient que différentes modifications de la matière : ou du moins on dit comme Monsieur Regis , que les substances ont toujours été produites , parce qu'on voit que l'objet qui est présent à l'esprit , en est inséparable , qu'il a toujours été , & qu'il sera toujours.

Il y a pourtant encore une autre cause des erreurs de Monsieur

88 *La vraie & fausse*

Regis , c'est qu'il s'est imaginé avoir en tout sens , une idée aussi claire de l'esprit , que de la matière. D'où il a conclu directement , que *les substances sont également parfaites en elles - mêmes* : D'autant que ce qui est présent à son esprit , ne lui marquant aucune différence de substance , il a jugé , que ce qui lui représente l'esprit , doit être compris dans ce grand & vaste objet , qu'il contemple quand il lui plaît , & qui est le seul qu'il contemple.

Mais parce qu'il ne pouvoit pas parler des Esprits & des Corps , comme de substances qui ont toujours été , il a imaginé la subtile distinction , *d'êtres substantiels* , & *d'êtres modaux* , voulant signifier par là , que Dieu a toujours créé les substances , mais qu'il ne les a pas toujours modifiées. La distinction n'étoit pas mal imaginée. Mais malheureusement elle a tourné contre lui - même. Car si Dieu pour faire le monde , comme le prétend Monsieur Regis , ne fait que modifier les substances déjà

créées , dont il forme des Corps & des Esprits , il ne modifie ainsi ces substances , que par sa volonté. Or , *sa volonté* , selon Monsieur Regis , est éternellement agissante. Donc quelque abstraction qu'il fasse , non seulement Dieu a toujours créé , mais encore il a toujours modifié les substances. On a donc raison de dire , que suivant les principes de cet Auteur , les créatures ont toujours été , que le Monde est éternel , & que dans le fond , les Esprits n'ont rien au dessus des Corps. Mais on voit bien , qu'autant que de tels principes , sont contraires à la Foi , autant a-t'il fallu renoncer au bon sens & à la raison , pour prétendre les établir.

Je dis renoncer au bon sens. Car peut-on douter , que ce qu'une nature intelligente aperçoit , est par soi-même intelligible ? Et qu'ainsi cette étendue infinie , qui est l'objet de l'Esprit , n'est point de la matière , mais l'idée ou l'Archetype de la matière , Archetype incréé , qu'on n'appelle étendue , que

90 *La vraie & fausse*

parce qu'il représente parfaitement l'étendue ou la matière, & que c'est sur ce modèle, que Dieu a créé tous les corps, & qu'il peut créer des Mondes à l'infini. N'est-ce pas renverser toutes les véritables idées, que d'imaginer une matière infinie, par elle-même intelligible, qui n'a point eû de commencement? Et peut-on après lui avoir donné des caractères qui sont si propres à la Divinité, ne la pas prendre pour Dieu même?

De plus, Monsieur Regis n'ayant jamais considéré, que la puissance dans son idée d'être parfait, il ne pouvoit manquer de détruire tous les attributs Divins par celui-là, & de nous présenter un être sans ordre & sans règle, au lieu d'un être parfait.

Sa Philosophie néanmoins toute dépourvue qu'elle est de raison, trouve un adverfaire encore plus foible. C'est Monsieur Duhamel qui prouve, que la *possibilité & l'impossibilité des choses ne dépendent pas de la volonté de Dieu*, par

Metaphysique. 91

des raisons qui se reduisent à celle-ci. *Quand Dieu voudroit*, dit-il, Reflex. *qu'il ne fût pas possible qu'il n'y eût* pag. 52. *qu'un Dieu, il n'en seroit pas moins impossible qu'il y en eût plusieurs.* Monsieur Regis répondra, qu'il n'est impossible qu'il y ait plusieurs Dieux, que parce que Dieu veut être seul. Il reste donc à prouver, que ce n'est pas sa volonté qui fait l'impossibilité de l'existence de plusieurs Dieux. Voilà le progres du Peripatetisme.

Je ne croi pas aussi, que Monsieur Regis soit fort émû de la distinction Théologique d'*actio im-* Duha-
manens & d'actio transiens. Par la- mel, Re-
quelle on prétend lui montrer, flex.
que la *puissance de Dieu ne peut* pag. 92.
être séparée de l'acte. Il laissera à la Théologie ses actions *perma-*
nentes, & il demandera qu'on exempte la Philosophie des actions *passageres*, à moins qu'on ne lui prouve bien qu'elles y doivent entrer. C'est ainsi que les plus bizarres opinions se trouvent à couvert des attaques d'un Péripateticien.

Mais ce qu'il y a d'agréable

92 *La vraie & fausse*

e'est d'entendre Monsieur Duhamel parler de Monsieur Regis comme d'un *homme distingué* avec lequel il desire agir de concert pour *faire triompher la verité*. Et ensuite de le voir non seulement n'apporter rien du sien, mais encore accabler son adversaire d'objections où souvent la bonne foi ne paroît guere.

* Refle. de tous les Etres, & dit * *Mon*
pag. 95. *esprit peut toujours exister à moins qu'il n'y ait une cause qui le détruisse. Or dans le Systeme des Cartésiens, il n'y a aucune cause qui puisse détruire l'esprit. Donc selon eux aussi, l'existence de l'esprit ne dépend pas de Dieu, par cette raison que de ce que l'esprit a été auparavant, il ne s'ensuit pas qu'il doive être après. Mais selon Monsieur Duhamel, * la destruction n'est pas une action, c'est une non-action. Or la non-action ne suppose point de cause. Un esprit peut donc cesser d'être sans qu'il y ait une cause qui le détruisse. Mais s'il*

Metaphysique. 93

faut une cause pour détruire un être, n'en faut-il pas une aussi pour faire subsister cet être. Or l'existence précède la destruction. Il faut donc, afin qu'un être se détruise qu'il y ait deux causes opposées l'une à l'autre. Où Monsieur Duhamel les trouvera-t'il si ce n'est dans le Manichéisme ?

Mais où a-t'il pris que les Cartésiens prétendent qu'il n'y a aucune cause qui puisse détruire l'esprit ? Nulle cause ne peut vaincre la cause qui le produit. Cela est certain. Mais cette cause qui le produit en est la maîtresse, elle peut le détruire en cessant de le conserver. Mais comme elle n'est pas moins sage que puissante, il n'y a nulle apparence qu'elle veuille cesser de produire ce qu'elle a une fois produit.

Mais pour fermer la bouche à Monsieur Duhamel, il ne faut que tourner contre lui son propre raisonnement. Un esprit existera toujours s'il n'y a aucune cause qui le détruise. Or selon les Cartésiens, il n'y a aucune cause qui

94 *La vraie et fausse*

puisse détruire l'esprit. Donc Monsieur Duhamel n'a rien à leur reprocher jusqu'à ce qu'il ait prouvé qu'il y a une cause qui peut détruire.

Pourquoy Monsieur Duhamel accuse - t'il Monsieur Regis de se contredire , parce qu'il dit d'une part que Dieu ne peut détruire les substances qu'il a produites , & de l'autre , que l'esprit de l'homme dépend de Dieu ? Ce qui ne peut recevoir l'être , le mouvement , & la vie , que de Dieu , ne dépend - t'il pas de Dieu ? Il est vrai , qu'à fin qu'un être dépende *absolument* de Dieu , il faut que Dieu *absolument* puisse le détruire. Mais cet *absolument* , dira Monsieur Regis, marque que Dieu ne le peut que par sa *puissance extraordinaire* : ce qui fait qu'en un sens on peut dire qu'il ne le peut pas. Raison pitoyable ! Je l'avoüe , mais assez bonne pour arrêter le Peripatétisme. Dieu peut détruire & anéantir , si l'on ne regarde que sa puissance ; mais il ne le peut plus dès qu'on regarde sa sagesse , parce

Metaphysique. 95

que le néant n'étant bon à rien, n'est pas digne, & ne peut être le terme d'une action toute divine.

Est-ce pour éclaircir des matières Philosophiques que Monsieur Duhamel apporte pour exemples, nos impénétrables mystères ? *La seconde, & la troisième personne de la Trinité*, dit-il, ne sont indépendantes de la première que parce qu'elles ne peuvent être détruites par elle, & qu'elles en sont continuellement produites. Il y a là une hérésie qui saute aux yeux contre la procession du S. Esprit, & qui fait voir que Monsieur Duhamel a plus étudié Aristote que saint Thomas, Aristote, ce grand homme, dont la Philosophie demande qu'on ait recours sans cesse à des Mystères qu'on n'entend pas.

Duham.
Reflex.
pag. 96.



CHAPITRE VIII.

Qu'un esprit peut devenir une ame sans être uni à un un corps. Que Monsieur Regis confond l'un avec l'autre. Qu'il est ridicule de dire que l'ame est dans le corps comme Dieu est par tout. Veritable demeure des esprits.

Comme Monsieur Regis n'a aucune idée distincte, plus il veut discourir, plus il s'embarasse, il divise, il distingue, il fait des *analyses*, & il ne voit pas que tout cela n'est propre qu'à augmenter les ténèbres, quand ce n'est pas une suite de la clarté & de la distinction des idées.

L'objet principal qu'il se propose dans la seconde Partie de son premier Livre, c'est la distinction de l'ame & du corps, ou la connoissance de l'homme. Ainsi, il cherche ce que c'est que *l'homme*, & ce que c'est que *l'ame* : & il découvre que *l'homme est un esprit & un corps*

Metaphysique. 97

corps unis ensemble : & que l'ame ne peut être que *l'union de l'esprit avec un corps organique*. C'est à dire, que *l'homme & l'ame* sont une même chose. Car il est clair que *l'union de l'esprit avec un corps* : & un corps & un esprit unis ensemble, sont une même chose. Il ne peut donc, selon Monsieur Regis, non plus y avoir d'homme sans l'union de l'esprit & d'un corps, qu'il peut y avoir de triangle sans une étendue bornée de trois côtes. Mais je lui prouve, que Dieu peut faire une ame d'un esprit sans unir cet esprit à un corps organique. Car si Dieu sans avoir créé aucun corps agit dans un esprit, comme il y agit à la présence, & selon les mouvemens des corps, cet esprit ne sera plus simplement une substance qui pense. Ce sera une substance qui aura encore une infinité de sentimens par rapport à des corps possibles, sentimens aussi réels que ceux que nous éprouvons présentement.

Or Monsieur Regis prétend, *System.*
que c'est cette suite de sentimens *metaph.*

98 *La vraie & fausse*

qui fait qu'un esprit est une *ame*.
Donc c'est aussi ce qui constitue la
nature de l'homme, puisqu'il ne
donne point d'autre notion de
l'homme que de l'ame, comme je
viens de faire voir.

Mais Monsieur Regis n'a garde
de concevoir une ame sans un
corps, puisqu'il confond entiere-
ment ces deux substances. L'esprit,
dit-il, n'est pas dans le corps,
comme un pilote dans un navire.

System. *Il est tellement confondu & mêlé*
Metaph. *avec lui qu'ils composent un seul tout*
pag 132. *que j'ai appelé H O M M E. Et pour*
nous faire concevoir ce mélange,
il compare l'homme à une bou-
gie, disant, qu'un homme est fait
de corps & d'ame, comme une bou-
gie est faite de cire & de mèche.
Mais il n'a pas pris garde que la
cire n'éclaire pas s'il n'y a de la
mèche; & que l'esprit pourroit
recevoir toutes sortes de sentimens
sans qu'il y eût aucun corps, com-
me le corps pourroit recevoir tous
les mouvemens qu'il a sans qu'il y
eût aucun esprit. Car je parle à
ceux qui consultent l'idée du corps

Metaphysique. 99

ou de l'étenduë , & qui sçavent examiner ce qui se passe en eux-mêmes.

On sçait , que Dieu forme le corps sans que l'ame y ait aucune part , qu'il en ajuste les ressorts, qu'il en fabrique les canaux, qu'il en separe les esprits animaux, qu'il en lie toutes les parties avant que d'avoir fait une ame pour ce corps : Et on conçoit sans peine que par les seules loix de la communication des mouvemens ces ressorts peuvent être débandez & les esprits distribuez en mille manières qui produiront les mouvemens que nous voions. On ne conçoit pas même qu'une ame qui ne sçait pas ce qu'il faut faire pour mouvoir un corps , qui n'en connoît ni les parties , ni les liaisons puisse y produire aucun mouvement. A plus forte raison on ne concevra jamais qu'un mouvement puisse produire un sentiment , ou qu'il y ait un raport nécessaire de l'un à l'autre , si ce n'est en consequence d'un décret libre du Créateur.

100 *La vraie & fausse*

Il faut avouer néanmoins que Monsieur Regis dit quelque chose d'aprochant du sentiment de M. Descartes touchant la distinction de l'ame & du corps. Mais il a si mal compris ce qu'il a lû, & il a eu tant d'envie de nous donner ses propres pensées, qu'il ne pouvoit aller loin sans se mettre dans les ténèbres.

Il rejette d'abord la raison universelle que saint Augustin regarde comme la lumiere de toutes les Intelligences ; & après y avoir bien pensé, il ne trouve point de place plus propre pour l'ame que le corps. Elle y est, dit-il, * d'une
* Syst. metaph. pag. 132. *maniere particuliere : sçavoir, parce qu'elle y pense.* Mais quelle est cette maniere d'être dans un corps, *sçavoir, parce qu'on y pense ?* Est-ce être substantiellement dans ce corps ? Monsieur Regis apparemment l'entend ainsi : Car il a dit, *que l'esprit est confondu & mêlé avec le corps.* Qu'il explique donc lui, qui nous dira bien-tôt qu'il a une idée tres-claire de son ame, comment elle est dans le corps où

Metaphysique. 101

elle pense. Car c'est ce qu'il faut expliquer. On ne lui demande pas si l'ame pense, on demande si elle est substantiellement dans le corps où elle pense ; ou si elle pense seulement par rapport à ce corps. S'il dit qu'elle est substantiellement dans le corps où elle pense, on lui soutient, que cela ne se peut, à moins qu'elle ne soit corporelle, n'y aiant que les corps qui soient capables d'une extension locale. S'il dit, qu'elle pense seulement par rapport à ce corps, il a tort de la mêler & de la confondre avec le corps. Elle peut fort bien sans ce mélange faire toutes les fonctions.

Elle est, dit-il, dans le corps, comme Dieu est par tout, parce que par sa volonté il conserve & System. Metap. ibid. tout. Cela change entièrement la situation de l'ame. La voilà dégagée en quelque sorte de la matière, elle commence à respirer ; mais où Monsieur Regis a-t'il appris à expliquer ce qui appartient à des êtres finis, par les attributs de l'Être infini ? Il est faux

102 *La vraie & fausse*

que l'ame soit dans le corps comme Dieu est par tout. La substance divine pénètre tous les corps & tous les esprits, chacun de la manière qui convient à chaque substance : & elle est tellement par tout qu'il n'y a nulle partie dans l'Univers qu'elle n'enferme, & ne comprenne par une propriété de l'infini absolument incompréhensible à l'esprit humain. Elle est là, là & là sans extension locale, elle est réellement par tout comme elle agit par par tout. C'est encore un coup le caractère de l'infini. Mais à quel titre l'ame seroit-elle dans un lieu sans y occuper quelque espace ? Si elle est esprit, qu'elle habite dans le pais des esprits ? Ses volontez ne sont pas efficaces par elles-mêmes. Il n'est donc pas nécessaire qu'elle soit, où ses volontez sont suivies de quelques mouvemens : elle peut recevoir divers sentimens à cause des mouvemens du corps sans que ce corps soit sa demeure. Monsieur Regis a-t'il medité serieusement là-dessus ? Croit-

Metaphysique. 103

il être dans le chemin qui conduit à la connoissance de l'homme ? Assurément il a perdu la trace de ce chemin. La distinction de l'ame & du corps est un chiffre pour lui. Il ne s'applique plus qu'à trouver des mots pour parler de ce qu'il n'entend pas.

Pour découvrir la demeure de l'ame , il ne faut que faire réflexion , qu'il y a des vérités qui sont également connues de tous les Esprits. Car il s'ensuit de là, qu'il y a un objet commun à tous, qui les pénètre & qui les éclaire , que cet objet est la lumière substantielle , qu'il est purement intelligible , & la seule chose , par conséquent , qui puisse renfermer des Esprits. Car si l'on ne conçoit nullement , que des corps puissent habiter dans des Esprits , on ne conçoit pas davantage que des Esprits puissent habiter dans des corps. Cette demeure Spirituelle passe de beaucoup toutes nos idées.

C'est un Monde , d'où nous voyons bien que nous tirons tou-

104 *La vraie & fausse*

tes nos connoissances , qui est le pais de la vérité & de la justice , que Dieu a uni en quelque sorte , avec celui que nos corps habitent malgré leur extrême opposition , par l'action toujours efficace qu'il porte continuellement de l'un à l'autre ; de l'un , qui est une matière corruptible , où il ne se trouve que des corps ; à l'autre , qui est sa propre substance , où habitent tous les Esprits. Mais qui pourroit en dire autre chose ? Qui pourroit concevoir une substance qui bien qu'infiniment simple , renferme les Archetypes ou les modèles de tous les êtres possibles , & qui contient encore en elle-même les substances particulières qu'elle a produites au dehors d'elle-même, qui les contient dis - je , chacune selon la manière qui convient à chacune ? L'Esprit humain se perd dans cette considération , & en reconnoissant son objet , & sa demeure est obligé de reconnoître , qu'il ne comprend , ni l'un ni l'autre.

Je ne dois pas m'arrêter à la pensée de Monsieur Regis , tou-

Metaphysique. 105

chant l'ame & le corps , qui selon lui , font ensemble les loix de leur union. Je ne croi pas qu'il y ait d'homme assez credule , pour se laisser persuader , que le corps soit capable de contracter , & que l'ame de son chef fasse des traitéz , en s'unissant à lui. Le ridicule de cette pensée se montre de toutes parts , & elle ne peut être que l'effet d'une trace de contracts que Monsieur Regis a si profonde dans la tête ; qu'il borne toutes les affaires humaines à des contracts , & qu'avec lui , on ne distingue plus , ni l'ordre de la Providence , ni la fin que Dieu s'est proposée , en unissant des ames à des corps , ni la sainteté de la Religion & de la Morale , comme on le verra dans la suite.

System.
Metap.
pag. 128.

Mais il ne faut pas tout-à-fait negligier ce qu'il dit des avantages que l'ame tire de son union avec le corps. Personne ne doute , que l'ame est en épreuve dans le corps. Il est clair , que c'est un état violent pour l'ame , que de dépendre du corps ; & qu'elle n'est reduite

106 *La vraye & fausse*

à cet état , que pour mériter un bonheur solide & permanent. Mais Monsieur Regis , qui ne va jamais jusqu'à la préscience divine , qui n'envisage jamais la corruption de la nature , qui ne distingue point l'ame du corps , prononce , que si l'ame n'a pas sujet de se plaindre , d'être unie à un corps , ce n'est pas , parce qu'elle peut en se sacrifiant en mille manières , par le moyen de ce corps , acquérir divers degrez de gloire ; mais * parce qu'elle a par ce moyen de grandes connoissances de la nature corporelle , & qu'elle est susceptible de plaisirs. Cela fait , qu'il prend son air religieux , & , qu'il louë la bonté Divine , d'avoir voulu que l'ame par les sentimens de la faim & de la soif , de la douleur & du plaisir , regardât comme propre , tout le bien ou tout le mal qui arrive à son corps.

* Syst.
Mer.
P. 128.

Ce qui fait assez bien entendre , que l'ame ne peut être mieux qu'elle est , qu'il n'y a point de corruption dans la nature , & que tant d'incommoditez & de dou-

Metaphysique. 107

leurs que l'ame souffre malgré elle , ne sont point la peine du péché.

Il est vrai , que c'est une loi de l'union de l'ame & du corps , que l'ame sente de la douleur ou du plaisir , selon que les mouvemens qui se passent dans le corps , sont utiles ou contraires à la conservation de ce même corps. Mais Monsieur Regis , n'a pas voulu voir , que cette loi arbitraire a dû céder pendant l'innocence de l'homme , à la loi inviolable de la Justice , qui ne permet pas qu'un Esprit soit dépendant d'un corps , ni qu'il ne puisse suspendre ou moderer des mouvemens auxquels sont attachez des plaisirs qui le corrompent , ou des douleurs qui le desolent.

Ainsi , Monsieur Regis a confondu l'état d'innocence avec celui de la nature corrompue , & on le retrouve par tout également opposé à la Foi & à la raison.

Monsieur Duhamel * en qualité *~~Re~~
de Licentié, tremble pour la Théo- Pag. 97.
logie. Il est dangereux , dit-il , de
dire ; que *l'ame raisonnable n'est*

108 *La vraie & fautive*
autre chose que l'union d'un Esprit
avec un corps organique. La Foi lui
enseigne , que l'ame raisonnable
est immortelle. L'union de l'Esprit
avec le corps , ne peut être im-
mortelle. L'ame peut être separée
du corps. L'union des deux n'en
peut être separée. Tout cela est
aussi clair , & n'est pas moins in-
structif , que ce que dit Monsieur
Regis. Ils agissent de concert pour
éclaircir , & pour faire triompher la
verité.

Duha-
mel ,
pag. 98. *L'animation & l'information ,*
ajoute-t'il , sont véritablement l'u-
nion de l'esprit avec le corps. Mais
il est faux , que l'ame & la forme
de l'homme ne soit que l'union de
l'Esprit avec le corps. Tous ces
termes seront clairs , quand on
aura expliqué comment l'ame est
présente au corps , comment le
corps est animé , & en quel sens
l'ame est la forme du corps.

Reflex.
pag. 100. *Il voudroit que les Cartésiens ,*
qui regardent les parties de l'éten-
duë , comme ne faisant qu'un tout
& une substance , regardassent de
même l'homme , comme ne faisant
qu'une substance.

Metaphysique. 109

Les Cartétiens veulent bien que l'homme ne soit qu'un tout. Mais il voudra bien aussi, qu'ils ne regardent pas l'ame, & le corps comme des parties *homogènes*, ni comme unies à la manière des parties de l'étenduë. Ils veulent bien que ce soit, parce que l'ame est unie au corps, que ces deux substances dépendent l'une de l'autre; mais il voudra bien aussi, qu'ils ne croient pas qu'un Esprit soit capable d'une union locale. Ils veulent bien, que le mode soit uni par *l'indistance*, & le plus intimément qu'il se puisse à la chose modifiée: mais il voudra bien aussi qu'ils croient que le mode n'est que la chose même d'une telle manière, & qu'ils regardent comme une impiété, de prendre l'ame pour un mode du corps. Ils veulent bien qu'il dise, que ce n'est pas l'ame, mais l'Ange, *qui est forma sui non corporis*. Mais il voudra bien aussi qu'ils rient un peu, de l'entendre citer ces paroles, *Erunt sicut Angeli Dei quia neque nubent, neque nubentur*, pour

110 *La vraie & fausse*

prouver que l'Ange ne peut être touché des mêmes plaisirs & des mêmes douleurs dont l'ame est touchée dans le corps, comme si JESUS - CHRIST avoit voulu marquer par ces paroles, la différence des substances, & non pas la différence des états.

Ibid. Il voudra bien qu'on l'admire, de ne pas concevoir qu'une ame puisse être au Ciel, pendant que le corps marche sur la Terre. Car assurément il n'a point d'idée de ce qu'on appelle le *Ciel*, ou ce qu'il veut dire, n'a nul rapport, au sentiment qu'il veut combattre.

Enfin, que veut-il qu'on fasse, * Re- lors qu'on l'entend citer * cet article du Symbole de Saint Athanase. *Sicut anima rationalis & caro unus est homo : ita Deus & homo unus est Christus*, pour prouver, que le composé de corps & d'ame, est dans l'homme d'une unité *physique & intrinsèque*. La différence qu'il y a de Saint Athanase à Monsieur Duhamel, c'est que le Saint Docteur, tire la compa-

* Reflex.
p. 106.

Metaphysique. III

raison, de l'union de l'ame & du corps ; & que le Licentié tire la sienne de l'union du Verbe avec la nature humaine. Saint Athanase veut, par les choses naturelles, nous élever en quelque sorte à ce qui est au dessus de la nature. Cela convient à nôtre état.

Mais Monsieur Duhamel plus sublime, nous veut faire connoître l'union de l'ame & du corps, par l'union hypostatique, cette union qui passe infiniment toutes les Intelligences bornées. Cela n'est-il pas bien concerté ?

On reconnoitra sans doute, que de dire, comme lui, * *Que l'ame est presente au corps, comme les points à la ligne, les lignes à la surface, les surfaces à la profondeur. . . .*

* Re-
flex.
p. 109
III.

Qu'elle est au Ciel comme dans le corps, d'une presence locale

Qu'il est impossible que les esprits existent, sans quelque presence locale, comme il est impossible qu'ils existent sans avoir quelque durée.

C'est si bien établir la spiritualité de l'ame, c'est si bien la distinguer d'avec le corps, c'est si bien

112 *La vraie & fausse*

débrouïller les idées de ces deux substances , qu'il ne peut sortir de là , qu'une Philosophie lumineuse.

Ibid.

Mais après tout , je ne sçai si Monsieur Duhamel, a bonne grace, lui qui appelle Monsieur Regis, *homme distingué*, de mettre ce même Monsieur Regis au dessous d'un petit Logicien , qui sçait distinguer entre *divisibilité formelle* & *divisibilité virtuelle*, l'une propre aux corps , l'autre propre aux Esprits. C'est une chose étrange, que les Epicuriens ne conçoivent point de *divisibilité formelle* dans leurs atomes ; & que les Cartésiens n'en conçoivent point de *virtuelle* dans les esprits. C'est du moins la sage reflexion de Monsieur Duhamel , qui toutefois feroit volontiers grace à Epicure. Mais que ne donne-t'il aux Cartésiens quelque idée de la *divisibilité virtuelle* ? Est-ce une divisibilité qui fasse qu'une chose se divise véritablement , de manière qu'une partie soit là , & l'autre là ? Est-ce une divisibilité, qui fait qu'une chose indivisible

Metaphysique. 113

se divise , ou qu'en se divisant elle demeure indivisible ? Est - ce une divisibilité qu'on conçoit sans pouvoir exprimer ce qu'elle est ? C'est celle-là sans doute. Mais les Cartésiens demandent qu'on leur explique clairement , ce qu'on conçoit : autrement ils ne se rendent pas ; car ils font gloire de ne se rendre qu'à l'évidence des idées claires , & distinctes , que la raison fournit abondamment à tous les esprits qui la consultent avec persévérance , que Monsieur Duhamel ne s'étourdisse pas par des mots inintelligibles , qu'il parle clairement, on l'écouterà.

Monsieur Huet , toujours rempli de son grand dessein avoit introduit un Epicurien dans la dispute , pour reduire en poussiere toute la Philosophie Cartésienne. Cet Epicurien est un stupide , qui pour tout raisonnement vient dire, *Nous nous tenons debout , nous demeurons assis , nous nous promenons , nous pleurons , nous voions , nous parlons , nous nous nourrissons , nous*

*Censura
Philos.
Cartes.*

114 *La vraie & fausse*

*veillons , nous dormons , nous rê-
vons , nous sentons par le corps.
Donc nous pensons par le corps. C'est
à dire , selon ce grave Philosophe,
que le corps n'a pas moins de part
à nos pensées que l'ame. Mon-
sieur Regis qui confond mieux
l'ame avec le corps que n'a ja-
mais fait Epicure , & qui pour-
tant ne veut pas être Epicurien,
répond ainsi , * Pour attribuer la
pensée à l'homme entier il suffit
qu'il pense selon une de ses parties,
sans qu'il soit nécessaire qu'il pense
selon l'autre : Et il ajoute , L'esprit
n'a jamais besoin du corps pour pen-
ser. Mais l'ame ne pense jamais
sans le corps. Ne voilà pas Epicure
bien refuté ? Je n'en demande pas
davantage , dira l'Epicurien , je
ne vous parle pas des *Esprits*,
Monsieur Regis ! je ne parle que
de ce que vous appelez *Ame*.
Montrez-moi qu'une ame qui dé-
pend absolument du corps pour
faire tout ce qu'elle fait , n'est pas
de même nature que le corps , &
ne meurt pas avec lui. Car enco-
re un coup , il ne s'agit pas de*

* Rép. à
M. Hüet
p. 146.

Pag.
151.

Metaphysique. 119

l'idée que vous avez des esprits, idée chimérique, dont vous ne ne sçauriez parler qu'en l'air & en dévinant. Je parle de l'idée que vous avez de vôtre ame. *C'est, dites-vous, une substance qui ne pense jamais sans le corps.* * Et vous convenez que j'en conclus bien que l'ame meurt avec le corps. Parlez donc nettement, & sans équivoque. Cette ame est-elle une substance ou un mode? Si c'est une substance, nous voilà d'accord. Car je ne demande autre chose, sinon que la substance de l'ame meure avec le corps. Si ce n'est qu'un mode, vous abusez du terme qui fait naître à tous vos condisciples l'idée d'une substance; & on demande que vous expliquiez solidement, précisément, par idée claire, comment un *Esprit* devient *une ame*, comment le corps donne à l'ame des qualitez qu'un *Esprit* n'a pas, comment l'ame demêlée & confondue qu'elle étoit avec le corps devient *esprit*, ainsi que d'*esprit* elle étoit devenue *ame*, & comment elle perd dans un instant

* Rép. à
M. Hüet
pag. 152.

116 *La vraie et fausse*

des qualitez qui lui étoient si inhérentes. Ou montrez en deux mots , par l'idée de votre *ame*, qu'elle est un *esprit* , ou par l'idée d'un *esprit* qu'il est devenu votre *ame* , & qu'il n'appartient qu'à elle de penser. Tout cela est capable d'embarasser Monsieur Regis, & de faire rire Monsieur Huet.

A quoi pense-t'il Monsieur Regis , de dire, que Monsieur Descartes feint des choses impossibles, lorsqu'il feint qu'il n'y a aucun corps , à cause qu'il feint par l'*ame* , laquelle ne peut feindre sans le corps ? Qu'il sçache encore un coup , que ce n'est point là la pensée de Monsieur Descartes, qu'il sçavoit bien que l'idée même qu'une *ame* a du corps qu'elle anime , n'a point de liaison nécessaire avec l'existence de ce même corps , que nos idées sont des modèles , & non pas des copies , comme je l'ai fait voir ; des modèles , dis-je , indépendans de tout ce qui est formé sur eux. C'est par ce discernement des idées véritables que ce Philosophe a four-

Metaphysique. 117

ni de quoi confondre l'Epicureïsme ; & en même tems de quoi découvrir le faux & la bassesse de tout ce que dit Monsieur Regis.

Monsieur Duhamel prend la parole pour Epicure , & prétend * que de feindre à la Cartésienne qu'il n'y a point de corps , pour établir la différence du corps & de l'ame , *c'est feindre qu'il n'y a point d'ame* ; & par conséquent que c'est le néant qui feint. Il dit , qu'un Epicurien peut soutenir qu'il connoît par conscience qu'il n'a point deux idées différentes d'ame & de corps subtil. Il dit , que puisqu'il y a des Théologiens qui enseignent qu'on peut connoître & *abstractivement & intuitivement* la nature de Dieu sans ses attributs, on ne peut dire que les choses soient réellement différentes, quoi qu'on en ait des idées différentes. Enfin , il dit , que l'homme engendré n'existe pas indépendamment de celui qui l'engendre , & qu'ainsi on ne peut pas assurer que l'ame existe indépendamment du corps, par cette raison qu'une sub-

* Reflex.
pag. 177.

118 *La-vraye & fausse*

stance ne dépend point d'une autre : parce que si elle n'en dépend pas comme de son sujet , il se peut faire qu'elle en dépende comme de sa cause efficiente.

Accordons à Monsieur Duhamel qu'il ne peut distinguer la pensée de la matière. Il paroît assez le penser comme il le dit. Accordons-lui , que par ce qu'il conçoit la substance sans les modes, il conçoit aussi les modes sans la substance. Car enfin c'est ce qu'il demande. Accordons-lui aussi, que l'homme qui engendre est la cause efficiente tant de l'ame que du corps qu'on appelle *engendré* ; & que l'homme engendré , tout engendré qu'il est , dépend de celui qui l'engendre. Accordons - lui, qu'il en est de l'ame & du corps comme du pere & du fils , que l'un engendre l'autre , ou du moins que l'un dépend de l'autre comme s'il en étoit engendré. Il aura après cela tout le mérite de la foi, qui lui apprend que son ame est immortelle , quoi qu'entre cette ame & son corps il ne puisse

Metaphysique. 119

apercevoir aucune différence.

Cette foi lui fait dire des merveilles touchant la nature de l'ame. Il prétend * qu'elle n'est pas un mode, parce qu'elle tient moins au corps, & apparemment plus à Dieu que le mode. Si on lui dit, que le mode à beau tenir au corps, Dieu l'en détache quand il lui plaît; témoin les accidens Eucharistiques, dont on fait le fort d'Aristote; & qu'ainsi on n'aperçoit point de différence entre une ame détachée & des modes détachés. Il répond, que Dieu naturellement ne détache pas les modes de la substance: c'est à dire, qu'il est obligé d'employer plus de puissance pour détacher un mode que pour détacher une ame.

* Res.

pag.

342.

Ibid.

Si on lui dit, que selon lui, Dieu ne pouvant pas naturellement détacher de la matière l'ame d'une bête, il n'y a pas d'apparence que l'ame humaine qui n'est pas moins forme substantielle que l'ame brute, puisse être plus aisément détachée de la matière. D'où il suit, que Dieu fait autant de

120 *La vraie & fausse*

miracles qu'il y a d'hommes qui meurent, d'autant que toute séparation qui ne se fait point naturellement, se fait par miracle. Il s'en tient toujours à son principe, qui est qu'une *forme* n'est appelée *mode* ou *forme accidentelle*, que parce qu'elle dépend plus de la matière; & que si elle en dépend moins, elle est appelée *forme substantielle*: principe lequel établissant une parfaite égalité entre ce qu'on appelle *ame d'homme*, *ame de bête*, *figure*, *couleur*, *mouvement*, après leur séparation d'avec le corps, laisse à la seule Foi la vertu de distinguer ces choses.

Cette foi nous fait donner à l'ame de l'homme le nom d'esprit. Mais pour vous, *forme* & *figure*, *mode*, & *ame de bête*, vos noms ne changent point. La matière est opposée à la forme. Donc ces choses ne sont pas matérielles. Elles sont opposées à l'esprit. C'est la Foi qui le dit. Donc elles ne sont pas spirituelles. Cela fait assez entendre qu'elles ne sont ni corps,

Duham.
Ref. pa-
ge 343.

Metaphysique. 121

corps , ni esprit , & qu'on ne sçait ce que c'est. Que cette doctrine est consolante ! Que ces grandes distinctions de *sujet d'inhésion* , & de *sujet d'information* , répandent de lumière ! Qu'elles ouvrent un grand champ à la Philosophie ! Et que la Religion en reçoit d'avantage & d'honneur ! A quoi pensent les Cartésiens d'entretenir les suites d'*absurdes* & d'*impossibles* ?

CHAPITRE IX.

On fait voir que Monsieur Regis ne s'entend pas dans la distinction qu'il fait de cause efficiente première , & de cause efficiente seconde.

Monsieur Regis accoutumé à discourir sans preuve & sans fondement , établit deux sortes de causes *efficientes*. Il en veut aux *causes occasionnelles* , mais malheureusement , ou il ne sçait ce qu'il dit , en les voulant dé-

122 *La vraie & fausse*

truire , où il n'en fait que changer le nom , en les appellant causes *efficientes secondes*. Cependant il déclare qu'il entend par cause *efficiente seconde*, celle qui agit par la vertu d'une autre. Suivons le donc

System. si nous pouvons. Comme Dieu est
Metap. *immuable*, dit-il, la succession qui
p. 110. se rencontre dans les choses modales,

ne peut venir immédiatement de lui : elle doit donc proceder des causes *efficientes secondes*. Et ailleurs. * Je suis obligé de reconnoître, que les causes secondes n'ont point de causalité propre, & qu'elles ne sont que des instrumens dont Dieu se sert pour modifier l'action par laquelle il produit des effets.

Si Monsieur Regis s'expliquoit un peu, il seroit bien-tôt réduit à desavoier tout ce langage, ou à se raccommoier avec les causes *occasionnelles*. Car en admettant ces sortes de causes, on trouve Dieu immuable, au milieu des changemens infinis qu'il produit dans la nature, parce que c'est toujours une même volonté qui agit, mais qui agit diversement à l'occasion

Metaphysique. 123

des divers mouvemens des corps , & des diverses volontez des Esprits. Il est donc clair , que le changement ne tombe que sur la créature : ce qui est apparemment ce que veut dire Monsieur Regis.

Par les mêmes causes occasionnelles on reconnoît Dieu pour l'être en qui seul reside la causalité. Puis qu'elles ne font que donner occasion à Dieu , d'appliquer diversement la volonté simple & générale , par laquelle il fait tout : ce qui est encore ce que Monsieur Regis a voulu dire , s'il a voulu dire quelque chose. Mais comme il ne s'entend pas lui-même , il change bien-tôt de langage.

Il cherche la cause de l'union de l'esprit & du corps , & il découvre qu'elle est en Dieu, en tant que Dieu a voulu *que l'esprit fût uni avec le corps organisé, d'une certaine façon.* Cette certaine façon , c'est que les pensées de l'ame dépendissent des mouvemens du corps ; & les mouvemens du corps , de quelques pensées de l'ame.

System.
Metaph.
P. 120.

P²g. 123.

124 *La vraie & fausse*

System.
metaph.
p. 124.

Le bon sens demandoit qu'après cela , il examinât quelle pouvoit être la cause des mouvemens de l'une de ces substances , & des sentimens de l'autre : mais il laisse là cet examen , qui peut - être lui auroit fait rendre à Dieu ce qui lui appartient. *Il lui suffit , dit-il , de sçavoir par expérience , que si le corps n'avoit certains mouvemens , l'ame n'auroit jamais certaines pensées ; & que si l'ame n'avoit certaines pensées , le corps n'auroit jamais certains mouvemens , pour l'obliger d'attribuer au corps les façons de penser de l'ame , & à l'ame les façons de se mouvoir du corps , comme à de véritables causes secondes.*

Voilà donc deux véritables causes des sentimens de l'ame. Dieu , & les mouvemens du corps. C'est aussi ce que Monsieur Regis devoit produire. Mais comment Dieu communique-t'il sa vertu aux mouvemens du corps ? Où trouve-t'on, qu'un corps puisse agir immédiatement sur un esprit , ou un esprit sur un corps ? Si un mouvement

Metaphysique. 125

peut être la cause véritable d'une pensée, qu'on nous marque un peu le raport de l'un à l'autre ? Monsieur Regis, ne dit mot là-dessus. Il est charmé des créatures, il veut partager la puissance entr'elles & le Créateur. Et en aportant la fameuse distinction de *cause univoque*, & de *cause équivoque*, il veut faire entendre, que si Dieu produit tant d'effets qui ne lui ressemblent pas, les mouvemens du corps ou les pensées de l'ame, peuvent bien en produire aussi qui ne leur soient pas semblables.

Mais Monsieur Regis ne veut pas voir, que Dieu a les idées de toutes les choses qu'il fait ; & que tout ce qu'il fait est formé sur ces idées. De plus, on voit une liaison nécessaire entre la volonté de Dieu & ses effets : on découvre dans l'idée de Dieu la toute-puissance : découvre-t'on de même dans l'idée qu'on a de la créature, quelque efficace propre ? Dieu a fait les créatures. Si en les faisant, il leur influé sa puissance, on doit l'a-

126 *La vraie et fausse*

percevoir cette puissance , comme on aperçoit leur dépendance. Mais quand elles agissent avec Dieu , combien employent - elles de leur puissance , & combien Dieu employe-t'il de la sienne ? La puissance de Dieu ne suffit - elle pas , pour produire tel effet ? Et celle des créatures ne peut-elle pas suffire aussi ; du moins pour les petits effets , pour les choses sublunaires , pendant que celle de Dieu ne s'exerce que dans les Cieux ? Faut-il que Dieu se mêle de tout , après avoir mis dans les créatures , une puissance réelle & véritable ? Pourquoi Monsieur Regis est - il ingénieux à broüiller ses idées , pour confondre le néant de la créature , avec la puissance incommunicable du Créateur , & pour éteindre la notion de la Providence ?

Que ne fait-il reflexion sur l'état de chaque être en particulier ? Si Dieu crée un corps en repos , quelque autre puissance que celle de Dieu , peut - elle le mettre en mouvement ? Si Dieu crée mon ame dans le plaisir , cét état pour-

Metaphysique. 127

ra-t'il être changé., & ce n'est par la puissance de Dieu - même , qui sçait à la vérité , accommoder son action , seule efficace par elle-même , avec celle de ses créatures , toujours inefficace , mais qui ne communique jamais rien , de ce qu'on appelle véritable puissance.

Que Monsieur Regis ne r'entre-t'il en lui - même , pour consulter l'idée d'un Etre infiniment parfait, il le verroit ordonnant dans son conseil éternel tous les mouvemens des corps , tous les sentimens & toutes les pensées des Esprits ; & ensuite agissant par ces deux sortes de substances , non pas pour faciliter son action , ou comme un Ouvrier qui ne peut rien faire sans instrumens : mais pour agir d'une manière qui lui rende témoignage de ce qu'il est , & qui découvre à tous les Esprits attentifs , qu'il a une intelligence infinie , qu'il prévoit & compare tout sans se méprendre ; & qu'il sçait se servir avec le même succez , des Esprits qui sont libres par leur na-

128 *La vraie & fausse*

ture , que des corps qui sont incapables de se déterminer.

* Refle. Monsieur Duhamel ne goûtera pas cette doctrine. Car il ne prétend point tant donner au Créateur , que la créature n'agisse aussi par une vertu qui lui soit *intrinsèque & naturelle*. La preuve qu'il en apporte , c'est que comme les créatures ne laissent pas d'avoir une véritable existence, quoi qu'elles n'existent point par elles-mêmes : de même elles ont une véritable action , quoique la faculté d'agir qu'elles ont en elles-mêmes, soit dépendante de Dieu. Il reste à prouver , que de ce que Dieu nous donne l'existence, il doit nous communiquer ou partager avec nous sa puissance.

C'est une induction singulière. Mais Monsieur Duhamel est un
* Reflex. homme * dont la volonté n'a point
p. 144. de part à ses jugemens , & qui par conséquent ne peut les gâter par un mauvais usage de sa liberté. Ainsi, sa décision passera. Il devrait pourtant s'accorder sur ce point avec Monsieur Regis. Car dans le fond

ils disent l'un & l'autre la même chose.

CHAPITRE X.

Monsieur Regis confond toutes les veritez. Que ses principes ne peuvent être d'aucune utilité pour la Religion.

J E passe presentement bien des choses à Monsieur Regis , soit parce qu'il nous donnera ailleurs occasion d'en parler , soit parce que j'en ai déjà fait voir la fausseté , soit par ce qu'elles ne meritent pas qu'on s'y arrête. Voyons comment il distingue les veritez nécessaires d'avec les veritez contingentes. Si on lui demande , dit-il , pourquoi les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, il répondra par *la cause formelle*, en disant , que telle est la nature du triangle. Et il fait si bien , que les veritez nécessaires qu'il appelle *de droit*, & les veritez contingentes qu'il appelle *de fait*, dont il

130 *La vraie & fausse*

avoit voulu faire voir la différence , se trouvent de même nature. Voici comment. Il répugne , selon lui , qu'il ait des sensations , & qu'elles ne dépendent pas d'une cause efficiente extérieure : c'est à dire , que quand il use bien de ses sens , il ne se peut qu'il ne connoisse pas des vérités *de fait*, comme , qu'il y a un Soleil , des hommes , des chevaux. Et il dit ensuite que la clarté ou l'évidence avec laquelle il connoît que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits , dépend de ce que l'idée qu'il a de cette vérité doit avoir une cause exemplaire qui contienne réellement toutes les perfections que cette idée représente. C'est donc sur la nécessité de la cause exemplaire qu'il fonde la connoissance qu'il a des vérités *de fait* , & des vérités *de droit*. Or un triangle créé, un triangle sensible , un espace borné par trois côtes dont les trois angles sont égaux à deux droits, est la cause exemplaire de l'idée qui les représente (je parle com-

System.
Metaph.
pag 136.

Metaphysique. 131

me Monsieur Regis) donc il connoît que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, par la même voye qu'il connoît que le Soleil existe, il doit la connoissance qu'il a de ces deux sortes de veritez à sa cause exemplaire qui est la matière même.

Ainsi voilà ce fameux Cartésien Monsieur Regis uniquement instruit par ses sens. Voilà les veritez *nécessaires* & les veritez *contingentes* reduites à une même classe par ce *grand Homme* qui faisoit semblant de les separer. Et cela revient nécessairement à son prétendu principe. Car s'il n'y a point de verité qui ne dépende de la volonté de Dieu, comme il n'y a rien de plus libre que cette volonté qui dispose de tout comme il lui plaît, il n'y a rien aussi de plus *contingent* que quelque verité que ce puisse être; & il ne faut pas désespérer qu'un jour il n'y ait des quarez dont les quatre côtez ne seront pas égaux.

Monsieur Duhamel s'est aperçû que Monsieur Regis ne raisonnoit

132 *La-vraye (et) fausse*

juste sur les veritez de fait , & sur celles de droit. Mais il n'a pû rien

* Re- dire pour le *triomphe de la verité.*
lex. Il nous a seulement fait remar-
pag. 114. quer que Monsieur Regis se con-
tredit.

Ce Monsieur Regis ne sçauroit-il comprendre que l'existence d'un monde est une verité contingente, parce que Dieu a pû ne point faire de monde , parce que Dieu peut y produire une infinité de changemens , parce que nous ne le connoissons que par des sentimens que Dieu peut produire en nous sans qu'il y ait rien de créé : & que c'est une verité nécessaire, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits , parce qu'il y a un raport d'égalité entre d'eux angles droits, & les trois angles d'un triangle , raport que l'esprit conçoit dans un objet nécessaire, éternel & immuable ; raport que l'on connoît avant qu'aucun triangle existe , puis qu'aucun triangle n'a été formé que sur la connoissance qu'on a de ce raport que toutes les Intelligences conçoivent de la mê-

Metaphysique. 133

me^e manière, que Dieu lui-même a toujours vû comme nous le voyons, parce que la verité étant une, nous ne pouvons voir que celle que Dieu voit : raport enfin qu'on voit bien qui a toujours été , qui sera toujours , & que Dieu ne peut changer sans changer sa propre substance.

Monsieur Regis qui cite S. Augustin pour apuier la confusion qu'il fait de l'ame & du corps , feroit bien mieux de s'instruire des sentimens de ce saint Docteur touchant la lumiere des Esprits. S'il s'appliquoit un peu aux écrits d'un si grand Maître , il distingueroit bien-tôt le langage des sens , de celui de la Raïson, & il auroit honte d'avoir tant discouru sans connoître l'objet de ses connoissances.

Il nous renvoye aux faits sur lesquels la Religion Chrétienne est est apuïée pour nous convaincre de sa verité. Cela n'est pas trop mal. Mais ce n'est pas assez pour un Philosophe. Car si quelqu'un venoit dire, que tout ce qui est écrit d'Adam , d'Abraham , de Moïse,

134 *La vraie & fausse*

de JESUS-CHRIST ne s'accorde point avec la sagesse de Dieu, & qu'il se peut bien faire qu'on soit dans l'illusion par rapport aux Ecritures, quoi qu'on ne puisse les convaincre de fausseté par d'autres faits, que répondroit Monsieur Regis? Diroit-il, *c'est Dieu qui parle?* C'est, répondroit l'Esprit fort, ce qui est en question, comme Dieu ne peut rien faire que de sage, il ne peut aussi nous venir de sa part que des faits qui portent le caractère de sa sagesse & de sa grandeur. On ne trouve pas toujours de ces faits dans l'Ecriture. Il faut instruire cet esprit fort, s'il veut être docile; & il est clair qu'on ne le peut qu'en mettant la Raison dans le parti de la Foi. Monsieur Regis le fera-t'il? Il n'y a nulle apparence, sa Metaphysique ne va pas jusque-là. Il faudroit qu'il suivit la notion d'un être infiniment parfait, il faudroit qu'il comparât ce qu'on découvre dans cette idée féconde & lumineuse avec tout ce qui est écrit, & ce qu'il éprouve en lui-même; il faudroit qu'il montrât

Metaphysique. 135

comment l'homme a pû se corrompre, qu'il comparât les effets de la corruption avec le remede que Dieu y a préparé, qu'il accordât la grandeur & la magnificence de Dieu, tous les attributs divins avec les humiliations d'un homme-Dieu. Il ne faut pas s'étonner, si Monsieur Regis ne pousse pas les vûës si loin. On ne voit dans ses écrits aucun trait d'un homme qui croie que la nature soit corrompue, il n'a donc garde d'examiner aucune chose qui ait raport à cette corruption. Sa Metaphysique humble & respectueuse ne touche à rien de ce qui est important de sçavoir, & elle semble n'avoir été faite que pour favoriser l'ignorance : Encore si elle en demeueroit là, & qu'elle ne favorisât pas l'impieté, on la laisseroit passer. Mais on n'en peut voir les funestes consequences sans en avertir Monsieur Regis, & lui dire, que quand il ne feroit qu'ôter à la Religion cet avantage d'avoir la raison dans son parti, il fait un mal qu'à peine pourra - il reparer.

CHAPITRE XI.

Que l'étendue qui est l'objet immédiat de l'esprit, n'en est pas une de ses modifications.

Monsieur Regis, dans son premier Livre, n'a fait que poser les fondemens de sa Doctrine, dont on a vù la solidité : il commence présentement à la développer. *L'ame ; dit - il, connoît l'étendue en général par soi-même & par sa propre nature : C'est à dire, que l'idée de l'étendue est essentielle à l'ame, comme il dit ensuite, que l'idée de Dieu est essentielle à l'esprit.*

System.
Metap.
p. 162.

Il est assez difficile de concevoir, que ce qui est essentiel à l'ame, ne le soit pas à l'esprit. Mais il faut entrer dans la pensée de Monsieur Regis. Il prétend que l'Esprit par sa nature, ne conçoit que perfection ou imperfection, mais qu'il a fait un contract avec le corps, suivant lequel, il doit

Metaphysique. 137

avoir l'idée de l'étenduë , tandis qu'il sera uni à ce corps. Cela étant , pour parler régulièrement il faudroit dire , qu'il est de l'essence du contract , que l'esprit ait l'idée de l'étenduë , puis que c'en est la condition. Mais Monsieur Regis veut qu'il soit essentiel à l'ame , d'avoir l'idée de l'étenduë , parce que n'étant encore qu'esprit, elle ne se feroit pas unie au corps, si elle n'avoit dû recevoir cette idée. Ainsi , l'Esprit s'unissant au corps devient *Ame* , parce qu'alors il reçoit l'idée de l'étenduë , laquelle idée *s'identifie* , pour ainsi dire , avec lui.

On convient qu'il est nécessaire, qu'un Esprit uni à un corps , ait l'idée du corps en général , ou de l'étenduë , pour travailler à la conservation de la vie humaine. Mais qui a dit à Monsieur Regis , que l'esprit & le corps traitent ensemble ? Que fait Dieu durant que les articles de ce Traité se dressent ? Où est l'Esprit avant que de traiter ? Où en est le corps quand il traite ? Qui a dit à Monsieur

138 *La vraie & fausse*

Regis, qu'un Esprit sans être uni à un corps, ne peut avoir l'idée de l'étendue? Est-ce que les Anges qui formoient la Manne, ne connoissoient pas l'étendue? Ont-ils pû agir sur les corps, sans les connoître, & les ont-ils connus, sans avoir l'idée de l'étendue? Enfin, le corps & l'esprit ont contracté; & afin que le traité ne soit pas sans effet, Dieu veut bien créer l'idée de l'étendue, & la répandre dans chaque ame en vertu du contract. Mais qu'est-ce que cette idée de l'étendue que Dieu crée, autant de fois qu'il y a d'esprits & de corps contractans? Est-ce un mode ou une substance? Si c'est un mode: c'est donc un mode qui se modifie en mille & mille manières, lors que nous apercevons tant de corps. Si c'est un mode, comment l'ame le voit-elle, sans penser à elle-même, & tout distingué d'elle-même, quoi qu'il soit de la nature du mode, de ne pouvoir être conçu sans la substance, dont il est le mode? Si c'est un mode, com-

Metaphysique. 139

ment se peut-il faire , qu'il n'ait point de bornes , quoique la substance , dont il est le mode , soit bornée ? Enfin , comment l'étendue peut-elle être le mode d'une substance , sans rendre cette substance elle-même étendue ? Car ce prétendu mode de l'ame , est aperçû comme étendu , & on le voit toujours tel. Monsieur Regis feroit peut-être mieux de faire une substance , de l'idée de l'étendue. Aussi semble-t'il prendre ce parti ailleurs , où il pose * que les sensations & les idées sont des *Etres representatifs*. Mais si c'est une substance , est-elle dans l'ame , ou hors de l'ame ? Est-elle de la nature même , ou d'une nature différente de l'ame ? Comment s'y prend-t'elle , pour éclairer l'ame ? Que fait l'ame pour en être éclairée ?

* Syst.
Metaph.
P. 169.

J'aperçois , si je ne me trompe , la subtile pensée de Monsieur Regis. Il entend , que l'idée de l'étendue est dans l'esprit , comme l'ame est dans le corps : c'est à dire , que l'Esprit & l'idée de l'é-

140 *La vraie & fausse*

tenduë sont tellement mêlés & confondus ensemble , qu'ils ne font qu'un tout , qu'on appelle *Ame*. J'avouë que cela est nouveau & singulier. Monsieur Regis fait des unions merveilleuses. Mais j'ai une petite difficulté à lui proposer. L'idée de Monsieur Regis & la mienne sont deux idées. Est-il bien sur qu'elles se ressemblent ? Pour moi , je tiens qu'elles ne se ressemblent pas ; & je le défie de prouver le contraire.

De plus , quand l'ame n'est plus unie au corps , l'esprit, selon Monsieur Regis , cesse d'être uni à l'idée de l'étenduë. Que devient donc alors cette idée ? Est-elle mise parmi les corps , ou parmi les Esprits ? Est-elle changée en quelque autre nature ? Est-elle annihilée , par la volonté immuable de celui qui la crée , & que Monsieur Regis reconnoît si bien , pour ne pouvoir aimer le néant , ni se le proposer pour la fin de son action ? Parlons sérieusement. Monsieur Regis ne s'est jetté dans les embarras où on le voit , que faute d'attention.

Metaphysique. 141

Il s'est aperçû qu'il avoit l'idée de l'étenduë ; il s'en est tenu là. Il n'a plus demandé qu'à connoître la cause éxemplaire de cette idée. En y procédant ainsi, il ne pouvoit pas dire autre chose, que ce qu'il a dit. Car supposé, que les idées des créatures soient en moi, & que Dieu agisse sans idée, & seulement par volonté, qui ne consulte qu'elle-même, où seroient les causes éxemplaires de ces idées, si ce n'étoit dans les créatures mêmes, & dans les créatures éxistentes, puis qu'on ne peut être cause sans éxister ? Mais que ne prévoyoit-il ce qu'on pouvoit lui objecter, & sans se prévenir de la cause éxemplaire, que ne raisonnoit-il ainsi ?

Il n'y a point d'effet sans cause. J'ai une perception d'étenduë. Donc il y a une étenduë qui agit en moi. Or, ce qui agit en moi n'est pas corps ; Car les corps ne peuvent agir que sur les corps, & nullement sur les esprits. Donc ce qui agit en moi n'est pas une étenduë matérielle, mais une étenduë

142 *La vraie & fausse*

intelligible , que je conçois selon mes diverses volontés, ou qui s'applique à moi selon les divers mouvemens qui se passent dans mon corps. Par-là, Monsieur Regis auroit évité bien des erreurs , & nous auroit épargné la peine de montrer le ridicule de sa Doctrine.

On lui peut faire les mêmes objections , touchant l'idée qu'il prétend avoir de l'Être infiniment parfait. Car s'il est absurde de penser , que l'ame qui est un être borné , contienne l'infini en étendue , il l'est encore davantage de dire , qu'elle contient l'infini tout court, l'infini en toutes sortes de perfections.

Monsieur Duhamel s'est trouvé embarrassé sur les prétendues idées de Monsieur Regis ; & pour ne pas demeurer sans rien dire , il a trouvé le secret d'y trouver des contradictions qui n'y sont pas.

On a peine à s'empêcher de rire en lisant ce discours de Monsieur Regis. *Comme les Tableaux dépendent absolument de quatre différen-*

System.
Metap.
Ibid.

Metaphysique. 143

tes causes , sçavoir d'un Peintre , d'un original , d'un pinceau pour appliquer les couleurs , & d'une toile pour les recevoir. Il faut penser aussi ; que les idées & les sensations de l'ame dépendent nécessairement de quatre principes ; sçavoir de Dieu comme de leur cause efficiente première ; des objets , comme de leur cause exemplaire ; de l'action des objets , sur les organes du corps , comme de leur cause efficiente seconde ; & de l'ame même , comme de leur cause matérielle : C'est à dire , que Dieu est le Peintre , que les créatures sont les originaux , que les rayons qui réfléchissent des corps , sont les pinceaux , & que l'ame est la toile , sur laquelle se font les copies.

Il ne manque-là que du vermillon & du Zinzolin , on ne devoit pas les oublier.

Mais comment les Pinceaux de Monsieur Regis , qui ne sont qu'une matière tres - subtile , peuvent-ils peindre sur une toile qu'on appelle *Ame* , & qui certainement n'est pas matérielle ? Le Peintre

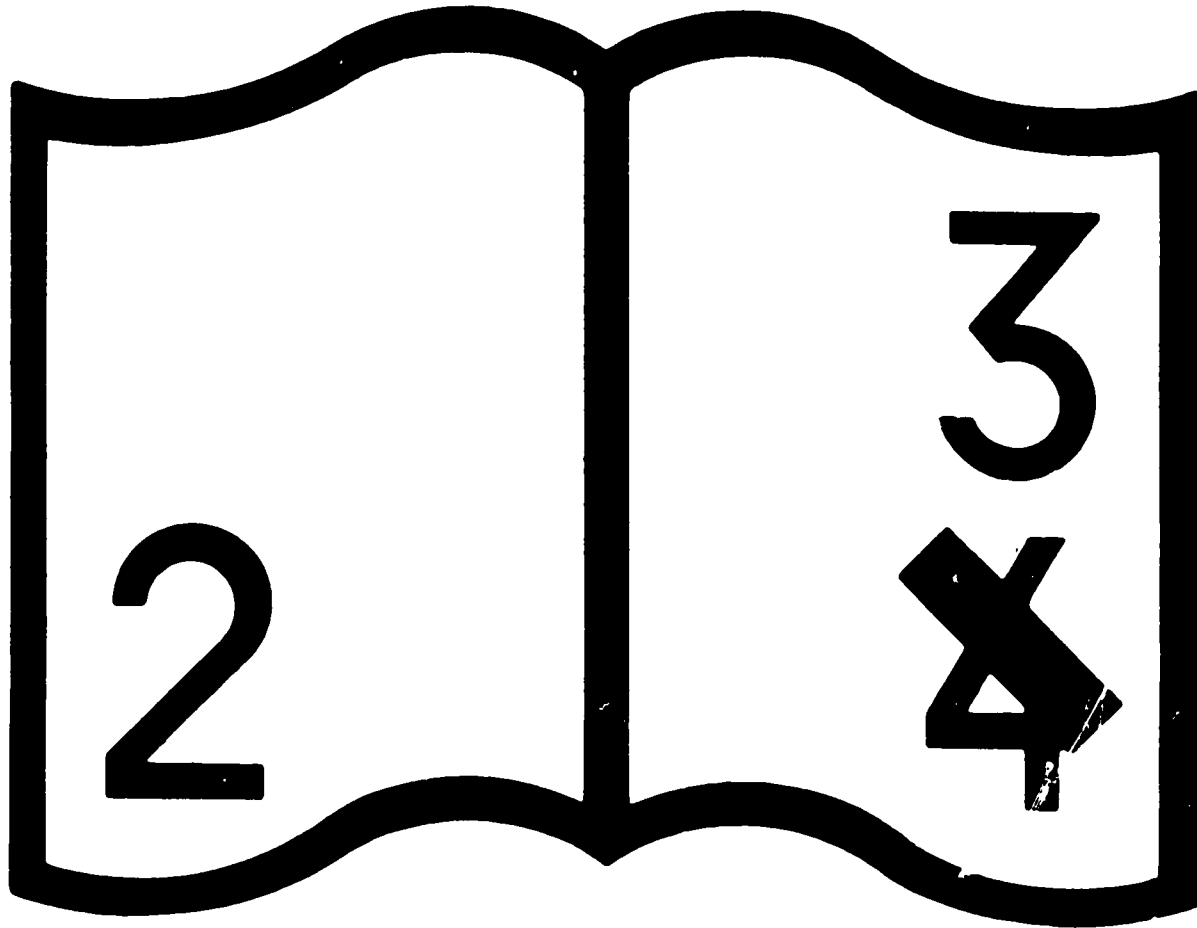
144 *La vraie & fausse*

qui est Dieu - même , a-t'il besoin de pinceaux pour peindre sur l'ame , ce qu'il veut qu'elle voie ?

Que les pensées de Monsieur Regis sont peu Metaphysiques ! Qu'il connoît mal l'origine des idées ! Ne voit-t'il pas , que son discours n'est qu'un langage d'imagination , qu'on peut souffrir dans un Poëte , ou dans un Orateur , qui parle à un Peuple grossier , mais qui fait mépriser un Philosophe dont on attend de l'exactitude.

Ne scauroit-il s'élever au dessus de ses sens , pour contempler l'Être Souverain , distribuant le mouvement dans la nature corporelle , à proportion du choc des divers corps , & appliquant à nos ames l'idée qu'il renferme de l'étendue à mesure que nous sommes frappez des objets sensibles , & que la partie du cerveau qu'on appelle vulgairement le siège de l'ame , est ébranlée ? Y a-t'il là quelque chose qui approche de tout cet attirail de Peintre , dont parle Monsieur Regis ?

Qu'il



Pagination incorrecte — date incorrecte

NF Z 43-120-12

Metaphysique. 147

Qu'il y pense un peu , s'il m'en croit , il connoitra que les idées n'ont point de cause efficiente , puis qu'elles sont éternelles & nécessaires : il connoitra qu'elles n'ont point de cause exemplaire , puis qu'elles sont elles-mêmes des modèles : il connoitra qu'elles n'ont point de cause matérielle , puis qu'elles ne sont pas des modifications de l'ame : il connoitra enfin , que l'action des objets sur nos organes n'a point de liaison nécessaire avec ces idées.

CHAPITRE XII.

Que les sensations sont différentes des idées claires. Brouïllerie de Monsieur Regis sur cette matière.

Notre Philosophe n'est pas plus heureux dans ce qu'il dit de l'idée qu'il a de son ame que dans le reste. Il nous représente cette ame , comme se connoissant

148. La vraie & fausse

System. mieux que le corps , *parce* , dit-il,
Metap. *que si elle connoît les propriétés du*
ibid. *corps , elle connoît encore mieux*
qu'elle a la propriété de le connoître. Voilà bien de quoi il s'agit !
Qui doute que l'ame ne connoisse son existence , par un sentiment intérieur qui ne la peut tromper , & qui précède toutes les connoissances qu'elle a des objets de dehors ? Qui doute qu'elle connoît certainement , qu'elle a la propriété de connoître tout ce qu'elle connoît ? Mais la question est de sçavoir , si l'ame connoît toutes les modifications dont elle est capable , comme elle connoît celles de la matière , si elle peut connoître ce que c'est que la douleur & le plaisir , avant que d'avoir éprouvé l'un & l'autre , comme elle peut sçavoir ce que c'est qu'un *octogone* , avant qu'il y en ait de tracé. La question est de sçavoir , si l'ame peut comparer ses modifications entr'elles , comme elle compare les figures de Géométrie ; si elle peut découvrir de combien un sentiment surpasse

Metaphysique. 149

un autre sentiment , & le déterminer avec la même exactitude , qu'elle mesure des triangles & des quarez.

Peut-être que Monsieur Regis a besoin d'une mesure spirituelle , pour nous prouver ce qu'il enseigne ; mais cette mesure ne peut manquer à ceux qui ont une idée claire des Esprits : ou si elle lui manque , il doit avouer qu'il ne connoît pas son ame avec évidence , comme il connoît les propriétés de la matière.

On peut déduire , dit-il , aussi System.
facilement de l'idée de l'ame , les Metap.
idées de la faim , de la soif , de la ibid.
douleur , qu'on peut déduire de l'idée
du corps humain , les idées des es-
prits vitaux , des esprits animaux,
& des mouvemens libres. Les mou-
vemens libres n'ont que faire-là ,
si ce n'est que Monsieur Regis
veuille toujours confondre l'ame
avec le corps. Mais n'y a-t'il que
le corps humain , où il y ait des
esprits vitaux , & des esprits ani-
maux ? Si Monsieur Regis a l'idée
d'esprits Vitaux , c'est parce qu'il

150 *La vraie & fausse*

a l'idée de la matière , qu'il voit clairement , capable d'être divisée en ces petites parties , qu'on appelle des esprits ou vitaux ou animaux , qu'il prouve donc qu'il a de même l'idée de son ame , par laquelle idée il peut déduire & mesurer toutes les propriétés de cette même ame.

* Syst. Metap. pag. 175. • Quand il dit * que *les sensations considérées en elles-mêmes , sont aussi claires que les idées* , ou il veut dire , qu'on peut comparer les sensations entr'elles & les mesurer exactement : ce qui est faux , comme je viens de le faire voir. Ou il veut dire , qu'elles représentent clairement la nature des objets sensibles. (Car il ne s'agit ici , ni de la réalité des sensations , ni de l'existence des corps qui semblent les causer.) Mais représenter les rapports de convenance ou de disconvenance que les objets ont avec nous , qui est tout ce que Monsieur Regis attribué aux sensations , est - ce représenter la nature de ces objets ? Qui ne sçait pas que représenter clairement une

Metaphysique. 151

chose , c'est représenter cette chose selon ce qu'elle est en elle-même ? Or nos sensations nous représentent - elles les objets sensibles selon ce qu'ils sont en eux-mêmes ? Nous sentons, il est vray, s'ils sont utiles ou nuisibles à la conservation du corps. Mais est-ce là connoître clairement ? Quelle pitié ! de confondre ainsi les ténèbres du sentiment avec la clarté de la connoissance.

Pensons un peu à ce qui nous arrive quand nous voulons juger des objets par les sensations que nous avons à leur présence. Nous leur attribuons nécessairement le pouvoir de nous faire du bien & du mal , de nous rendre heureux par le plaisir, ou malheureux par la douleur , en conséquence de ce jugement nous les craignons , nous les aimons , nous nous y attachons, & nous leur transportons ainsi la gloire qui n'appartient qu'à Dieu : c'est la source du desordre du monde. Il faut pour nous desabuser, que nous nous élevions au dessus de nos sensations , & que nous

152 *La vraie & fausse*

consultions l'idée claire de la matière , idée qui n'a pas plutôt frappé l'esprit , qu'il reconnoît l'erreur où ses sens le jettent , & qu'il rend à Dieu ce qu'il lui avoit ôté.

Mais Monsieur Regis qui avoit fait tant d'honneur aux créatures en partageant la puissance entre elles & le Créateur , n'avoit garde de manquer à relever ses sensations. Elles lui représentent non seulement les rapports de convenance , ou de disconvenance que les objets ont avec lui , elles lui représentent encore les rapports *d'égalité* ou *d'inégalité qu'ils ont entre eux*. Cependant il est certain que des parallelogrammes nous paroissent quelquefois des quarrés , & des ellipses des cercles , & qu'il n'y a peut-être pas deux personnes qui voient une même figure sous une même grandeur. Peut-être mêmes n'a-t'on jamais tracé de triangle ni de quarré parfait. D'où il suit nécessairement que ce n'est point par la veüe des

Metaphysique. 153

figures que l'on connoît les rapports d'égalité ou d'inégalité qui sont entre-elles , mais uniquement en consultant l'idée de l'étendue qui est l'objet invariable de l'esprit , objet que l'esprit mesure selon les sentimens de couleur qu'il reçoit , & pendant que la main & les yeux sont appliquez à la figure sensible.

C'est donc en vain que Monsieur Regis s'applaudit à lui-même en disant , que *si l'ame semble* Ibid. *ne se pas connoître elle-même ; ce n'est pas qu'elle ne se connoisse mieux qu'elle ne connoît le corps , c'est qu'elle est toute occupée à considérer les objets matériels pour sa conservation.* Car qui lui a dit que cela est ainsi ? S'il voit clairement ce qu'il dit , qu'il se tienne un peu au dessus du sensible , & qu'il discoure sur les perfections de son ame : peut-être nous apprendra-t'il ce que nous n'en sçavons pas. Il n'en doit pas être quitte , pour transcrire un long passage de saint Augustin , qui n'a nul rapport à la question , il faut éclairer ceux qui

154 *La vraie & fausse*
demandent qu'on les intruise.

Ibid. On sçait bien que l'ame pour veiller à la conservation de son corps, doit connoître les objets matériels : Mais il faut nous montrer non seulement que *c'est un avantage pour elle d'en être toute occupée*, comme le prétend Monsieur Regis : mais encore que dans cet état elle a une idée tres-claire d'elle-même, & dans le sens qui a été marqué. Jusqu'à ce que Monsieur Regis ait fait les preuves, il voudra bien qu'on lui soutienne, que le premier est une impiété, & que le second est d'un Philosophe qui croit *connoître* lors qu'il ne fait que *sentir*.

Reflex. Monsieur Duhamel ne veut pas
pag. 124. aussi que Monsieur Regis connoisse mieux son ame que son corps. La raison qu'il en apporte est incomparable. *L'ame*, dit-il, *connoît le corps intuitivement, immédiatement en lui-même* : Et comme l'Ecole dit, *per propriam speciem*. Et elle ne se connoît qu'*abstractivement & par le moyen du corps*. Donc elle connoît mieux le corps

Metaphysique. 155

qu'elle ne se connoît elle - même. Cela est de soi - même si évident qu'on auroit tort d'en demander la preuve : *L'ame voit les corps en eux-mêmes. Elle a besoin du corps pour se connoître.* Un homme de bons sens, un Philosophe au dessus des préjugés n'en douta jamais. Et à quoi pense Monsieur Regis, de dire qu'il *importe plus à l'ame de connoître les objets extérieurs, que de faire attention à la connoissance d'elle - même en tant qu'elle est un Esprit ?* Il est vrai Reflex.
p.124. qu'il ne parle que par rapport à la vie présente ; mais on lui en fait un point de Morale proscrit par Aristote ; & après l'avoir accusé de sentir un peu *l'Origeniste*, on l'accuse * de détruire l'avis le plus * Reflex.
pag.
130. important de la sagesse humaine, qui est le fameux *nosce teipsum*. Il faut pour être irréprochable dans sa doctrine & pour le bien connoître, dire comme Monsieur Duhamel *qu'on voit les corps en eux-mêmes, & qu'on ne se connoît que par le corps.* Il faut demeurer d'accord, *qu'on connoît ses sensations &*

156 *La vraie & fausse*

& ses passions par des idées, & non par conscience ou sentiment intérieur, sans craindre que s'il faut une seconde idée pour connoître la première, il en faille une troisième pour connoître la seconde. Il faut comme lui sçavoir, qu'on ne connoît ce qu'il y a de plus intelligible par soi-même, que par une idée différente & de soi & de l'objet. Monsieur Regis doit s'en tenir là; & pourvû qu'il entende son Critique aussi-bien qu'il en est entendu sur la matière des idées, je ne desespere pas qu'enfin ils ne s'accordent à laisser là les questions Philosophiques comme des choses qui ne leur conviennent pas.



CHAPITRE XIII.

*Pitoïable refutation de Monsieur
Regis par rapport à quelques senti-
mens du P. MALEBRANCHE.*

A Prés avoir vû ce Philosophe prendre des sensations qui ne sont que ténèbres pour des idées claires & distinctes , il seroit inutile d'examiner davantage sa doctrine touchant les idées. Qu'il en fasse tant de divisions qu'il lui plaira , il ne sçauroit rien dire que de confus. Quand un homme s'est écarté de son chemin , plus il va, plus il s'égare. On sçait cela. Mais peut-être est-il à propos d'examiner comment il s'oppose à un Auteur qui prétend que nous voyons les corps en Dieu, c'est-à-dire, dans l'étenduë intelligible que renferme la substance divine. *Si l'ame voit les corps en Dieu, dit System. Monsieur Regis, ce ne peut être metaph. que parce que Dieu est uni à l'ame. ibid.* Or nous demandons , ajoûte-il , ce

158 *La vraie & fausse*

que c'est que cette union de Dieu avec l'ame. Et trouvant qu'elle ne ressemble ni à l'union des corps, ni à l'union des esprits, ni à l'union des corps & des esprits, il conclût que l'ame n'est point unie à Dieu comme il faudroit qu'elle le fût, pour voir les corps en lui. Pourquoi Monsieur Regis veut-il que l'union de Dieu avec l'ame ressemble à celle que les corps ou les Esprits ont entre-eux ? Dieu est-il de la nature des corps ou de celle des Esprits ? S'il n'est ni corps, ni esprit, étant infiniment élevé au dessus de toutes les substances, il doit être uni aux Esprits de la manière qui lui est propre. C'est un sentiment commun qu'il leur est uni sans *l'interposition* d'aucune nature.

On n'en demande pas davantage. Dieu est uni aux Esprits, non pas comme les créatures sont unies entre-elles, mais comme le Créateur est uni aux créatures intelligentes, non seulement qu'il conserve & qu'il modifie, mais qu'il éclaire, & qu'il rend participa-

Metaphysique. 159

bles de son amour. C'est à Monsieur Regis, lui qui a'une idée si claire de son ame, à prouver par cette idée, & non pas par une induction badine, qu'il y a quelque'autre chose avec quoi l'ame peut avoir une union immediate & plus parfaite qu'avec Dieu.

Une autre raison qui porte à croire que tout ce qu'on voit, on le voit en Dieu, c'est que c'est une suite de la dépendance de la créature, qu'elle ne tire tout ce qu'elle peut avoir de connoissance que de son Auteur. Monsieur Regis trouve que cela fait dépendre aussi le Créateur, de la créature. S'il s'expliquoit on lui répondroit. Mais comment s'expliqueroit-il sur une objection qui se contredit dans les termes ? *

* Lisez

Il ajoute, que si cela étoit ainsi, l'ame se verroit elle-même en Dieu, puisqu'on ne veut pas qu'elle soit sa lumière à elle-même. Mais Monsieur Regis entend-t'il ce qu'il lit ? D'où vient qu'il suppose que l'ame se voit, après qu'on lui a dit tant de fois qu'elle

le chap.

20.

160 *La vraie et fausse*

ne se voit pas ? Qu'il sçache que l'ame ne se peut voir qu'en Dieu, parce que Dieu seul en renferme l'idée, parce que Dieu seul est intelligible par lui-même, parce que l'ame dépend de Dieu; mais qu'elle ne s'y voit pas présentement, parce qu'elle n'est pas unie à un corps pour s'occuper de ses propres perfections. Un jour viendra qu'elle s'y verra comme elle voit présentement l'archetype de tous les corps, parce qu'alors elle ne fera plus en danger de s'occuper trop d'elle-même.

Que lui serviroit de connoître présentement tout ce qu'elle est ? Puisque tout son devoir ici bas c'est de s'attacher à la loy de Dieu, & de mépriser les biens passagers, il lui suffit de connoître sa dépendance & son immortalité. Or tous les sentimens qu'elle éprouve lui font assez connoître sa dépendance ; & aiant une fois reconnu qu'elle n'est pas corps, elle voit assez qu'elle est immortelle : Ce qu'il est nécessaire qu'elle connoisse parfaitement c'est la matiè-

Metaphysique. 161

re , afin que par l'idée claire qu'elle en a elle s'applique aux arts , & aux choses propres à la conservation de son corps , par lequel elle doit mériter son bonheur. Desirer autre chose , c'est ne pas penser à ce qu'on est , & se laisser emporter par une curiosité aveugle.

Mais , dit Monsieur Regis , si la substance divine représente tous les êtres , il faut que tous les êtres soient des parties *intégrantes* ou des parties *subjectives* de Dieu. Mais où est celui qui prétend que les êtres sont des parties de Dieu ? Il faudroit que Monsieur Regis eût vû cette impiété dans les écrits de l'Auteur qu'il attaque , pour pouvoir lui faire l'objection qu'il lui fait. Cet Auteur montre que Dieu dans la simplicité de sa substance renferme les idées de tous les êtres , les perfections de tous les êtres , & qu'il découvre aux Esprits ces perfections en la manière qu'il lui plaît. Y a-t'il là quelque chose d'aprochant de ce que veut lui attribuer Monsieur Regis ? Et bannit-on ainsi de la

162 *La vraie & fausse*

dispute ou la pudeur ou le bon sens ?

System. Metaph. ibid. Monsieur Regis après une Critique si modérée & si judicieuse nous a voulu faire voir la netteté de ses idées par la définition des vérités éternelles. *Ces vérités consistent*, dit-il, *dans les substances que Dieu a créées en tant que l'ame considère ces substances d'une certaine manière, & qu'elle les compare suivant les différens rapports qu'elles ont les unes aux autres.* Il s'ensuit de là, qu'avant qu'il y eût des substances il n'y avoit point de vérités. Dieu ne voïoit pas alors que deux & deux font quatre ; il ne voïoit pas qu'il faut quatre côtez égaux pour faire un quarré ; il ne voïoit pas que l'esprit seroit plus noble que le corps. Ce n'est pas de lui-même qu'il tire les connoissances qu'il a de ces vérités, c'est des substances qu'il a créées. Dieu n'est plus à lui-même sa lumière.

Monsieur Regis dira peut-être, que Dieu connoît ses volontez qui font que les substances ont tels

Metaphysique. 163

ou tels rapports ; & que cela lui suffit. Mais Dieu a pû ne pas vouloir qu'il y eût des substances , il pouvoit donc aussi ne pas sçavoir que deux & deux font quatre. Mais si cette vérité est nécessaire, comme chacun le conçoit , les substances non seulement sont éternelles , comme le dit Monsieur Regis sous le mot de *Perpetuelles* ; elles sont encore nécessaires. Et si les rapports que les substances ont entre - elles sont changeans, la volonté de Dieu qui produit ces changemens ne lui représente jamais les mêmes rapports. Il n'y a donc rien de fixe dans les connoissances de Dieu : Et comme Dieu peut cesser de vouloir des substances , il peut par la même voie effacer toutes les connoissances. Plus de lumiere en Dieu , plus de prescience , plus d'ordre , ni de règle dans sa conduite.

Monsieur Regis ne sçauroit - il voir , que lors qu'on parle de vérité , il ne s'agit pas de substances , mais des idées de ces substan-

164 *La vraie & fausse*

ces ? Quand on parle de *vérités numériques*, on parle des idées des nombres, comparées entre-elles, que saint Augustin appelle *nombres nombrans*. Quand on parle de *vérités géométriques*, on pense à l'étendue intelligible l'idée ou l'archetype de la matière, où l'on conçoit des lignes que l'on compare entre-elles. Quand on parle de *vérités métaphysiques*, on ne parle ni de l'homme, ni de cheval, on compare l'idée d'homme avec celle de cheval. Ainsi les vérités doivent être définies *les rapports qui sont entre les idées*. Cette définition est plus courte que celle de Monsieur Regis : mais je suis sûr que ceux qui l'examineront la trouveront plus solide. Or sur quel fondement peut-on prétendre que les substances, qui ne sont que les expressions de ces idées, soient *éternelles* ou *perpétuelles* ; & qui peut douter que les idées ne le soient pas ? Dieu les voit, & les compare ces idées, Monsieur Regis n'en doit pas douter. Dieu les a toujours comparées ; & ce sont ei-

Metaphysique. 165

les-mêmes que nous comparons, puisque les mêmes vérités ne peuvent être aperçues que dans une même lumière. Mais où trouverons-nous cette lumière qui éclaire Dieu même, si ce n'est dans la substance de Dieu même ?

*Ces vérités, dit Monsieur Regis, ne sont immuables qu'en tant qu'elles peuvent être comparées ensemble, & que Dieu a voulu que les âmes fussent déterminées à concevoir la même vérité, quand elles les compareroient de la même manière. Qui lui a dit, que Dieu l'a voulu ainsi ? Où voit-il cette volonté ? Il a raison de dire * que cette idée * Ibid. qu'il a des vérités éternelles est bien différente de celle qu'ont certains Philosophes. Elle en est si différente qu'il doit s'attendre à demeurer seul de son sentiment.*



CHAPITRE XIV.

Ce que c'est que la volonté & la liberté. Monsieur Regis n'a nulle notion de ces deux facultez. Il confond la sagesse du Paganisme avec la véritable sagesse propre à l'état d'innocence.

IL semble que Monsieur Regis après s'être vanté d'avoir une idée claire & lumineuse de son ame, devoit nous montrer par cette idée, ce qui fait que l'ame veut toujours le bien, ce qui fait qu'elle distingue entre le vrai & le faux, le juste & l'injuste; ce qui fait qu'elle choisit entre plusieurs biens particuliers, celui qui lui semble l'accommoder davantage; pourquoi elle choisit bien, pourquoi elle choisit mal. Mais comme si cela demandoit de trop longs discours, il divise l'ame en facultez qu'il appelle *Intelligence, raison, jugement, volonté proprement dite, libre arbitre*; & de toutes ces vo-

Metaphysique. 167

lontez , il compose la volonté en général , qui est selon lui , la puissance qu'a l'ame d'affirmer & de nier ; & de fuir ou d'embrasser ce que l'entendement lui représente , comme vrai ou faux , & comme bon ou mauvais. De sorte , que si on lui demande ce que c'est que la Raison , il répond que c'est la puissance qu'a l'ame de joindre ou séparer deux ou plusieurs choses , suivant qu'elles ont des rapports d'égalité ou d'inégalité. Si on lui demande ce que c'est que la volonté proprement dite , il répond que c'est la puissance qu'a l'ame de se joindre & de se séparer des choses qui ont avec elle des rapports de convenance , ou de disconvenance , &c. Ibid.

Monsieur Regis en étant là , pouvoit bien se passer de nous faire valoir ses idées. Car il semble , que c'est pour lui un meuble assez inutile , ayant des substances créées , & des facultez ou puissances , d'où dépend toute la lumière. Mais ne craint-il point qu'on ne se moque de lui , com-

168 *La vraie & fausse*

me peut-être il s'est moqué de bien d'autres qui raisonnoient comme lui , par *vertus* , *puissances* & *facultez* ? Est - ce par là , qu'il veut nous faire voir qu'il a une idée claire de son ame ? .

Pour moi , je ne connois la mienne , que par un sentiment intérieur , qui ne me permet pas de douter , que c'est une nature sensible & intelligente.

Mais je connois assez la dépendance de la créature , pour sçavoir encore , que l'ame ne tire point de son fonds , ni le mouvement qu'elle a pour le bien , ni les idées qui l'éclairent & qui la conduisent.

Outre , que la Raison me persuade , que puis que je ne puis suspendre le mouvement que j'ai pour le bien , c'est une nécessité , que ce mouvement me vienne de dehors , & que n'étant pas le maître de mes idées , qui souvent me résistent ou se présentent à moi malgré moi , il faut que je les reçoive d'une autre substance , que de la mienne. Or de qui l'a-

Metaphysique. 169

me peut-elle dépendre , si ce n'est de son Créateur ? Qui pourroit être au dessus d'elle , sinon , celui qui la faite ce qu'elle est ? Je me trouve donc bien fondé à croire , que si l'ame ne peut s'empêcher de vouloir le bien , c'est qu'elle reçoit continuellement l'impression de son Créateur , qui ne pouvant avoir d'autre fin que lui-même , la porte continuellement vers lui-même qui est le bien ; & que si elle peut recevoir des idées , dont le nombre est infini , c'est que la substance infiniment infinie , qui les renferme toutes , lui est toujours présente.

Or comme nous pouvons nous attacher , tantôt aux unes de ces idées & tantôt aux autres , que nous les joignons & les séparons comme il nous plaît , & que nous bornons , si nous voulons , aux biens particuliers qu'elles nous représentent , le mouvement que nous avons vers le bien en général , quoique ce mouvement ne cesse jamais , nous sçavons que nous sommes libres. Nous le sça-

170 *La vraie et fausse*

vons dis-je , non par une connoissance claire. Il faudroit pour cela connoître clairement toutes les propriétés de l'ame : Mais parce que nous sentons ce qui se passe actuellement en nous.

System. Il n'en faut pas davantage, pour
Metaph. être aux fondemens solides de la Mo-
rale. Mais Monsieur Regis n'a garde
p. 214. d'y venir. Il s'est imaginé que l'a-
217. me tire de son propre fonds la
lumière , & l'amour qu'elle a pour
le bien : il s'est imaginé que ses
sensations l'éclairaient. Il falloit
bien qu'après cela , il ne reconnût
plus de corruption dans la nature ;
& qu'en batissant ainsi , sur le plus
faux principe qui fut jamais , il
ne parlât de l'ame , qu'en disant
ou ce que tout le monde sçait
bien , ou des choses qui sont dé-
menties par l'expérience & par la
Foi.

System. Quand il dit , par exemple , que
Metaph. *l'amour de la promenade , de la lec-*
pag. 210. *ture , de la chasse , est une fonction*
du libre arbitre ; par ce que les
rapports de convenance ou de discon-
venance , que la promenade , la lec-

ture

Metaphysique. 171

ture & la chasse ont avec nous , ne sont pas nécessaires, mais contingens. Croit-il parler à des gens qui sçachent ce qui se passe en eux - mêmes ? Qui ne sçait pas , que bien qu'on soit tantôt en humeur de se promener , de lire , de chasser , & que tantôt on n'y soit pas : que bien qu'on puisse même ne point lire , ne se point promener , ne point aller à la chasse , dans le tems qu'on auroit bien envie de faire l'un ou l'autre , on ne se dépoüille pas néanmoins de l'amour de ces sortes d'exercices , comme d'un habit de cérémonie ? Je sçai un Chasseur que l'amour de la chasse reveille dès deux heures du matin , & qui se plaint souvent de n'aimer pas autant à lire qu'à chasser. J'aimerois à voir Monsieur Regis philosopher contre-lui , & lui dire , Monsieur , l'amour de la chasse est une fonction du libre arbitre. Il vous est libre de l'aimer ou de ne l'aimer pas , parce que cét exercice n'a pas toujours avec vous un rapport de convenance. Je suis certain que le chasseur

172 *La vraie & fausse*

n'en croiroit pas le Philoſophe.

* Syst. *Nous n'aurions jamais*, * dit
metaph. ailleurs Monsieur Regis, de mau-
p. 229. *vaises affections, si le libre arbi-
tre n'aimoit que de véritables biens.*
Ainsi, les justes qui n'aiment li-
brement que les vrais biens, n'ont
point de mauvaises affections, ils
n'éprouvent point en eux-mêmes
ce combat que saint Paul éprou-
voit, la concupiscence est détrui-
te en eux; ils ont tort de gémir.
Le Concile n'y entendoit rien.

System. Ceci vaut mieux. *Le libre ar-
Metaph. bitre demeurant dans ses bornes, se
p. 256. termine aux choses qui sont vérita-
blement bonnes.* La liberté en effet,
ne se trouvant parfaite, que dans
un attachement perpétuel & invio-
lable au vrai bien. Mais comment
Monsieur Regis accordera-t'il cet-

* Syst. *te proposition avec celle-ci* * qui
Metaph. *précède; Ceux qui suivent constam-*
p. 253. *ment le vice, sont plus libres en un
sens que les autres? S'il est vrai,
que le libre arbitre demeurant dans
ses bornes, se termine aux choses
qui sont véritablement bonnes, il est
certain aussi que le libre arbitre*

Metaphysique. 173

de ceux qui *suivent constamment le vice*, est en tout sens, le plus foible & le plus languissant ; puis qu'il ne demeure nullement dans ses bornes, & qu'il ne se termine qu'au mal. Mais laissons Monsieur Regis se contredire, & examinons, si ce qu'il dit, est vrai.

Ceux qui suivent constamment le vice, sont ceux que leurs passions emportent. Les passions dépendent des traces que les objets sensibles ont faites sur le cerveau. Les sentimens de l'ame sont proportionnez à la profondeur & au renouvellement de ces traces. Donc ces sentimens sont d'autant plus vifs & plus fréquens, que les traces sont plus profondes, & plus fréquemment renouvelées. Or ces mêmes sentimens occupent l'ame toute entière, & lui dérobent la connoissance de ce que les objets sont en eux-mêmes. Donc ils l'empêchent aussi de juger & de suspendre.

Car pour juger il faut connoître. D'où il suit clairement, que ceux

174 *La vraie & fausse*

qui suivent constamment leurs passions , sont en tout sens les moins libres de tous les hommes , & que de dire le contraire , c'est faire voir , qu'on n'a étudié l'homme , que pour ne le pas connoître.

Voici enfin l'homme libre de Monsieur Regis , cét homme dont le *libre arbitre n'aime que de véritables biens* , & qui par conséquent , *ne peut avoir de mauvaises affections*. C'est ce Sage , si bien décrit dans la septième Satyre du deuxième Livre d'Horace , ce Sage *qui étant le maître de ses passions a l'idée de son devoir toujours présente à l'esprit*. Mais Monsieur Regis pense-t'il à ce qu'il dit , quand il nous donne un Sage du Paganisme , pour un homme qui est *maître de ses passions , qui n'a point de mauvaises affections* ? Où se trouve la corruption de la nature , si elle n'est pas dans un Païen ? Je nie que ce Sage d'Horace soit véritablement Sage.

System.
Metap.
ibid.

C'est un Sage qui se doit tout à lui-même , qui tire sa vertu de

Metaphysique. 175

son propre fond , qui par ses propres forces prétend s'élever au dessus de toute la nature , qui affecte l'indépendance , pendant qu'il sent bien qu'il dépend de tout.. Y a-t'il rien de plus insensé qu'une telle sagesse ? Peut-elle passer pour autre chose , que pour l'orgueil le plus detestable , & pour l'effet de la plus funeste corruption ? A quoi pense Monsieur Regis encore un coup , de proposer l'exemple du Sage d'Horace à ceux dont la vie doit être un anéantissement continuel de leur être ? S'il a connu nôtre corruption & nôtre impuissance , pourquoi nous proposer une sagesse chimérique ? Et que ne nous conduit-il de la source de nos maux à leur véritable remède ?

A ne regarder mêmes que la vie présente , le Sage d'Horace & de Monsieur Regis étoit un sot. Puis que de se priver des plaisirs des sens , sans avoir en veüe la vie future ni la Justice d'un Dieu vengeur , s'est se rendre doublement malheureux.

176 *La vraie & fausse*

System.
Metap.
ibid.

Ibid.

Mais Monsieur Regis voudroit-il bien nous apprendre , si son Sage est un *homme de bien* ou un *homme de merite* ? Car il met assez de différence entre ces deux caractères. Ce n'est pas un *homme de merite* ; car selon Monsieur Regis, les gens de merite se proposent d'obtenir quelque récompense ; & ce Sage ne s'en propose point. C'est donc un *homme de bien* , c'est à dire , dans le langage de Monsieur Regis , un homme qui ne se propose que de remplir son devoir. Mais ce Sage est parfaitement libre , & le merite est lié nécessairement avec l'exercice de la liberté. Il n'importe. Le Sage est le plus libre de tous les hommes. Il est homme de bien, & n'est point homme de merite. Monsieur Regis l'a dit , & bien qu'il se contredise dans les termes , il faut l'en croire sur sa parole.

* Ibid. Cependant Monsieur Duhamel, ne goûte point ce que dit * ce Philosophe , sur les peines & sur les récompenses. *Dire* , comme fait

Metaphysique. 177

Monſieur Regis , qu'on ne punit ou recompense les actions que pour exciter ceux qui les font à en faire ou à n'en pas faire de semblables, c'est; selon Monsieur Duhamel , laisser la perseverance sans recompense, & l'impénitence sans punition; c'est vouloir que nous ne soions ni punis , ni recompensez après la mort. Il faut , dit-il , * que Monsieur Regis qui met tant de différence entre un homme de bien , & un homme de merite , n'ait pas distingué la faculté *qua se tenet ex parte operis* , de celle *qua se tenet ex parte operantis*. C'est Aristote qui fournit cette distinction ; & on ne peut rien demander après cela , pour sçavoir ce qui fait l'homme de bien , & l'homme de merite. Revenons à Monsieur Regis.

Un des plus beaux endroits de System. la Philosophie , c'est celui où il dit , que ce qui paroît forcé dans l'amour de ces amans malheureux que chantent les Poëtes , ne vient que de l'indifférence objective qui les met en état de ne sçavoir quel par-

Duham.
Reflex.
P. 168.
P. 172.

P. 352.

178 *La vraie & fausse*

si ils doivent prendre , les raisons qui les sollicitent à quitter leurs maîtresses étant presque égales à celles qui les persuadent de les aimer .

Mais Monsieur Regis confond encore la raison avec le sentiment. Plus un de ces amans forcés raisonne , plus il connoît l'état malheureux où son amour le réduit. Il voit qu'il est dans un esclavage honteux , il voit que sa maîtresse abuse de sa foiblesse, qu'il néglige pour une infidèle & une sottise tout ce qui peut lui faire honneur , qu'il perd son repos, qu'il consume son bien , & qu'on se moque de lui. Il voit tout cela. La raison ne lui peut dire autre chose. Mais cela ne le corrige pas. Un sentiment flatteur & caressant oppose mille plaisirs aux secheresses de la raison. C'est un avantgoût qui le charme , & son cœur affoibli ne peut plus quitter la route qu'il a prise , à moins qu'un autre sentiment plus vif & plus agréable ne l'en détourne. C'est là le principe de l'esclavage

Metaphysique. 179

des amans & du malheur dont ils se plaignent ; & non pas cét état de suspension dont parle Monsieur Regis.

Pour faire le mal, dit-il ailleurs, *System.*
* *il ne faut pas connoître clairement* *Metaph.*
qu'on le fait, *parce que si on le con-* *P. 238.*
noissoit ainsi, *on ne le feroit pas.* Ne
diroit-on pas qu'il parle à des
Préadamites, à des hommes sans
concupiscence ? Qui ne sçait pas
que si nous ne faisons pas le bien,
souvent ce n'est pas faute de le
connoître clairement, c'est qu'il
y a en nous un poids qui nous en-
traîne, un sentiment qu'on ne peut
bien exprimer, mais qu'on n'é-
prouve que trop, dont la douceur
nous fait abandonner, la lumière,
& nous porte vers les objets à
cause de l'action desquels il est
produit. Monsieur Regis voudroit-
il bien en croire un Païen qui
parle de bonne foi. *Video meliora*
proboque : deteriora sequor. Le sen-
timent, par exemple, que l'ame
reçoit continuellement en consé-
quence du renouvellement conti-
nuel des traces qu'une belle per-

180 *La vraie & fausse*

sonne a faite dans la tête de son
amant , le gagne malgré tout le
langage de la Raison : Et parce
que ce sentiment victorieux est
produit dans l'ame à l'occasion
des mouvemens du corps ; & qu'il
ne découvre point à l'ame ce qu'un
objet est en lui-même , mais qu'il
la convainc seulement, qu'elle de-
vient en quelque sorte heureuse
par la jouissance de cet objet , le
parti que ce même sentiment fait
prendre à l'ame est appelé le fruit
de la partie inférieure de l'ame.
C'est-à-dire , qu'on appelle l'ame
même *partie inférieure* en tant
qu'elle se conduit par ses senti-
mens , comme on l'appelle *partie
supérieure* en tant qu'elle s'éleve
au dessus des sens , pour consulter
la Raison. Ce sont des notions
que Monsieur Regis a confon-
duës , & qu'il ne devoit pas con-
fondre.

S'il avoit consulté Monsieur
Duhanel touchant le libre arbi-
tre , il se seroit épargné bien de
la peine. Ce Philosophe a des ma-
nières les plus abrégées & les plus

Metaphysique. 181

claires du monde pour expliquer d'abord tout ce qu'on lui propose. *L'indifference*, dit-il, *requise* Reflex. *pour le libre arbitre est une indiffé-* P. 154. *rence prochaine & immediate pour agir ou ne pas agir*, indifference qui joint deux puissances distinguées ; ce qu'on appelle *in sensu composito potentiarum*. Or si l'on n'a pas l'indifference *in sensu composito actuum*, on l'a *in sensu divisio actuum* : c'est-à-dire, si, suppo- Ibid. sé qu'on agisse, on ne peut pas ne pas agir, on a l'indifference *in sensu composito potentiarum*, & on a toujours la liberté d'agir ou de ne pas agir.

Après cela peut-on avoir des difficultez touchant la liberté humaine ? Que d'écueils Monsieur Regis auroit évitez par le moien de ce Théologien, dont la doctrine est la seule qui soit toute pure & sans défaut ! Il auroit appris en le consultant que saint Paul desi- Reflex. roit sortir du monde pour être uni de M. à J E S U S - C H R I S T. Que bien Duham. des gens se sont donné la mort. P. 161. Qu'il y a un amour desinteressé

182 *La vraie & fausse*

que la Morale de tous les Philosophes & Théologiens inspire pour Dieu ; & qu'ainsi l'ame n'aime point essentiellement son union avec le corps. Il auroit appris, que nos vœux, nos prières & nos sacrifices ne sont pas inutiles, & que le monde n'est pas éternel. Peut-être n'auroit-il pas reconnu cette inutilité *des sacrifices*, & cette *éternité du monde* dans les endroits d'où son adversaire tire l'une & l'autre. Mais ce sont des conséquences renfermées dans la Philosophie ; c'est toujours la même chose. Et Monsieur Duhamel appuyé de la foule des Philosophes & Théologiens peut conclure ce qu'il lui plaît.

Monsieur Regis de la liberté humaine passe à la liberté de Dieu. C'est une grande matière. Il nous avoit promis * qu'en pareil cas il *ne se consulteroit point lui-même ;* * Syft. metaph. pag. 89. *mais qu'il s'éleveroit en esprit pour consulter l'idée vaste & immense de l'Etre infiniment parfait.* Cependant le voici qui s'humanise. Ce n'est pas l'idée d'un Etre infini-

Metaphysique. 183

ment parfait , c'est la notion qu'il a de la liberté humaine qui le conduit à la connoissance de la liberté de Dieu. Or comme tout ce qu'il a dit de la liberté humaine , il ne l'a dit qu'en se consultant lui-même, quoi qu'il se soit tres-mal consulté , il s'ensuit qu'il ne parle de la liberté de Dieu que suivant ce qu'il croit sentir en lui-même. C'est une tres-méchante methode. Car assurément Dieu n'est pas libre comme nous. Il l'est dans un sens tout opposé. Dieu se suffit pleinement à lui-même. Donc il peut ne rien produire au dehors de lui-même. Nous ne nous suffisons pas. Donc nous cherchons invinciblement nôtre bien au dehors. Dieu aime invinciblement sa gloire ; & son intelligence est infinie. Donc en agissant au dehors il ne peut agir que selon ce qu'il est. Nôtre intelligence est bornée. Donc nous pouvons nous méprendre , ou de deux biens qui se presentent à nous, prendre le moindre , & nous faire tort à nous mêmes.

System.
Metap.
p. 212.

184 *La vraie & fausse*

Je ne croi pas qu'après cela il soit nécessaire de refuter le peu que dit Monsieur Regis , de la liberté de Dieu. Le faux & le ridicule de ses sentimens se manifeste de soi-même.

CHAPITRE XV.

On fait voir que Monsieur Regis n'a nulle notion du bien & du mal.

IL est aisé de juger que Monsieur Regis traite *du bien & du mal* comme il a traité du libre arbitre. Dieu , selon lui , est la cause de tous les biens. On en convient. Et il n'est la cause d'aucun mal. Il faut l'entendre. Dieu , dit-il , n'est pas la cause du mal naturel pris formellement. Car si un homme a trois bras & deux têtes , c'est à la vérité Dieu qui produit ces trois bras & ces deux têtes : mais ce n'est pas lui qui fait que ses trois bras & ces deux têtes. disconviennent à cet homme. Ce défaut vient immédiatement

Metaphysique. 185

de ce que cet homme est de telle nature , qu'il ne sçauroit être parfait , & avoir trois bras & deux têtes.

La réponse n'a pas beaucoup coûté à Monsieur Regis , elle est simple & facile. Mais d'où vient que cet homme est de telle nature , qu'il ne sçauroit être parfait & avoir trois bras & deux têtes ? N'est-ce point parce que les idées éternelles que Dieu contemple représentant cet homme plus parfait avec deux bras qu'avec trois, & avec une tête qu'avec deux, il a voulu faire l'homme avec une tête & avec deux bras. Or si Dieu l'a voulu faire de cette figure , il s'agit d'expliquer comment Dieu, sans démentir sa sagesse , le fait avec deux têtes & trois bras. *Ce n'est pas Dieu , dit Monsieur Regis , qui fait que ces trois bras conviennent à cet homme.* Monsieur Regis n'est pas d'accord avec lui-même. Car selon lui , si l'homme est de telle ou telle nature , c'est que Dieu l'a voulu ainsi. Or si Dieu a voulu que la nature de

186 *La vraie & fausse*

l'homme fût d'avoir deux bras & une tête , d'où vient qu'il lui fait deux têtes & trois bras ?

Que Monsieur Regis medite un peu sur les loix de la communication des mouvemens , il trouvera que ces loix ne peuvent manquer d'avoir des suites fâcheuses. Et qu'il consulte un peu l'idée d'un Etre infiniment parfait , il trouvera , que ces loix , qui ne sont que sa volonté sans celle agissante à l'ocasion du choc des corps , sont tres - dignes de sa sagesse , & que pour quelques inconveniens qui ne troublent point le corps de son ouvrage , il n'en doit pas troubler l'uniformité. Cela bien compris une fois. On voit , que bien que Dieu veuille les monstres, puisqu'il les fait , il ne le veut pas néanmoins directement comme les corps parfaits , mais seulement en conséquence de ses loix : ce qui fait qu'on attribüe communément aux causes qu'on appelle *secondes* tous les déréglemens de la nature.

• Monsieur Regis est bien loin du

Metaphysique. 187

denoüement de la difficulté , lors qu'il dit , que l'homme n'a pas su-
jet de se plaindre de n'être pas System. metaph. P. 263.
plus parfait qu'il est , sur ce fonde-
ment , *que l'homme n'est pas fait pour lui-même , mais pour l'Univers , à la perfection duquel il contribue davantage étant ce qu'il est que s'il étoit autrement.* Car il faut ou que Monsieur Regis prouve que l'Univers est plus parfait que s'il n'y avoit nul desordre dans les corps & dans les esprits , ou qu'il prouve , non par l'exemple de la mort , qui pour être la peine du péché ne passa jamais pour un dérèglement de la nature , mais sans donner le change & par l'idée de l'Être parfait , que la sagesse de Dieu paroît plus au milieu des desordres du monde , que s'il n'y avoit point de desordres.

Mais que prétend Monsieur Regis quand il dit , que *Dieu pro-* System. metaph. P. 239.
duit nos mauvaises affections en
vue de rendre plus parfait l'Uni-
vers. Est - ce que le dérèglement des cœurs est nécessaire à Dieu ? Les grands événemens qui fu-

188 *La vraie & fausse*

rent les suites de la mauvaise action des freres de Joseph (puis qu'il plaît à Monsieur Regis d'apporter cet exemple) prouvent bien que Dieu sçait faire servir à ses desseins ce que les hommes peuvent commettre de plus horrible : mais prouvent - ils que Dieu mette dans un cœur les pensées détestables dont ces actions sont les suites ?

Monsieur Regis dira , que *toutes nos affections sont bonnes entant qu'elles procedent de Dieu & des objets.* Mais qu'il s'explique. Les affections des freres de Joseph, entant que bonnes , c'est-à-dire, entant que procedant de Dieu & des objets pouvoient - elles servir à la beauté de l'Univers ? Si elles le pouvoient , il n'étoit pas nécessaire qu'elles devinssent mauvaises. Et qui est - ce qui les a renduës mauvaises ? Si elles ne le pouvoient pas , il est faux que Dieu en les produisant ait eu en veüe de rendre plus parfait l'Univers.

Monsieur Regis ne raisonne pas

Metaphysique. 189

plus juste , quand il dit * , que System.
ce n'est que par erreur qu'on dit Metap.
qu'il y a des biens du corps qui P. 235.
ne regardent pas l'ame. Car par
exemple , dit - il , la gourmandise
qui passe pour un bien du corps , est
un véritable mal du corps & de
l'ame ; du corps entant qu'elle rui-
ne la santé , & de l'ame entant
qu'elle trouble la raison. Où a - t'il
pris que la gourmandise passe
pour un bien du corps ? C'est un
bien du corps de boire & de man-
ger , parce que la conservation du
corps dépend de là : mais peut-on
penser , que ce soit un bien pour
le corps , que de boire & manger
trop ? Il est vrai , que ce qui est
un mal du corps , devient souvent
nuisible à l'ame. La gourmandise
en est un bon exemple. Mais ce
n'est pas-là de quoi il s'agit. Il
faut que Monsieur Regis , sans
donner le change , montre qu'il
n'y a point de bien du corps qui
ne regarde l'ame , & qu'il répon-
de à ce petit raisonnement.

Ce qui est un bien du corps , est
ce qui rend le corps plus vigou-

190 *La vraie & fausse*

reux & plus parfait , comme de boire & de manger. Or de boire & de manger ne rend pas l'ame plus parfaite.

Donc ce qui est un bien du corps , n'est pas un bien de l'ame , & ne regarde l'ame qu'en ce sens, qu'à l'ocasion de ce bien du corps, elle reçoit des sentimens qui font qu'elle s'interesse à la conservation de ce même corps.

Il est surprenant , qu'un Auteur qui prétend avoir en tout sens une idée claire de son ame , en confonde néanmoins toutes les propriétés avec celles du corps , & ne s'explique jamais sur ce qu'il lui attribue. *Les objets extérieurs,* dit-il , *mettent dans le cœur certaines dispositions qui font , que l'ame ne peut , tandis qu'elles durent détourner son attention de ces objets.*

Cela veut dire en termes Philosophiques , que les objets font des traces sur le cerveau , que l'ame par ces traces reçoit des sentimens , & se fait des habitudes. Mais est-ce expliquer ces habitudes , que de les appeller de

System.
Metaph.
p. 242.

Metaphysique. 191

certaines dispositions ? Est-ce parler en homme qui a des idées claires sur le sujet dont il traite ? On peut dire , en parlant des habitudes corporelles , que les esprits animaux se sont faits certaines routes , par lesquelles ils passent facilement. On conçoit clairement *ces certaines routes* , & si on ne marque pas celles où passent les esprits animaux , on en peut marquer une infinité de semblables : ce qui suffit. Mais je défie Monsieur Regis, de nous donner une idée claire de *ces certaines dispositions* qui sont les habitudes de son ame.

Loin de la connoître clairement cette ame , il semble même qu'il ne sente pas ce qui se passe en lui-même : du moins il ne connoît pas les effets du plaisir qu'il reçoit par le moyen des objets sensibles. Tout le monde sçait , que ce plaisir est agréable. On y court comme au bonheur , & il n'y a personne qui ne se trouve heureux dans le tems qu'il en jouit. C'est donc une espèce de bonheur. Ce n'est pas un bonheur solide , ni

192 *La vraie & fausse*

qui rende l'ame plus parfaite ,
mais du moins c'est un bien pen-
dant qu'il dure. Il est troublé ce
bien par des reproches intérieurs.
La raison le condanne comme in-
juste & trompeur. Mais tout cela
n'en change point la nature , & il
est toujours agréable en lui - mê-
me. Personne n'en douta jamais.
Mais Monsieur Regis prononce,

System. *que par le plaisir qui nous rend ac-*
Metaph. *tuellement heureux , on ne peut en-*
P. 245. *tendre que la satisfaction intérieure*
de l'ame. Parce que n'ayant pas scû
distinguer entre le bonheur & la
perfection , il ne distingue pas
aussi entre un bien passager &
trompeur , & un bien solide &
permanent.



CHAPITRE XVI.

On fait voir que par les principes de Monsieur Regis , il n'y a point de corruption dans la nature , & que l'ame meurt avec le corps.

Monsieur Regis ne compre- System.
nant rien , comme il le dit Metaph.
lui-même , dans un certain ordre , p. 261.
qu'on prétend que Dieu suit toujours , ne pouvoit pas éviter les erreurs où on le trouve à tous momens. Car où auroit-il connu des règles de justice ? Cét ordre que Monsieur Regis fait semblant de chercher & qu'il ne trouve pas, consiste dans les rapports de perfection qu'ont entr'elles les idées qui représentent tous les Etres.

Un Esprit est plus noble qu'un corps , parce que l'idée qui représente l'Esprit , contient plus de perfection , que celle qui représente le corps. Cela étant ainsi , Dieu aime nécessairement l'Esprit plus que le corps , & l'aimant

194 *La vraie & fausse*

davantage , il ne le peut pas faire dépendre du corps , à moins que cet être ne se rende inférieur au corps. C'est ce qui lui est arrivé , en désobeïssant à son Auteur. Il auroit été anéanti , si Dieu n'avoit pas eû en veuë son Réparateur. Mais quelque remède qui lui ait été préparé , il a fallu que par son assujettissement au corps , il ait porté des marques éternelles de sa désobeïssance & de l'indignation de Dieu. C'est ce que la Raison & la Foi nous découvrent également. Mais Monsieur Regis ne l'entend pas ainsi. Il tranche* , que *la plus grande perfection de chaque chose , c'est d'être ce qu'elle est , & ce que les loix de la nature exigent qu'elle soit.* C'est assez bien faire entendre , ce me semble , qu'il n'y a point de déréglement dans la nature , & qu'avec cette opposition continuelle , qui se trouve entre nôtre raison & nos volontez , nous ne sommes point corrompus. Monsieur Regis trouve-t'il , que saint Augustin qu'il cite quelquefois , ait été de ce sentiment.

* Syst.
Met.
p. 263.

Metaphysique. 195

ment. Il se soumet néanmoins à la Foi qui lui dit, *que la perfection* Ibid. *d'Adam avant le péché étoit plus grande que la nôtre après le péché :* Mais ce n'est qu'à condition qu'il croira, ou qu'*Adam étoit indépendant des loix de la nature :* ou que *s'il en dépendoit, ces loix ont été changées ensuite de son péché.* Monsieur Regis croira s'il veut qu'Adam innocent fût plus parfait, qu'Adam pécheur. Mais Adam innocent n'étoit point indépendant des loix de la nature.

Ce n'étoit que par elles qu'il pouvoit conserver la vie : & ces loix n'ont point été changées ensuite de son péché, il a seulement perdu le pouvoir qu'il avoit de les suspendre en certaines occasions.

Ce qui est l'unique source de cette corruption générale où tous les hommes, & Monsieur Regis lui-même, sont plongez.

Ce qui a trompé ce Philosophe, c'est qu'il n'a considéré l'ordre naturel qu'à demi.

Il a vû que rien ne pouvoit être

196 *La vraie et fausse*

mieux réglé , que cette suite de sentiment , que nous avons par rapport à nos corps , & à ceux qui nous environnent. Il a jugé de là, que nôtre plus grande perfection , c'est d'être ce que nous sommes , & ce que les loix de la nature exigent que nous soions ; parce qu'il n'a pas voulu voir , que de légers sentimens suffisoient pour nous avertir de nous aprocher ou de nous éloigner des choses nécessaires ou contraires à la conservation de nôtre être. Car s'il avoit fait reflexion sur ces douleurs , qui nous impatientent , jusqu'à nous faire murmurer contre la Providence du Créateur , ou qui tout au moins nous mettent dans l'impuissance de penser à lui : Sur ces plaisirs qui nous charment & qui nous enivrent , qui nous font oublier ce que nous sommes , contre lesquels la Raison , & la Foi-même toute seule , ne peuvent rien , auroit-il pû dire , que nôtre plus grande perfection , c'est d'être ce que nous sommes ? Et n'auroit-il pas reconnu , que bien que

ces sentimens si vifs , soient des suites des loix naturelles tres-parfaites en elles-mêmes , ils ne peuvent être néanmoins qu'un châtiment tres - réel , tiré de l'impuissance où nous sommes , de suspendre les mouvemens du corps , sur lequel nous devons naturellement avoir un empire que nous n'avons pas ?

Y a - t'il un débauché qui ne s'accomadât de la maxime de Monsieur Regis , si ce Philosophe au milieu de la débauche , venoit prononcer , que *la plus grande perfection de l'homme , c'est d'être ce qu'il est ; c'est à dire sensible & capable de plaisirs , qui lui ôtent toute la connoissance des vrais biens ?* Mais comment seroit-il reçu ce même Philosophe , d'un homme couvert d'ulcères , qui souffriroit dans toutes les parties de son corps ? Diroit-il , que *la douleur n'est pas un mal , que c'est une perfection d'en souffrir de si cuisantes ?* Je sçai bien qu'il n'en seroit pas crû sur sa parole. Le malade se plaindroit toujours , les

198 *La vraie et fausse*

plaintes exciteroient la compassion : & l'insensible Monsieur Regis , seroit bien - tôt obligé de se taire. Venons à la maniere dont il parle de l'ame séparée du corps.

Ceux qui distinguent l'ame du corps , conçoivent aisément que tous les sentimens qui se passent dans l'ame , à l'ocasion des mouvemens du corps , lui peuvent être imprimez , si Dieu veut agir immédiatement en elle , ou faire d'autres loix , que celles qui nous sont connuës , pour y agir. En un mot , il est clair que l'ame , pour cesser d'être unie à un corps , ne cesse point d'être capable de divers sentimens. Mais Monsieur Regis qui confond ces deux substances , ne conçoit pas qu'une Ame séparée du corps puisse *concevoir* , *sentir* , *imaginer*. Parce qu'en effet , ces deux substances confonduës , on ne peut non plus concevoir qu'une Ame sans corps puisse *sentir* & *imaginer* , qu'on conçoit qu'un corps sans Ame se puisse mouvoir. Qu'est - ce donc , selon Monsieur Regis , qu'une

Metaphysique. 199

Ame séparée du corps ? C'est un Esprit , qui reprend sa première forme , qui pense , * mais qui n'a point d'entendement , qui aime Dieu , mais qui n'a point de volonté.

* Syst.
Metap.
P. 267.
& 269.

Il est vrai que l'ame séparée du corps , ne se souvient plus des objets qui ont frappé ce corps , ne sçait plus s'il y a un Soleil , des Mers , des Campagnes, ne connoît plus ceux qu'elle appelloit ses Parents, ses Amis , ne sçait plus si on l'appelloit César ou Alexandre , parce que les connoissances qu'elle avoit de toutes ces choses , pendant qu'elle étoit unie au corps dépendant des traces du cerveau se sont évanouies avec le principe qui les entretenoit : ou si elles subsistent , c'est par des voyes qui ne nous sont pas connues : Mais l'ame connoît alors les habitudes qu'elle a contractées , elle les connoît , parce que mille sentimens confus ne l'empêchent plus de se connoître telle qu'elle est , & elle les compare avec la loi vivante qui a dû régler toutes ses œuvres ,

200 *La vraie & fausse*

parce que cette Loi-la pénétrant de toutes parts, la force à la consulter : En un mot, elle se connoît elle-même, & elle voit sans obscurité cette Loy exacte & rigoureuse qui la condamne ou qui l'absout.

System. Metap. p. 269. 270. Est - il possible que Monsieur Regis ne reconnoisse, ni *entendement* ni *volonté* dans cet état de l'ame ? Il nous dit, que l'ame séparée du corps, connoît Dieu & se connoît soi-même : S'aime, & aime Dieu, comme l'auteur de son être. Mais j'ai fait voir, que

suivant ses propres maximes, l'ame ne peut avoir ni idée de Dieu, ni volonté : & par conséquent, ni connoître ni aimer Dieu. Il dit lui-même, que l'ame séparée du corps n'a plus *d'entendement* ni *de volonté*.

System. Metap. p. 267. D'où pourroit - elle donc tirer sa connoissance & son amour ? Ne craint - il point de reduire l'ame à rien, en ajoutant, *Nous nous garderons bien d'assurer qu'elle a les facultez de sentir & d'imaginer.* Qu'il leve l'équivoque de ces deux mots, il se détrompera. L'ame

Metaphysique. 201

n'est plus capable de *sentir* & d'*imaginer*, dans le sens que j'ai marqué ci-dessus. Mais qui ne conçoit pas, que l'ame séparée du corps, est capable de douleur & de plaisir, qu'elle doit recevoir l'un ou l'autre, puis que l'un par sa nature est une récompense, & l'autre un chatiment; & qu'elle en peut recevoir d'une infinité d'espèces, que nous n'avons jamais éprouvées?

Qui ne conçoit pas, que l'ame pourra toujours *concevoir* ce qu'elle *imagine* présentement, puisque l'idée de l'étendue, qui est le fond sur lequel elle *imagine*, lui sera toujours présente?

Monsieur Regis dit religieusement, que la Foi ne lui permet pas de croire, que l'*Esprit* après la mort, ait une connoissance plus étendue & plus claire; & une volonté plus libre, que celle qu'il a à présent, parce qu'il seroit ainsi dans l'état le plus heureux où il puisse être, par les seules forces de la nature, sans le secours d'aucune grace surnaturelle. Mais il ne craint pas

Systeme
Metap.
p. 270.

202 *La vraie & fausse*

de dire , que l'Esprit sans *grace surnaturelle* , connoît & aime Dieu plus parfaitement , que lors qu'il étoit *Ame* , c'est à dire uni au corps. Je ne voi pas le moyen d'accorder tout cela.

Ibid. Il dit , que Dieu a promis à l'ame de la rendre heureuse après la mort , pourvû qu'elle lui ait été fidèle , & que c'est sur cette promesse qu'est fondée toute la connoissance que nous avons de son bonheur futur.

Mais si Dieu a fait cette promesse à l'ame , c'est que l'ame est capable de bonheur & de malheur. Or si elle est capable de l'un & de l'autre , c'est qu'elle est capable de connoître & d'aimer éternellement le bien ; & de recevoir éternellement mille sentimens divers. Comment peut-elle être heureuse , si ce n'est par la connoissance & par le sentiment ?

Monsieur Regis croit - il avoir
* Syst. beaucoup fait , de dire * que com-
Metap. me l'étendue qui est l'essence de
p. 266. la matière , ne se corromp jamais :
de même l'Esprit ou la pensée ,

Metaphysique. 203

qui est l'essence de l'ame , ne peut se corrompre ? à la bonne heure , dira un libertin , pourvû que cét esprit qui est présentement mon Ame , ne devienne pas malheureux. Monsieur Regis lui proposeroit les promesses & les menaces de Dieu , mais apparemment le libertin n'en seroit pas touché. Car en effet , il ne s'agit pas ici de prêcher , il s'agit de donner des idées & de raisonner par principes. Si Monsieur Regis ne dit autre chose , sinon , que l'ame meurt , en ce sens qu'elle cesse d'animer le corps ; & que lors qu'elle n'est plus qu'*Esprit* , elle est une substance qui pense sans *entendement* , sans *volonté* , sans *sentiment* , il doit s'attendre qu'on jugera par son discours , qu'une substance de cette sorte & rien , sont une même chose. C'est tout le fruit qu'on peut tirer de sa *Metaphysique*.

Sa *Morale* est de même nature. Ne reconnoissant point de vérités éternelles & nécessaires , il va toujours discourant , comme si la nature n'étoit point corrompue.

*System.
Metap.
p. 267.*

Ibid.

204 *La vraie & fausse*

& fait par conséquent de l'amour propre, la règle de toutes les intelligences. C'est un enchainement inévitable. Car enfin, si ce n'est pas une vérité éternelle, que l'Esprit est plus noble que le corps, & si ce n'est pas une loi nécessaire de préférer l'un à l'autre, les hommes n'ont plus de raison d'agir que selon ce qui les accommode davantage, il n'y a rien de juste ou d'injuste, que ce qu'ils ont voulu rendre tel, & tout cela change quand il leur plaît. En un mot, les hommes sont à eux-mêmes leur loi, & ils ne sont obligés à rien, que lors qu'étant convenus entr'eux, ils se trouveroient mal de violer la convention.

Monsieur Regis ayant ainsi rompu le lien qui unit & qui règle tous les Esprits, n'a point connu de Morale commune à tous les états où l'homme se peut trouver, au lieu d'une, il en a fait trois, une pour les hommes dans leur état purement naturel, l'autre pour les Politiques, la troisième, pour

les Chrétiens : & toutes trois renversent également les loix de la nature , & les maximes de la Religion.

CHAPITRE XVII.

On fait voir que Monsieur Regis ne connoît ni l'usage , ni de l'entendement , ni de la volonté ; & qu'il parle d'amour propre aveugle , & d'amour propre éclairé sans sçavoir ce que c'est que l'un & l'autre.

Monsieur Regis en qualité de Philosophe qui confond l'ame avec le corps , débute par ces grands mots dans sa Morale. Si nous examinons bien toutes les facultez de connoître , de vouloir , & de sentir , que Dieu nous a départies en nous formant , nous reconnoîtrons aisément qu'elles tendent toutes à la conservation de nôtre être. Qu'entend-t'il par la conservation de nôtre être ? L'homme est composé de corps & d'ame. Est-

206 *La vraie & fausse*

ce la conservation de l'ame ou celle du corps & de l'ame ? On sçait bien que les sentimens & les passions nous ont été données pour la conservation du corps. Mais que Monsieur Regis leve un peu la tête. L'entendement & la volonté nous ont-ils été donnez pour la même fin ? L'entendement pris pour une simple faculté, nous peut-il avoir été donné pour une autre fin que pour contempler la lumiere ? Et la volonté prise de même pour une simple faculté nous peut-elle avoir été donnée pour une autre fin que pour nous unir au souverain Bien ? Contempler la lumiere, n'aimer que le souverain Bien, sont-ce des exercices propres à la conservation du corps, à la conservation de la vie présente ? Acquiescer de l'embonpoint à force de méditer la vérité ? Et la recherche continuelle du souverain Bien, est-elle favorable à la machine ?

System.
Moral.
P.404.

L'entendement, dit Monsieur Regis, nous a été donné pour connaître ce que les choses sont en elles-

Metaphysique. 207

mêmes & par rapport à nous. La volonté nous a été donnée pour nous unir aux choses qui paroissent bonnes, & pour nous séparer de celles qui paroissent mauvaises. Qui doute que ces deux facultez nous servent à chercher des biens passagers, & à en faire choix pour la conservation du corps? Mais qui ne voit pas aussi que ce n'est que par accident, & que leur usage essentiel c'est de contempler la vérité & d'aimer le bien éternel & immuable.

Monsieur Regis devoit donc premierement distinguer l'ame du corps: & ensuite chercher les biens qui sont propres à ces deux substances. Il devoit s'instruire par un examen serieux de ce qui fait que l'ame est capable de connoissance & d'amour, rechercher si elle trouve en elle-même ses idées, & si elle se donne à elle-même le mouvement qu'elle a pour le bien; ou si sa lumiere & son transport lui viennent de dehors. Il auroit pû par cette voye poser les fondemens d'une Mora-

208 *La vraie et fausse*

le : mais il aime mieux bâtir en l'air sur l'amour propre. Si l'on est scandalisé de son dessein, ce scrupule lui fait pitié. Il ne bâtit pas, dit-il, sur *un amour propre ignorant*, c'est sur *un amour propre éclairé*, dont il nous décrit ainsi la nature.

System. Cet amour propre est un amour
Moral. par lequel nous ne nous aimons que
P.406. dans les choses qui ont avec nous un véritable rapport de convenance.

P.405. Quand on n'aime, par exemple, qu'à manger des viandes qui sont utiles à la santé, on a un *amour propre éclairé*. Aimer à boire, à manger, à dormir, à se promener, à se divertir autant que la nature le demande, c'est l'effet d'un *amour propre éclairé*, parce que le corps s'en trouve bien. On ne peut pas dire après cela, que la Morale de Monsieur Regis ne soit pas humaine. Il ne faut qu'avoir un grand soin de sa santé, & ne négliger rien de tout ce qui peut procurer une vie longue & agréable, pour en accomplir les préceptes. C'est là que se borne son

amour propre éclairé.

Mais si la Morale à pour fin de régler le cœur en éclairant l'esprit, & non pas de chercher ce qui accomode le corps, que deviendront les préceptes de Monsieur Regis? Aveugle Philosophe: qui ne voit pas que l'amour propre n'est *éclairé* que lorsqu'il regarde directement les biens de l'ame, la verité & la justice, sans se tourner vers ceux du corps qu'autant que cela est nécessaire pour l'acquisition des premiers. Qui ne voit pas que de dire *amour propre éclairé*, c'est supposer une lumiere qui conduise & qui régle cet amour propre, une lumiere toujours présente, une lumiere commune à tous, une lumiere invariable, & qui ne nous peut tromper. Cette lumiere nous est-elle communiquée, pour chercher les biens du corps ou ceux de l'ame? Monsieur Regis m'en croira s'il veut, mais je lui soutiens que ce qui a donné lieu à la division d'*amour propre aveugle*, & d'*amour propre éclairé*, c'est que l'expérien-

210. *La vraie & fausse*

ce ayant fait connoître que l'homme n'agit qu'en vue de son bien, & qu'il ne peut aimer que ce qui peut le rendre heureux, on a jugé que c'étoit s'aimer aveuglément que d'aimer quelque chose que ce soit sans en connoître la nature, & seulement à cause du sentiment qu'elle produit en nous actuellement ; qu'au contraire, c'étoit s'aimer en créature raisonnable & éclairée que de quitter ce qui ne peut nous rendre heureux que pour un tems, & en nous jettant dans le desordre, pour chercher ce qui doit nous rendre pour toujours & heureux & parfaits. Or qui ne voit pas que *l'amour propre aveugle* est un effet de la dépendance où nous sommes de nos corps en conséquence du péché ?

Si Monsieur Regis a pensé à la fin que Dieu s'est proposée en unifiant l'ame au corps, s'il a medité sur les loix de l'union de ces deux substances, s'il a reconnu que ce qui est propre à l'une est souvent nuisible à l'autre, comment à - t'il pû nous faire valoir

Metaphysique. 211

son amour propre éclairé ?

Après avoir dit , que les *senti-System.*
mens & les passions de l'ame sont Moral.
les plus ordinaires moyens que nous P 405.
avons pour distinguer ce qui est con-
vénable à nôtre nature d'avec ce
qui y est contraire, il ajoûte, que dé-
puis le péché d'Adam ces moyens
ne sont pas infallibles , & que les
sentimens & les passions nous repré-
sentent souvent le mal pour le bien.
Si cela est ainsi, voilà des défauts
dans la nature , & Monsieur Re-
gis n'est pas d'accord avec lui-
même ; car il dit ailleurs , que
l'état naturel est le plus parfait
qu'il puisse être.

Il continuë. *Comme il arrive P.406.*
souvent que les choses qui sont utiles.
en certains tems & en certains lieux,
sont nuisibles en d'autres , & que
neanmoins les sentimens de douleur
ou de plaisir qu'elles causent sont tou-
jours les mêmes , cela fait que nous
sommes dans une espece de nécessité
de nous tromper touchant ce que nous
aimons en plusieurs rencontres. Si
cela est ainsi, il ne doit s'en pren-
dre qu'aux tems & aux lieux , &

212 *La vraie & fausse*

nullement à la douleur ou au plaisir ; & encore moins au peché d'Adam qui n'a apporté nul changement dans les tems, ni dans les lieux.

Syst.
Moral.
P. 407. Je voudrois sçavoir après cela, ce que veut dire Monsieur Regis, lorsqu'il dit, *que l'amour propre éclairé est un effet du reste de la lumière que Dieu infusa dans l'ame de l'homme en le formant : que l'amour propre aveugle est une suite du péché d'origine : & que l'on nomme les biens qui sont l'objet de l'amour éclairé, les biens de l'ame.* Je voi bien, que selon lui, la santé & la bonne disposition du corps sont les biens de l'ame. Car il a fait de cette bonne disposition corporelle l'objet de l'amour propre éclairé. Mais il faut qu'il nous apprenne présentement, comment l'amour aveugle est entré dans l'ame après le peché, & comment un reste d'amour propre éclairé y a pû demeurer. S'il ne s'explique pas, c'est indubitablement qu'il n'a nulle idée touchant la corruption de la nature, & qu'il ne parle du péché d'origine que pour

Metaphysique. 213

rendre la doctrine moins suspecte.

Si toutes les choses, dit-il, qui se rapportent à nous étoient mauvaises, il s'ensuivroit que la force & la tempérance, qui sont deux vertus naturelles, qui tendent directement à conserver nôtre vie, seroient aussi blâmables que la foiblesse & l'intempérance, qui sont deux vices opposés, qui tendent à la détruire. Il faut encore qu'il s'explique. Ce nous à qui les choses se rapportent, est-ce l'ame, ou le corps? Qui lui a dit, que les choses qui le rapportent ou à l'un ou à l'autre, soient mauvaises? Chaque substance a ses biens propres, & ce sont toujours des biens, pendant que nous les discernons bien, & que nous ne donnons au corps, que ce qui lui est nécessaire pour la conservation de la vie. C'est par le sentiment qu'on doit juger des biens du corps, c'est par la raison, qu'on doit juger de ceux de l'ame. Ces règles sont infaillibles. Si nous les apliquons sans confusion & à propos, toutes les

System. Moral. ibid. 211.

214 *La vraie & fausse*
créatures contribuent au bien de
notre Etre.

Mais où Monsieur Regis a-t'il
pris , que la foiblesse & l'intem-
pérance tendent à détruire la vie ?
Celui qui évite le combat , veut-il
mourir ? Celui qui boit & mange
trop , ne veut-il plus vivre ? Celui
qui se jette dans le peril n'est - il
point brutal ? Celui qui pèse tout
ce qu'il boit & mange , n'est - il
point effraïé par les idées de la
mort ? Monsieur Regis n'y entend
rien. Il n'y a point de vertu dans
la nature telle qu'elle est aujour-
d'hui ; & tout ce qu'on y appelle
vertu , n'est que bassesse ou un or-
gueil couvert de quelque apparence
trompeuse.



CHAPITRE XVIII.

*On fait voir que Monsieur Regis ne
sait comment il aime Dieu.*

CEt Auteur, après avoir posé qu'il n'y a qu'amour propre dans l'homme, & que tous les amours, ne sont que des manières d'amour propre, reconnoît que l'homme dans l'état de la nature aime Dieu nécessairement. *Non System. pas à la vérité comme le bien qui Moral. vous convienne immédiatement & P. 408. par lui-même. Car sa nature est trop relevée par dessus la nature, mais comme l'origine & la source de tous les biens qui nous peuvent convenir. Monsieur Regis fait ici l'honneur à l'Auteur de la Recherche de la vérité, de le mettre dans son sentiment : mais il feroit mieux de consulter de nouveau cet Auteur. Il apprendroit de lui, que si nous aimons Dieu d'un amour nécessaire, c'est que nous aimons nécessairement le vrai bien,*

216 *La vraie et fausse*

& qu'en nous attachant à de faux-biens, nous ne cessons pas d'aimer toujours avec la même force le véritable, malgré nôtre méprise : & non pas seulement, parce que Dieu a produit & conserve tous les biens. Il apprendroit encore, que bien que la *nature de Dieu soit infiniment relevée par dessus la nature*, rien néanmoins ne nous convient, que Dieu immédiatement & par soi-même, que c'est Dieu seul qui a un véritable rapport à nous, puis que c'est lui seul qui peut agir en nous, nous rendre parfaits, heureux ou malheureux. Il apprendroit enfin, que jamais deux Auteurs ne furent moins d'accord en toutes choses, que lui & l'Auteur de la *Recherche de la vérité*.

System. Moral. p. 410. Monsieur Regis convient aussi, que l'homme dans l'état de la nature qu'il suppose toujours sans corruption, est obligé d'aimer Dieu d'un amour de choix. Mais franchement, il se perd dans ses pensées. *Nous aimons Dieu*, dit-il, *d'un amour de choix, lors que nous*

Metaphysique. 217

l'aimons comme auteur des alimens qui sont nécessaires à nôtre conservation : & nous l'aimons au contraire avec choix , mais d'une manière dont il ne veut pas être aimé. , lors que nous l'aimons comme auteur des alimens qui détruisent nôtre santé.

On voit que Monsieur Regis revient toujors à ses nobles idées. Il semble , -selon lui , que la perfection de l'homme consiste à trouver & à prendre de bons alimens. Enseignoit - on autre chose dans l'Ecole d'Aristippe ? Et peut - on faire mieux , pour avilir la créature raisonnable , & la réduire à l'état de la bête ?

Nous sommes , ajoute - t'il , dé- Ibid.
tournez continuellement de cet amour de choix , par la présence des biens sensibles , qui nous portent à les aimer beaucoup plus que nous n'aimons les biens raisonnables. Les biens raisonnables sont donc, selon Monsieur Regis , non pas la connoissance de la vérité , ni l'amour de la justice , mais les alimens propres à la conservation du corps : & les biens sensibles sont les ali-

218 *La vraie & fausse*

mens qui détruisent nôtre santé. Il aimeroit toujours Dieu , *comme Dieu veut être aimé* , s'il ne trouvoit jamais que de bons alimens : c'est de là que dépend son amour de choix. Enfin , les biens raisonnables ou les alimens propres à conserver la santé de Monsieur Regis , le remplissent de tant d'admiration de respect & de reconnoissance pour Dieu , que le regardant comme la source de tous les vrais biens , il s'unit de volonté à lui , & l'aime parfaitement. C'est à dire , en un mot , que toute la Religion de Monsieur Regis est fondée sur le don que Dieu lui fait des alimens propres pour la conservation de sa vie.

System.
Moral.
pag. 410.

Ce qui suit n'est pas moins sublime. *Nous sçavons* , dit-il , *qu'il y a des gens qui croient aimer Dieu purement & simplement pour lui-même ; & peut-être s'en trouve-t'il qui l'aiment ainsi. Mais nous disons, que cette espèce d'amour est un amour divin & une grace particulière du Ciel , qui appartient au Christianisme. Quoi ! Monsieur*

Regis

Metaphysique. 219

Regis ne sçait pas, si l'on peut aimer Dieu *purement & simplement pour lui-même*. Il ne sçait donc pas la Religion. Mais qui lui a dit, que les devoirs du Christianisme sont différens de ceux de la nature ? Prouveroit-il bien, que ce qui appartient au Christianisme, n'est pas une obligation de la créature, lors qu'elle est saine & telle que son Créateur la faite ? D'où vient qu'on dit *reformer la nature*. Le *Réparateur de la nature*, si ce n'est parce que la nature doit être rétablie dans l'état d'où elle est tombée ?

L'ame dès son origine, est portée vers le souverain bien, & peut découvrir ses devoirs. Elle n'a donc plus besoin que d'un secours, pour consulter la lumière qui lui est présente, & pour suivre l'impression qu'elle reçoit. JESUS-CHRIST lui donne ce secours depuis qu'elle s'est corrompue, & c'est ainsi qu'il la reforme.

Il est vrai, que Monsieur Regis *System.* après avoir dit, que l'homme ne Moral. peut rien aimer que par rapport à P. 411.

220 *La vraie & fausse*

foi, ajoute, que telle est la nature de son amour depuis le péché d'Adam.

Mais ne tient-il pas pour constant, que la nature est la plus parfaite qu'elle puisse-être ? Pourquoi donc ne nous apprend-t'il pas, comment le péché a changé la nature de l'amour de l'homme, sans que la Nature soit dérégulée ?

Ibid.

Il nous dit, que l'homme qui aime tout par rapport à soi, étant obligé de s'aimer soi-même, par rapport à la gloire de Dieu, n'est pas lui-même la fin dernière de son amour. Mais pense-t'il à ce qu'il a dit auparavant ? *Que nous aimons Dieu du même amour, que nous nous aimons nous-mêmes, & toutes les choses que nous croïons nous convenir.* Et jugeoit-il, qu'on ne le presseroit point pour sçavoir comment on peut aimer la gloire de Dieu, sans rapport à soi-même, après qu'il a représenté tous les amours de l'homme, comme autant de manières d'amour propre ?

Il revient ensuite un peu à lui,

& dit, *Comme l'usage de nôtre lan-* Ibid.
gue ne permet pas que nous disions
à ceux qui sont d'une condition fort
relevée par dessus la nôtre que nous
les aimons : mais seulement, que
nous les respectons, & que nous
avons de l'attachement pour leur
service. Ainsi, loin d'assurer que
nous avons de l'amour pour Dieu,
il faudroit, ce semble, se contenter
de dire, que nous avons pour lui du
respect, de la veneration, de la re-
connoissance.

Voilà des sentimens bien respectueux. Mais je doute que Dieu en soit content. Car bien loin que ce soit parler trop familièrement à Dieu, que de lui dire que nous l'aimons, qu'au contraire ce n'est qu'à Dieu, en rigueur, que nous pouvons parler ainsi, puis que ce n'est qu'à lui que nous devons nous unir, & qu'il nous commande de l'aimer *de tout nôtre cœur,* c'est à dire sans partage, & en excluant tout autre amour que le sien.

De sorte, que l'amour du prochain n'est pas tant un amour

222 *La vraie & fausse*

qu'une estime dûë à sa nature, & une bienveillance ou un desir de le voir uni comme nous, à la véritable cause du bonheur & de la perfection.

Mais Monsieur Regis a eû honte de la bassesse de son amour ; & l'idée qu'il a de l'Être parfait, toute confuse qu'elle est, le retenant un peu, il n'a osé dire qu'il aimât Dieu, mais seulement qu'il le respectoit.

En effet, pourroit-on sans remords, confondre l'amour propre avec l'amour de Dieu, un amour qui naît dans Monsieur Regis, de l'usage de quelques alimens corporels, avec l'amour d'un Être infiniment parfait ? L'amour propre ou le desir d'être solidement heureux, nous peut bien être un motif de nous unir à Dieu, la source de tous les biens : mais peut-on aimer Dieu & avoir un autre objet que ses perfections infinies ?

Monsieur Regis dit dans un endroit, * que *l'homme n'est pas lui-même la fin dernière de son amour.* Mais c'est parce que, selon lui,

Metaphysique. 223

l'homme est obligé de s'aimer soi-même, par rapport à la gloire de Dieu. Or Monsieur Regis est-il bien sur, que l'homme s'acquitera toujours de cette obligation? Mais je veux qu'il s'en acquitte toujours, mêmes sans y penser. Il n'en faut pas davantage pour faire un Saint, & pour lui assurer la béatitude, quelque amour qu'il ait pour lui-même; puisque ce ne sera jamais lui-même qui soit la fin dernière de son amour. On sçait que c'est la fin où nos actions se terminent, qui decide du salut. Monsieur Regis ne peut-il voir qu'il confond toutes les idées de la Morale & de la Religion?



CHAPITRE XIX.

On fait voir que Monsieur Regis n'a nulle idée de l'établissement des sociétés, ni du pouvoir des souverains.

System.
Moral.
P. 412.

Ibid.

Monsieur Regis voulant parler des devoirs des hommes, les uns à l'égard des autres, pose pour fondement cette grande maxime, *que si nous voïons maintenant regner quelque paix & quelque amour parmi les hommes, ce n'est pas tant un effet de la disposition naturelle qu'ils ont à s'aimer les uns les autres, que d'une discipline étudiée.* La raison qu'il en apporte, c'est que l'état de la nature est un état de guerre, ou que la guerre est inséparable de la nature : Et il ajoûte, *que la conservation du genre humain, étant incompatible avec la guerre, la droite raison ou la Loi naturelle fit entendre aux hommes, qu'il falloit rechercher la paix par toutes les*

Metaphysique. 225

voies possibles. C'est de là , selon Monsieur Regis , que sont sortis tous les préceptes naturels : & c'est ainsi qu'il trouve dans l'amour propre , tout ce qui peut faire l'ordre de la vie.

Mais ce Philosophe ne s'expliquera-t'il jamais ? Quand il parle de l'état de la nature , entend-t'il la nature en elle-même , & telle que Dieu la faite ? ou bien la regarde-t'il dans la corruption où elle est plongée présentement ? S'il entend le premier , comment peut-il dire , que l'état de la nature est un état de guerre ? Peut-on penser que des créatures sortent des mains de Dieu , avec la vaine gloire & en humeur de disputer pour le *mien* & pour le *tien* ? Et s'il entend le second , que ne compare-t'il l'état où l'homme a été créé , avec celui où il se trouve aujourd'hui ?

System.
Moral.
P. 412.

De plus , qu'entend Monsieur Regis , par la *droite raison qui fit entendre aux hommes , qu'il falloit rechercher la paix par toutes les voies possibles* ? Entend-t'il une

226 *La vraie & fausse*

lumière commune à tous les Esprits, qui parle à tous & en tous tems le même langage ? Il faut qu'il l'entende ainsi. Car il dit

** P.421. ailleurs, * que les loix de la nature qui regardent le prochain, sont si aisées à concevoir par la seule lumière naturelle, que personne ne les peut ignorer. Mais si cela est ainsi, la Morale n'est pas d'accord avec la Metaphysique, où il prétend, que la Raison, n'est qu'une simple faculté de l'ame, & il a tort de ne pas reconnoître de vérités éternelles & nécessaires. Car qu'il nous dise un peu, si la droite raison peut dicter autre chose que les préceptes dont il nous donne le dénombrement pour Morale ? Si elle ne peut dicter autre chose : ce sont des vérités nécessaires & immuables ; & on ne peut douter qu'elles ne soient éternelles, puis qu'elles sont communes à tous les Esprits, & qu'on n'y conçoit ni commencement ni fin.*

Ibid.

Quelque chose que Monsieur Regis trouve dans son chemin, il en revient toujours au fondement

Metaphysique. 227

de la Morale , & conclût que tout ce que chacun fait de bien ou de mal aux autres , retombant sur lui-même , c'est l'amour propre qui a formé tous les préceptes naturels. Mais il devoit encore un coup , nous parler nettement. Est - ce l'amour propre qui l'emporte sur la Raison ? Est - ce la Raison qui régle l'amour propre ? Ou bien la Raison & l'amour propre sont-ils la même chose ?

Quoi qu'il en pense. Il faut convenir qu'on trouve toujours de grands avantages à suivre la Raison. Mais la nature est impuissante malgré les belles réflexions de Monsieur Regis , & elle est dans un état qui ne lui permettra jamais de suivre par elle-même , la Raison en toutes choses. Si le Philosophe l'avoit considérée avec quelque attention , il auroit connu que naturellement nous aimons la paix , & que naturellement nous n'aimons que le vrai bien : qu'ainsi les hommes s'armant les uns contre les autres , pour des biens passagers , pour de faux

228 *La vraie & fausse*

biens , c'est une marque sensible qu'ils ne sont point tels que Dieu les a faits. En effet , ils sont présentement frappez de telle sorte , par tous les objets qui les environnent , que presque toutes leurs véritables idées sont confonduës : & ils seroient devenus semblables à des bêtes farouches , si quelques-uns d'entr'eux qui s'aperçurent du danger , où le genre humain étoit exposé , n'avoient fait effort pour s'élever au dessus des sens , & pour réjoindre la Raison qui s'étoit comme dérobée à eux.

C'est de ce retour vers la Raison , que sont découlées toutes les loix humaines qui sont justement établies. Les Lycurgues , les Solons & d'autres l'ont consultée cette Raison. L'amour propre les excitoit , mais la Raison les éclairoit ; & conduits par elle les premiers , ils y ont rappelé le reste des hommes. Ils ont ainsi fixé en quelque sorte leurs prétentions , & établi quelque discipline entr'eux. Voilà l'origine des

Metaphysique. 229

loix & des societez. Mais remon-
tons encore plus haut , pour dé-
couvrir en général l'ordre des cho-
ses humaines.

Nous ne sommes point tels que
Dieu nous a faits : nous sommes
corrompus. La contradiction per-
pétuelle qui se trouve entre nôtre
conduite & nos connoissances , en
est une preuve trop sensible. Dieu
est Sage. Lors qu'il fit la Nature,
il connut qu'elle se corromproit.
L'eût-il faite , si non seulement il
n'eût eû present un moïen assuré
de la rétablir avec avantage , mais
encore s'il n'eût sçû qu'en agis-
sant en elle , comme il vouloit y
agir , il empêcheroit qu'elle ne se
détruisit elle-même , ayant que le
remède lui fût apliqué ?

Or quelle est la manière dont
Dieu peut agir dans une nature
intelligente , si ce n'est en lui don-
nant une impression continuelle
vers lui , & en lui communiquant
une lumière qui ne la peut trom-
per ?

Les hommes donc tout corrom-
pus qu'ils étoient, animez par cette

230 *La vraie & fausse*

impression & conduits par cette lumière , ont fait effort pour se tirer du danger où leur corruption les mettoit , & ils ont fait des réglemens. L'Auteur de la nature l'avoit prévu.

Pour s'assurer de plus en plus contre les maux dont ils étoient menacez , ils se sont fait des Souverains. L'Auteur de la nature l'avoit ainsi réglé. Il avoit disposé toutes choses pour cela. Et c'est ce conseil éternel de la sagesse du Créateur , qui fait l'indépendance & le pouvoir absolu des Rois. Les Peuples qui se sont une fois soumis suivant l'ordre de la Providence , ne peuvent plus secouer le joug. Ce n'est pas un contract qu'ils ont fait , c'est un ordre caché qu'ils ont suivi. Ce n'est plus à eux à rien changer , c'est à cet ordre à tout conduire. Qui doute que si les Peuples n'étoient liez aux Souverains , que par de simples contracts on seroit obligé de donner gain de cause aux ennemis de la Souveraineté des Rois ? Puisque dans le cas , qu'un Sou-

Metaphysique. 231

verain vint à manquer aux conditions d'un contract qu'il auroit fait avec son Peuple , il est évident que le contract seroit nul.

Il faut donc demeurer d'accord , que le pouvoir des Souverains ne derive que de Dieu : mais autant qu'ils sont indépendans des loix humaines , autant sont-ils dépendans de la Souveraine Raison qui les a faits ce qu'ils sont. Elle les a mis sur le trône , pour conserver les Peuples qu'elle leur a soumis. Mais ce n'est pas les interêts de leurs Etats , qu'ils doivent immédiatement consulter. L'amour de la gloire & le desir de la domination , les séduiroit à tous momens : c'est de la Souveraine Raison elle - même qu'ils doivent apprendre quels sont les véritables interêts de leurs Etats. S'ils manquent à suivre les loix qu'elle leur prescrit , ils deviennent criminels de leze Majesté Divine, leurs conquêtes sont des brigandages , & tous leurs succez tôt ou tard tourneront à leur confusion.

Tel est l'état de tous les hom-

232 *La vraie & fausse*

mes. Il faut qu'ils suivent les loix de la Souveraine Raison. Les loix humaines & particulières qui en émanent , ne tendent qu'à nous y rapeler. Les Souverains sont les Ministres , ils ne tiennent au trône que par elle. Ils ne sont véritablement Rois , qu'autant qu'ils la font regner , quoi qu'il n'appartienne qu'à elle d'être leur Juge.

On a bien prévu qu'il y auroit des rebelles , & des lâches. On a voulu intimider les uns , par l'idée de la peine , & les autres par l'idée de la recompense. Mais dans le fond , tout cela est - ce un remede à l'état où nous nous trouvons ? Moïse lui - même , tout inspiré qu'il étoit de l'Auteur de la nature , a - t'il pû faire des loix capables de guérir le Peuple qu'il conduisoit ? N'est-il pas évident qu'il a fallu que le Créateur lui - même s'en soit mêlé , que la Souveraine Raison soit venue en personne , pour reformer son Ouvrage ? Monsieur Regis a compté pour rien

Metaphysique. 233

→ tout cela. Il n'a voulu fonder la Morale que sur des conventions qu'il prétend que les hommes ont faites entr'eux, pour leur mutuelle conservation, sur un pur amour propre. Pitoiable fondement ! Preuve trop convaincante de la foiblesse de Monsieur Regis.

Il est vrai qu'il approuve l'opinion de ceux qui tiennent que le pouvoir absolu des Rois vient immédiatement de Dieu. Mais ne craint-il point qu'on ne le soupçonne de ne faire valoir ce sentiment, que par une basse politique, lors qu'on reconnoitra, que ce même sentiment n'a nulle liaison avec ses principes, & qu'il ne l'appuie que sur un passage d'un Auteur qu'il n'entend pas.

Mais si Monsieur Regis est bien persuadé que Dieu fait les Souverains, il faut qu'il avouë, que c'est pour l'établissement & la conservation de la société. A quoi tendent donc ces longs dis-

234 *La vraie & fausse*

Ibid.

cours qu'il fait sur les contracts ?
N'étoit - ce pas assez , d'avoir
fait mal à propos le Philosophe ,
sans vouloir encore faire le Ju-
risconsulte & le Casuiste à con-
tre - tems ? Je laisse à d'autres
à examiner s'il décide bien ou
mal. Il me suffit de montrer ,
que la Philosophie n'est qu'un
phantôme , propre à tromper les
petits Esprits , je veux dire ,
ceux que l'amour propre domi-
ne , & qui ne peuvent rien pé-
nétrer.



CHAPITRE XX.

*On fait voir que Monsieur Regis
n'a nulle idée de l'honneur qui
est dû à Dieu.*

ON trouve par tout Monsieur Regis avec l'unique soin de conserver sa vie & sa santé d'où dépend, selon lui, la conservation de son être. Il prétend par ce soin honorer Dieu dignement, pourveu que d'ailleurs il suive les loix de la nature, * qui ordonnent d'at- * Syst. tribuer à Dieu l'existence, de ne Moral. point donner à Dieu des attributs P. 414. qui désignent quelque chose de fini & de déterminé, &c.

Mais naturellement peut-on croire l'existence de Dieu, si on ne la connoît pas? Et peut-on la connoître cette existence par une autre voie qu'en consultant l'idée d'un Etre infiniment parfait? Si cette idée se presente à l'Esprit, ne leforce-t'elle pas par elle-même à reconnoître Dieu pour ce qu'il

236 *La-vraye & fausse*

est ? Les loix de la nature n'ont donc que faire là. On les viole, il est vray, quand on ne rend pas à Dieu l'honneur qui lui est dû. Car il est l'Auteur de la Nature; & en ce cas on résiste aux sentimens les plus naturels. Mais la connoissance des loix naturelles ne suppose-elle pas la connoissance de Dieu? Et lors qu'on connoît Dieu, peut-on le defavoüer quoi qu'on puisse le deshonorer? Le crime des Athées ne consiste donc pas à croire qu'il n'y a point de Dieu. Il n'y a point d'homme qui puisse en venir là : mais à le nier malgré tout ce qui les force à en reconnoître l'existence.

* Syst. Moral. P. 425. Monsieur Regis pécheroit, dit-il, * *contre une des loix de la nature*, s'il disoit, que Dieu voit les choses avant qu'il se soit déterminé à les vouloir, qu'il consulte l'ordre avant que d'agir, qu'il voudroit bien qu'il n'y eût pas de monstres, mais que la simplicité des loix du mouvement l'oblige à les souffrir. Il pécheroit, *parce que ces choses marquent en Dieu de la dépendan-*

ce & de l'imperfection. Est-ce pour critiquer mal à propos qu'il fait ainsi l'homme de conscience, l'homme plein de respect pour les loix naturelles ? Dieu voit les choses avant que de les vouloir, mais il les voit en lui-même dans sa substance qui renferme les idées de tous les êtres. Dieu ne change pas les loix qu'il a faites pour la communication des mouvemens, quoi que ces loix aient quelquefois des suites fâcheuses, mais c'est que Dieu se respecte lui-même. Il consulte l'ordre. Mais cet ordre est son Verbe, c'est sa sagesse, c'est sa propre substance. Est-ce être dépendant que de ne dépendre que de soi-même ? Mais Monsieur Regis qui craint tant de mettre de la dépendance en Dieu, ne craint-il point de se faire indépendant, lui qui prétend trouver dans sa propre substance toute la lumière naturelle, & tirer de son fond tout le mouvement qu'il a pour le bien ? Il devrait un peu penser aux suites de sa doctrine

238 *La vraie & fausse*

avant que de critiquer celle des autres.

System. Moral. P. 426. Selon lui , une des loix de la nature qui regardent le culte de Dieu , *commande de ne point faire d'actions extérieures qui ne soient conformes aux loix de la nature.*

Mais la nature est dérégulée ; & quelque réglée qu'on l'imagine, est-ce à la nature à commander qu'on suive la nature ? Quelle est cette *loi de la nature* qui fait ce commandement ? Monsieur Regis peut-être veut bien dire , mais il ne parle pas en Philosophe. Son langage fait pitié. Qu'il attache des idées distinctes à ce mot de *nature*, s'il desire qu'on l'entende.

System. Moral. P. 425. Comme il a dit , que c'est violer une des loix de la nature qui regardent le culte de Dieu , que de donner à Dieu des attributs qui signifient quelque sentiment ou quelque passion , on croiroit peut-être l'embarasser en lui disant, qu'e Moïse a dit , que Dieu s'est repenti d'avoir créé l'homme... Que Dieu s'est mis en colère. Mais rien n'étonne Monsieur Regis. Moïse , dit-il , consi-

déroit Dieu par rapport à nous. Foible Theologien ! qui ne voit pas que de quelque manière qu'on considère l'Être parfait, on ne peut penser qu'il soit capable de *colère* & de *repentir* ; & que si l'on se sert de ces expressions c'est qu'on n'en a pas d'autres , pour faire sentir à des hommes sensibles la sainteté de Dieu & leur malice.

L'homme dans quelque état où il se trouve ne peut honorer Dieu que par les mouvemens de son cœur , & par les pensées de son esprit. C'est aussi tout ce que Dieu exige de nous , des jugemens conformes à ses attributs , & des desirs qui ne soient point partagez, c'est , dis - je , tout ce qu'il exige par le droit naturel de Créateur. Il est toujours content de nos paroles & de nôtre contenance lors qu'elles expriment , autant que nous pouvons , nos dispositions intérieures , des pensées détachées de la terre , & des mouvemens d'un pur amour , qui doivent être le principe de tout nôtre culte extérieur. C'est une vérité que les

240 *La vraie & fausse*

premiers hommes ont connuë. Ils y ont fait penser leurs enfans : Et afin de marquer l'uniformité de leurs dispositions à cet égard, ils convenoient entre-eux de certains signes, que Dieu peut - être lui-même avoit marquez, ou du moins que les peres de familles, dans le sentiment de leur dépendance, avoient instituez.

Les signes qui sont de l'institution des hommes peuvent changer ; & il importe peu qui en soit l'auteur, pourveu que tous s'accordent à les recevoir, & qu'ils conviennent à nôtre état. Mais le culte intérieur ne change point. Attribuer à Dieu toutes les perfections qu'on peut concevoir, n'aimer & ne desirer que lui, sont des obligations dont la créature raisonnable n'a jamais pû se dispenser, & dont elle ne se dispensera jamais.

Cependant voïons comment Monsieur Regis s'y prend pour glorifier Dieu. Saint Paul nous dit, *que soit que nous buvions, soit que nous mangions, nous fassions*

Metaphysique. 241

toutes choses pour la gloire de Dieu,
parce qu'on a toujours les occasions
de faire à Dieu le sacrifice qui lui
est dû dans tous les états, aussi
bien dans celui de la Nature que
dans celui de la Grace. Monsieur
Regis a un moïen plus aisé de
rendre à Dieu ce qu'il lui doit,
* c'est de faire son possible pour * Syst.
conserver sa santé. Saint Paul n'a Moral.
voit pas autre chose en vüe dans P.432.
le passage cité. Ainsi, selon Mon-
sieur Regis, un homme qui boit
bien, qui mange bien, qui dort
bien, quoi qu'il ne songe qu'à
boire, manger, & dormir; qui ne
neglige rien de tout ce qui peut
servir à sa conservation, qui tuë,
* qui vole dans cette vüe, glori- P.430.
fie Dieu. Cela se fait par un amour
propre éclairé, qui ne peut man- P.431.
quer de tourner à la gloire du
Créateur. On en est quitte, com-
me nous verrons bien-tôt, pour
être disposé à ne tuër, ni voler, si
on n'y étoit obligé pour la con-
servation de l'ouvrage de Dieu.
On prend S. Paul pour garand de
cette doctrine.

242 *La vraie & fausse*

System. Monsieur Regis, si bien instruit
Moral. ne peut retenir ses transports. Il
P.244. admire la bonté & la sagesse de
Dieu qui a voulu lier si étroite-
ment sa gloire avec la conserva-
tion des créatures, que *comme Dieu
ne peut aimer les créatures que pour
sa gloire, il impossible aussi que les
créatures aiment leur conservation
sans aimer la gloire de Dieu.* Mais
si Dieu n'aime rien que pour sa
gloire, c'est qu'il ne connoît rien
de parfait que lui-même. Est-ce
par la même connoissance que les
créatures cherchent de bons ali-
mens ? Est-ce l'idée de l'Être par-
fait qui les sollicite à se bien nour-
rir & à bien ménager leur santé ?
Peut-être que Monsieur Regis ne
boit & mange que par cette idée.
Mais je ne croi pas qu'il y ait bien
des gens comme lui. Un homme
bien censé ne prétend point glo-
rifier Dieu par le choix des ali-
mens, mais par le sacrifice & l'a-
néantissement de son être. Il con-
serve sa vie, mais c'est sans trop
de précaution, & seulement pour
meriter son bon heur par des œu-
vres

Metaphysique. 243

vres de justice. Toutes ces sortes de dispositions dépendent-elles du choix des alimens ?

Enfin , jamais homme ne fut plus disposé que Monsieur Regis à se bien conserver. Il n'y a que deux cas où il abandonneroit sa conservation : c'est si l'on vouloit lui faire nier *l'existence* , ou la *Providence* de Dieu. Voilà deux pieuses exceptions. Mais ne reconnoît-on l'existence & la Providence de Dieu , que lors qu'on confesse de bouche l'une & l'autre ? Ne leur rend-t'on pas aussi hommage dans les maux & dans les misères que l'on souffre patiemment , quoique les maux & les misères soient contraires à nôtre conservation ? Si après cela Monsieur Regis en veut à ceux *qui parlent de la gloire de Dieu en l'air & sans s'entendre* , c'est à lui-même qu'il en veut. Car jamais homme n'en parla plus en l'air que lui , ni d'une plus étrange manière.

Je pourrois-dire bien des choses sur les vertus Morales , & sur les remèdes qu'il donne contre la dou-

244 *La vraie & fausse*

leur & les passions : Mais je veux que mon silence à cet égard , lui fasse entendre , que j'écris contre les maximes, & non pas contre les faux raisonnemens. Il n'importeroit à personne qu'il raisonnât bien ou mal , si la Doctrine n'étoit pas dangereuse. Il voudra bien néanmoins , que je lui dise deux choses en passant. 1° Que lors qu'il aura étudié l'homme , il connoîtra que les remèdes ne font que joindre un grand orgueil à nos maux , qui avec tous nos fastueux raisonnemens & nôtre contenance forcée , nous restent toujours dans toute leur force , jusqu'à ce que le Medecin céleste les adoucisse ou les calme par ses divines influences. 2° Qu'il traite inutilement des vertus Morales , puisqu'il nous représente les hommes dans l'état de la nature , comme n'ayant aucune idée d'ordre ni de justice , & comme étant en droit de faire ce qu'il leur plaît pour leur conservation. Quelle aparence, que de tels hommes délibèrent , consultent , &

Metaphysique. 245

se fassent une mesure égale pour les autres & pour eux - mêmes ? Quelle aparence qu'ils soient patients par un effet de la vertu qu'on appelle *force* , eux dont tout le merite consiste à résister & à battre , pour s'élever les uns au dessus des autres ? Quelle *tempérance* , peut-on attendre de ceux qui ne connoissent point d'autres biens que ceux du corps ?

CHAPITRE XXI.

On fait voir que la Doctrine de Monsieur Regis , tend à la ruine du genre humain.

LEs loix naturelles , dit Monsieur Regis , * ne changent point : mais les actions extérieures prescrites par ces loix , ne sont pas toujours les mêmes , & elles doivent changer selon les tems , les lieux , & les occasions. Il prétend autoriser cette pensée par un passage de Cicéron , qui dit , qu'il ne faut pas rendre à un furieux l'é-

* Syst. Moral. P. 430.

246 *La vraie & fausse*

pée qu'on a reçûe de lui en dépôt.

Posons donc le cas , qu'une Ville soit composée de Citoyens , dont la moitié soient des scelerats toujours en action , pour emporter le bien d'autrui , & emploïans également la fraude & la violence. Que doit faire l'autre moitié ? Monsieur Regis nous l'apprend en ces termes. * *Puisque les uns poussez par un desir déréglé , qui les porte à la recherche de leurs plaisirs ou de leurs interêts particuliers , violent sans cesse les loix naturelles : les autres qui ont envie de les garder , se trouvent dans une malheureuse nécessité de ne le pas faire.*

* Syst.
Moral.
p. 428.

Par ce principe , voilà le désordre par tout. Les intentions sont différentes , mais le crime est commun. Les uns & les autres commettent meurtre, larcin, adultère : tous violent également les loix naturelles , quoique les uns soient disposés à les observer intérieurement , pendant que les autres se moquent de l'intérieur. Je ne

sçai si l'on peut mieux-mettre les armes dans les mains de tous les hommes , pour se détruire mutuellement.

• Il est vrai comme dit Ciceron , qu'il ne faut pas rendre à un furieux l'épée qu'on a en dépôt. Mais quel raport à cet exemple au sentiment de Monsieur Regis ? S'il ne faut pas rendre cette épée, c'est qu'à lors , deux loix naturelles concourant , celle *de rendre le dépôt, & celle d'empêcher le desordre* , il faut agir conformément à celle qui a le plus de raport au bien de la société. Or qui ne voit pas , que par ce même principe , on doit plutôt mourir , que d'augmenter les troubles causez par les méchans & les scelerats , puisque le bien public est toujours préférable au bien particulier ?

Monsieur Regis craindroit peut-être , que si l'on se laissoit ainsi dépoüiller ou tuër par les méchans , il n'y eût bien-tôt plus de gens de bien. Mais du moins, il y auroit des méchans , le genre humain ne finiroit pas , comme il

248 *La vraie & fausse*

arriveroit , si l'on se tuoit les uns les autres : & peut - être ces méchans deviendroient - ils gens de bien. Monsieur Regis croit en la Providence. Il a dit plusieurs-fois qu'il ne la falloit pas nier dans l'état de la Nature.

Pourquoi donc ne lui laisse-t'il pas le soin des hommes , qui font bien leur possible pour éviter le mal qu'on leur veut faire , mais qui ne veulent point tremper leurs mains dans le sang , & qui veulent vivre dans l'innocence ? Ne sçait-il pas , que Dieu dès l'origine du monde , a mis des bornes à la malice des méchans ; & qu'ainsi , ils peuvent bien exercer les justes , mais qu'ils n'en peuvent détruire la racine ? On peut se défendre quand on est attaqué , personne n'en doute. C'est un droit que donne la Nature. Mais on ne le doit pas faire aux dépens de la société humaine. C'est pour elle qu'on se doit conserver , & il vaut mieux périr , que de lui nuire en se conservant. C'est la règle de ceux qui se conduisent par raison,

Metaphysique. 249

mais non pas de ceux qui ne suivent que l'amour propre.

Suivons encore Monsieur Regis dans son grand principe. *L'état de la nature, selon lui, est un état de guerre* : C'est à dire, un état où le plus fort l'emporte. Je lui demande donc encore une fois, si cet état est raisonnable, ou non. Si cet état n'est pas raisonnable. La nature est déréglée, & dès là toute la Morale de Monsieur Regis tombe. Et s'il est raisonnable, on n'y devoit rien changer. Monsieur Regis dit l'un, & semble quelquefois dire l'autre. On le voit & on ne le voit plus. Peut-être est-ce par là qu'il a surpris ses Aprobateurs. Il vient de parler * comme s'il reconnoissoit des * Ibid. loix naturelles, & qu'il trouvât que ce fût un dérèglement que de les violer. Mais s'il parle franchement, il dira, que l'état de chaque chose est le plus parfait qu'il puisse être, que la guerre ne doit point être séparée de la Nature ; & que si les sociétés civiles cessent quelquefois de combattre les unes con-

250 *La vraie & fausse*

tre les autres , ce n'est pas tant un effet d'une paix solide, que d'un dessein de se reposer pour quelque-tems afin de se remettre plus vigoureusement au combat. C'est donc la force qui a établi & qui maintient les societez. La Raison n'y a nulle part. C'est l'amour propre qui régle tout. Les hommes conduits par un guide si fidèle , connurent qu'ils étoient obligez pour se conserver de s'unir plusieurs ensemble afin que s'il falloit combattre , ils ne fussent pas sans secours. Ils convinrent alors , ajoute Monsieur Regis, que chaque particulier soumettroit sa volonté à celle d'une certaine personne ou de plusieurs , dont l'avis prévandroit. Mais pourquoi Monsieur Regis veut-il , qu'il n'y ait là qu'amour propre ? Le choix d'une personne dont l'avis devoit prévaloir , ne suppose-t'il pas un discernement de merite ? Et comment connoit-on ce merite , si ce n'est par la Raison , qui nous fait distinguer le vrai d'avec le faux , le bon d'avec le mauvais ?

System.
MORAL.
P. 447.

. Il est évident , que l'amour pro-

Metaphysique. 251

pre n'est tout au plus , que le motif d'un bon choix. Mais voions ce qui suit du principe de Monsieur Regis. L'amour propre n'a point de règle certaine. Il n'agit que selon ce qui l'accommode le plus. Ainsi, les hommes avant que d'être convenus de se secourir reciproquement , & de se soumettre aux volontez d'un chef, pouvoient s'armer les uns contre les autres , & combattre sans fin. Avant leurs conventions , il n'y avoit , ni *larcin* ni *meurtre*. Car naturellement on a droit à tout. *Et il n'appartient* System. Moral. P 453.] *qu'aux loix civiles de marquer ce qu'ils font appeller larcin ou meurtre.*

Les hommes donc , selon Monsieur Regis , pouvoient dans l'état de la Nature , se tuer les uns les autres , sans être des meurtriers , s'arracher les uns aux autres ce qu'ils avoient entre les mains , sans être des Voleurs.

Cain , par exemple, n'étoit pas un meurtrier pour avoir tué Abel. Il n'y avoit rien alors de juste ni d'injuste. Car non seulement les

252 *La vraie & fausse*

hommes ne connoissoient ni l'un ni l'autre , mais ni l'un ni l'autre n'étoit encore fait. Les Loix civiles auxquelles il étoit réservé de déterminer, l'un & l'autre n'avoient point encore paru.

Mais comment se peut-il faire , que des Loix qui ne sont qu'arbitraires fassent ce que la Nature n'a pû faire ? En voici la raison. C'est qu'on leur donne main forte. Le plus grand nombre des hommes est d'accord on leur faveur. Si le plus petit résiste , il ne peut éviter le châtement ; mais il ne le mérite , que parce qu'il est le plus petit & le plus foible. Car s'il se fortifie & qu'il devienne le plus fort , il rentrera dans ses droits qui sont inaliénables , puisque la Nature les donne. Ils peuvent être suspendus à cause des circonstances , mais ils ne peuvent être détruits , & on les doit reprendre dès qu'on en a le pouvoir. Ainsi, l'on pourra de nouveau prendre , *en* , *viol* , dès qu'il n'y aura plus une force majeure qui s'opose à cela.

Metaphysique. 253.

Mais l'homme n'entend-t'il pas toujours au dedans de lui-même, une voix qui lui crie, *On doit. Il ne faut pas ?* Non : cette voix est une illusion. Il n'y a que les Loix civiles qui parlent ainsi.

Mais les Loix civiles ne sont-elles pas des fruits de la Raison, laquelle instruit tous les hommes, avant qu'ils fassent des réglemens, & qui subsiste toujours, quoique ces réglemens soient abolis ? Discours frivoles ! Ce n'est que le besoin où les hommes se sont trouvez d'avoir quelques intervalles de paix, qui a enfanté les Loix civiles. C'est la force ou la foiblesse d'un parti qui le soumet à ces Loix ou qui l'en affranchit.

Mais la règle des hommes est donc la même que celle des brutes. Car les plus foibles se soumettent au plus fort, & ce n'est que parce qu'il est le plus fort : puisqu'ils lui livrent la guerre, au moment que leur parti s'est assez fortifié pour le vaincre. On dira tout ce qu'on voudra. Dans l'état de la Nature, il n'y a point d'autre

254 *La vraie & fausse*

Loi, que celle du plus fort.

Peut-être auroit-on peine à croire, que tant de monstres fussent sortis de la tête d'un homme, si l'on n'entendoit Monsieur Regis lui-même. Il nous représente le Souverain, comme étant revêtu du pouvoir que chaque particulier avoit dans l'état de la Nature. Ainsi, nous n'avons qu'à rapporter ce qu'il attribue au Souverain, pour découvrir encore les droits naturels de chaque particulier.

System.
Moral.
p. 465.

La Loi des gens & le Droit des gens, dit Monsieur Regis, sont deux choses opposées. Puisque le Droit des gens est une liberté que la Nature donne aux Souverains, de faire tout ce qu'ils veulent les uns à l'égard des autres; & que la Loi des gens est une restriction de cette liberté.

Cette définition du Droit des gens est nouvelle pour moi. Car j'avois toujours oïi définir ce droit, *Un Droit propre à toutes les Nations, par une espèce d'accord fait entr'elles, ou par un consentement*

Metaphysique. 255

tacite. Mais Monsieur Regis a des vuës particulières auxquelles il faut s'accommoder. Selon lui, le Droit des gens est pour les Souverains, ce que le Droit Naturel est pour chaque particulier. Les particuliers peuvent donc, par le droit Naturel, faire tout ce qu'ils veulent les uns à l'égard des autres. Autrefois nous n'avions que nôtre volonté & nôtre amour propre pour règle. Dans des gens tels que nous sommes, cela ne pouvoit faire qu'un bel effet. Aujourd'hui c'est un privilège réservé aux Souverains. La devise qui leur est propre, c'est que *Leur volonté est leur raison.*

Un autre que Monsieur Regis, craindroit par ce principe d'avilir la Royauté, & de mettre le Souverain au dessous du moindre de tous les hommes, après l'avoir ainsi dispensé de la Foi & de la Loi. Un autre craindroit, qu'un Prince ainsi abandonné à ses volontez & à son amour propre, n'alât à toutes sortes d'excez, & ne devint une bête farouche. Mais

256 *La vraie & fausse*

Monsieur Regis ne craint point cela , parce qu'il lui donne pour barriere *la Loi des gens* , qui selon lui , est une *restriction du Droit des gens*.

Cela feroit fort bien , si ce n'étoit que le Souverain ne demandera pas à Monsieur Regis la preuve du *droit des gens*, mais qu'il demandera celle de *la Loi des gens*, & qu'il s'exercera dans l'étendue *du Droit* , jusqu'à ce qu'on lui ait bien prouvé *la Loi*.

Le Philosophe dit de même que *la Loi naturelle* , est une limitation *du Droit naturel* ; & c'est par là qu'il prétend retenir les particuliers dans l'état de la Nature. Mais où trouve-t'il cette *Loi naturelle* ? Pourquoi oposer une Loi inconnue à un Droit bien connu & bien constant ? C'est à Monsieur Regis à prouver l'un s'il croit avoir prouvé l'autre.

System.
moral.
P.465.

Mais si *la Loi des gens* ou *les devoirs reciproques des Souverains* , ne sont fondez que sur des *Paixes & des Traitez* , comme le dit Monsieur Regis , *la Loi naturelle* n'est

Metaphysique. 297

aussi fondée que sur les Pactes & les Traitez que les Particuliers ont faits entr'eux. Il n'y avoit donc point de Loi naturelle avant les Pactes & les Traitez. Mais ce qui n'est fondé que sur des Pactes & des Traitez, peut-il être une Loi naturelle ? Monsieur Regis. devoit convenir qu'il n'a nulle idée, ni des Loix naturelles, ni du Droit naturel, & y penser tout de nouveau. S'il y a quelque différence entre ces choses, c'est que *le Droit Naturel*, consiste à se conserver par toutes les voies qui ne vont pas à la destruction du plus grand nombre : & que *les Loix Naturelles*, consistent à traiter chaque chose selon ce qu'elle est, & à ne point faire à autrui, ce que nous ne voulons pas qu'il nous soit fait.

Monsieur Regis a si peu connu *System.* ces principes de raison & de jus- moral.
tice, qu'il n'a pas eü horreur de P.473
dire, que si dans un Etat, quel-
qu'un nuit à un autre, avec lequel
il n'a fait aucun Pacte, celui qui
a reçu le dommage, se plaignant de

258 *La-vraye & fausse*

l'injure, l'autre pourroit lui répondre, qu'il ne lui a rien promis, & que par conséquent, il a droit à son égard de faire ce qu'il veut. De le deshonorer, de le voler, de le tuer. C'est un droit que la Nature a donné à Monsieur Regis. S'il ne s'en sert pas, c'est qu'il est retenu par les Loix du Souverain, avec lequel il a fait Pacte. Quel nom peut-on donner à cela ? On peut souffrir, que Monsieur Regis donne cette reflexion pour re-

*P.443. *méde contre la haine.* * Car le remède est singulier. Mais souffrira-t'on qu'il le propose publiquement comme un principe de Morale ? Souffrira-t'on qu'il publie, que *l'injustice qui est dans les actions, consiste dans l'oposition qu'elles ont aux Loix civiles ?* Peut-on mieux décider, que le *juste & l'injuste*, dépendent des Loix civiles, & que l'un & l'autre changent comme ces Loix ? C'est sur un si solide fondement que Monsieur Regis ne connoît pour *crime*, ou pour *action criminelle*, que celle qui est contraire à quelque Loi

Metaphysique. 259

civile : qu'il ne connoît cette action pour *offense*, qu'entant qu'elle choque l'Auteur de la Loi qui la défend : & qu'elle n'est *péché*, que parce qu'elle est contraire à quelque Loi divine positive. Cela revient, dit-il, à ce que dit saint Paul, qu'*avant la Loi, il n'y avoit point de péché*. Ainsi, par les règles de Monsieur Regis, une chose n'est pas défendue, parce qu'elle est mauvaise, mais elle devient mauvaise, parce qu'elle nous est défendue. Saint Paul dans le passage qu'on cite n'avoit pas en vue la Loi donnée aux Juifs, contre laquelle ils ne péchoient point avant qu'elle leur eût été donnée, il parloit des préceptes qu'on appelle *naturels*. Les Juifs n'en avoient violé aucun avant que la Loi leur eût été apportée de la montagne. Ces préceptes n'étoient rien, puisque *tout est naturellement permis*. J'ai assez fait voir la fausseté & les suites de ce sentiment. S'il est permis à Monsieur Regis pour le soutenir, de prendre un Apôtre pour second, je ne sçai

258 *La-vraye & fausse*

l'injure , l'autre pourroit lui répondre , qu'il ne lui a rien promis , & que par conséquent , il a droit à son égard de faire ce qu'il veut. De le deshonorer , de le voler , de le tuer. C'est un droit que la Nature a donné à Monsieur Regis. S'il ne s'en sert pas , c'est qu'il est retenu par les Loix du Souverain , avec lequel il a fait Pacte. Quel nom peut-on donner à cela ? On peut souffrir , que Monsieur Regis donne cette reflexion pour re-

*P.443. *méde contre la haine. * Car le reméde est singulier. Mais souffrira-t'on qu'il le propose publiquement comme un principe de Morale ? Souffrira-t'on qu'il publie,*

P.475. *que l'injustice qui est dans les actions , consiste dans l'oposition qu'elles ont aux Loix civiles ? Peut-on mieux décider , que le juste & l'injuste , dépendent des Loix civiles , & que l'un & l'autre changent comme ces Loix ? C'est sur un si solide fondement que Monsieur Regis ne connoît pour crime , ou pour action criminelle , que celle qui est contraire à quelque Loi*

Metaphysique. 259

civile : qu'il ne connoît cette action pour *offense*, qu'entant qu'elle choque l'Auteur de la Loi qui la défend : & qu'elle n'est *péché*, que parce qu'elle est contraire à quelque Loi divine positive. Cela revient, dit-il, à ce que dit saint Paul, qu'*avant la Loi, il n'y avoit point de péché*. Ainsi, par les règles de Monsieur Regis, une chose n'est pas défendue, parce qu'elle est mauvaise, mais elle devient mauvaise, parce qu'elle nous est défendue. Saint Paul dans le passage qu'on cite n'avoit pas en vue la Loi donnée aux Juifs, contre laquelle ils ne péchoient point avant qu'elle leur eût été donnée, il parloit des préceptes qu'on appelle *naturels*. Les Juifs n'en avoient violé aucun avant que la Loi leur eût été apportée de la montagne. Ces préceptes n'étoient rien, puisque *tout est naturellement permis*. J'ai assez fait voir la fausseté & les suites de ce sentiment. S'il est permis à Monsieur Regis pour le soutenir, de prendre un Apôtre pour second, je ne sçai

260 *La vraie & fausse*
plus ce qu'on pourra défendre de
ne pas permettre.

CHAPITRE XXII.

*On fait voir que Monsieur Regis
détruit l'union des Parens & des
Enfans : Et qu'il égale l'homme
à la bête.*

System.
Moral.
p.466.

Monsieur Regis suivant son
grand principe • *que l'état
de la Nature est un état de guerre* ,
prétend qu'une Mere a droit d'ex-
poser son Enfant. La force , dit-
il , lui donne ce droit. Mais la
Raison le lui donne-t'elle ? Peut-
on rentrer un instant en soi-mê-
me , & ne pas voir qu'une Mere
qui expose son Enfant , viole tou-
tes les Loix de la Nature ? Cét
Enfant fait partie d'elle-même :
tout ce qui se passe en elle , la
porte à le conserver , & à le dé-
fendre. Mille ressorts sont dispo-
sez en elle , dont les débande-
mens continuels sont suivis de
sentimens , qui tendent tous à la

Metaphysique. 261

conservation de cét Enfant. Il faut qu'elle fasse le dernier effort contre elle-même , pour rendre inutiles ces sentimens ; & quelque effort qu'elle fasse , elle ne les peut étouffer , puisqu'ils ne sont pas moins nécessaires que les mouvemens en conséquence desquels ils sont produits. On voit bien que Monsieur Regis n'a jamais fait de réflexion sérieuse , sur l'union que les Enfans ont avec leur Mere. Car pour peu qu'il y eût pensé , il n'auroit pas établi cette maxime cruelle , que *dans l'état de la Nature, une Mere a droit d'exposer son Enfant.*

Mais supposons que cette Mere élève son Enfant , quel fruit tirera-t'elle de sa peine & de ses soins ? Cét Enfant , dit Monsieur Regis , n'aura pas droit d'ôter la vie à sa Mere , par cette raison , qu'il a fait un pacte au *moins implicite* avec elle , de lui être soumis. Mais si un Enfant devenu adulte , disoit qu'il ne connoît point ce pacte , que c'est une imagination de Monsieur Regis : que

262 *La vraie et fausse*

sa Mere l'a élevé, parce qu'elle l'a bien voulu , qu'il n'a rien exigé d'elle , qu'il ne s'est engagé à rien , lui qui ne sçavoit point encore ce que c'étoit que la mort & la vie , & qu'ainsi il n'a point égard à ce que sa Mere peut avoir eü dans l'Esprit , mais seulement au droit que la Nature lui donne depuis qu'il est devenu le plus fort. Que répondroit Monsieur Regis ? Croit - il qu'on abandonnât un droit de la Nature bien constant & bien reconnu pour un pacte qu'il suppose en l'air & sans aucune preuve ? Assurément le Fils tueroit sa Mere , & Monsieur Regis n'auroit rien à lui dire. Quelle peut être une Philosophie qui se tait lors qu'on agit contre les sentimens les plus naturels , & qu'on commet ce qui fait horreur aux ames mêmes les plus barbares ? C'est sans doute le fruit d'une melancholie noire , & d'une haine secrète contre tout le genre humain.

Voici une autre nouveauté de Monsieur Regis. Il parle des ma-

Metaphysique. 263

riages qui se font dans la société civile ; Et dit , *Les Enfans seront* System.
soûs la puissance du Pere à cause Moral.
que cette puissance s'étend déjà sur P. 467.
la Mere. Ainsi le Pere n'a point d'autre puissance sur les Enfans , que celle qu'il a sur la Mere. Car les effets sont proportionnez à leur cause. Le Pere n'a pas le pouvoir de châtier la Mere , mais seulement de la réprendre avec douceur & ménagement , quand elle tombe en quelque faute , il n'aura donc pas le pouvoir de châtier ses Enfans : Ou bien , il faut qu'il ait le même pouvoir sur la Mere que sur eux. Je ne sçai si les Mères l'entendent ainsi , mais je sçai bien , que cette Doctrine est contraire à toutes les Loix divines & humaines.

Monsieur Regis devoit sçavoir, que la puissance du Mari sur sa Femme , est fondée sur la dignité du Sexe. Si les deux Séxes sont unis , l'ordre demande , que le plus noble ait l'empire. Cela n'est pas trop difficile à découvrir. Il devoit sçavoir aussi , que le droit

264 *La vraie & fausse*

des Parens sur leurs Enfans , est fondé sur la qualité de *causes* , qu'ont les Parens : Un Pere & une Mere ont donné la vie à leurs Enfans : la Raison veut donc , qu'ils ayent droit de leur commander , & de les obliger à faire tout ce qui ne va point contre l'honneur dû à la première & souveraine cause , de laquelle les Enfans & les Parens dépendent également.

Par la même raison un Enfant doit une obeïssance entière à ses Parens , pendant que leurs commandemens ne tendent point directement à sa destruction. Car bien qu'il ait reçu la vie par eux , ils ne peuvent pas la lui redemander , elle appartient à celui qui en est la cause immédiate : tout le droit que les Parens ont sur elle , c'est de l'appliquer en diverses manières , pour la gloire du Créateur , & pour le bien propre de leurs Enfans. Voïons si Monsieur Regis , après avoir confondu l'autorité qui émane du Sexe , avec celle qui émane de la

Metaphysique. 265

Paternité, sçait distinguer l'obéissance que les Enfans doivent à leurs Parens.

*Dans l'état de la Nature, dit-il, * l'obéissance des Enfans s'étend * Syst. généralement à tout ce que les Pa-Moral. rens leur peuvent commander, pour- P. 467. vû qu'ils ne leur commandent pas de nier l'existence de Dieu, ou de se tuer eux-mêmes. Je voudrois, sçavoir, pourquoi Monsieur Regis parle de Parens dans l'état de la Nature. Il semble qu'il ne devrait parler que des Meres. Car, selon lui, dans cet état, il n'y a point de ces contracts, qui sont le principe de la puissance du Mari sur la Femme, & conséquemment sur les Enfans comme il l'a dit plus haut. Mais laissons le se perdre dans ses idées. L'obéissance des Enfans s'étend généralement à tout ce que les Parens leur peuvent commander. Quoi ! Si dans l'état de la Nature, un Pere commande à son Fils d'assasiner & de violer, ce Fils sera obligé de faire l'un & l'autre ?*

Quelle espèce de contract peut

268 *La-vraye et fausse*

Ibid. la Nature. Monsieur Regis y a pourvû. Voici un autre droit qu'il nous donne. *Comme c'est par l'instinct de la Nature*, dit-il, *que les bêtes se jettent sur nous, lorsque la faim les presse; c'est aussi par le droit de la Nature que nous les tuons, lors qu'elles peuvent servir à notre usage.* Ce droit ne seroit pas mal fondé, si ce n'étoit que nous en tuons quelquefois sans que la faim nous presse, & que nous en tuons souvent qui ne sont point malfaisantes.

Quoiqu'il en soit, Monsieur Regis se retrouvera toujours dans son principe, qui est, que comme les bêtes nous peuvent devorer, parce qu'elles n'ont point fait de pacte avec nous: de même nous pouvons les tuer & les manger, parce que nous n'en avons point fait avec elles. Voilà une parfaite égalité des droits de la Nature entre l'homme & la bête. Mais Monsieur Regis ne se moqueroit-il point de celui qui diroit, que si nous avons droit d'arracher des plantes & de manger des choux

Meraphysique. 269

& des oignons , c'est que nous n'avons point fait de contract avec ces Etres ? Reste-t'il qu'on n'ait pas autant sujet de rire , quand il dit , que si nous pouvons tuer & manger des bêtes , c'est que nous n'avons point contracté avec elles ?

Mais prouveroit - il bien , que les bêtes , faute de raison & d'usage de la parole , n'ont point contracté avec nous ? Pour moi , je ne trouve pas , que les principes soient fort démonstratifs à cet égard. Il feroit bien de le prouver de nouveau , s'il desiroit qu'on l'en crût. Du moins ne refusera-t'il pas à ces pauvres bêtes , quelque sorte de *contract implicite* , où , ni la parole ni la raison ne sont requises dans une des parties qui contractent. Peut - être dira-t'il , que quand les bêtes auroient contracté , on n'est plus obligé à rien envers elles , parce qu'elles n'observent pas la convention. J'avouë que plusieurs d'entr'elles , l'observent mal ; mais il faut aussi qu'il avouë , que plusieurs ne la violent

270 *La vraie & fausse*

Ibid. point. Tant d'animaux dont nous faisons de si bons repas, semblent-ils mêmes avoir jamais eù intention de la violer ? Ce sont des *innocens*, Monsieur Regis lui-même les qualifie de ce nom. Nous devrions du moins les épargner !

Mais pour parler sérieusement, ne sçauroit-il comprendre, que le droit qu'a l'homme sur les bêtes, est fondé sur l'excellence de sa Nature. Les animaux sont des Etres purement corporels, la Raison veut donc, qu'ils servent, ou du moins qu'ils ne nuisent pas à des Etres qui sont corps & esprit tout ensemble.

L'esprit suivant sa destination, doit veiller à la conservation du corps auquel il est uni, afin que par ce même corps il mérite les biens qui sont propres à une Nature intelligente. Ce corps pour se conserver doit être nourri, & il ne se peut nourrir que de corps.

L'homme a donc droit de tuer des bêtes pour s'en nourrir, ou pour n'en être pas incommodé. On ne peut nier qu'il le peut,

par un droit positif & dû à la nature : & non pas seulement par un droit négatif , ou comme parle Monsieur Regis , parce qu'il n'a point fait de contract avec elles.

CHAPITRE XXIII.

On fait voir , que Monsieur Regis corromp les véritables idées de l'ancienne & de la nouvelle alliance.

ON a peine à deviner pourquoi Monsieur Regis , dans un Traité de Morale , où il ne s'agit que de traiter des devoirs de l'homme , fait de longs discours sur les alliances que Dieu a faites avec son Peuple. Car les devoirs de la créature envers le Créateur , ne sont point fondez sur ces alliances. Que Dieu en fasse ou qu'il n'en fasse pas , les hommes ont toujours les mêmes obligations à son égard , & à l'égard les uns des autres. Ils sont toujours dépendans : & il est toujours Sou-

272 *La vraie & fausse*

verain. Avant comme après l'alliance , ils lui doivent toutes les pensées de leur esprit , & tous les mouvemens de leur cœur ; & après l'alliance , il ne peut leur être autre chose , que ce qu'il leur a toujours été , leur lumière , l'objet de leur amour , l'Auteur de tous leurs mouvemens , la source de tous leurs biens.

Quand donc Dieu fit alliance avec Abraham , ce ne fut point pour acquérir de nouveaux droits : ce fut par pure bonté ; & par une pure distinction que Dieu avoit faite du Peuple qui devoit sortir de ce Patriarche , d'avec tous les autres Peuples de la Terre : Quoique ce fût un nouvel engagement à Abraham & à sa postérité d'être fideles à Dieu & de ne vivre que pour lui.

C'est pourquoi , si Monsieur Regis vouloit philosopher sur les Alliances divines , il devoit chercher la raison du choix des Juifs , par préférence à tout autre Peuple , venir de l'ancienne à la

Metaphysique. 273

nouvelle Alliance , & faire voir leurs rapports. Mais c'est trop lui demander. Par tout il ne voit que contractés : & après en avoir fait le fondement de ce que les hommes se doivent les uns aux autres & de toute leur distinction , il en a voulu faire le principe de ce qu'ils doivent à Dieu , & de ce que Dieu fait pour eux.

C'est en vertu des Alliances , dit-
il , *que Dieu a droit de régner sur*
les hommes. Dieu n'avoit donc pas
ce droit avant les Alliances. Après
cela Monsieur Regis fait consister
la foi d'Abraham en ce qu'il crût
que Dieu se manifestoit à lui. Mais
comment ne voit-il pas qu'Abra-
ham ne pouvoit pas douter de cet-
te manifestation , & qu'ainsi la foi
de ce Saint homme consiste précisé-
ment à s'être tenu ferme sur les
promesses de son Dieu ? Quand
on se mêle de Théologie , on doit
du moins sçavoir que de dire ,
qu'on adore le Dieu d'Abraham ,
d'Isaac & de Jacob , c'est marquer
qu'à l'exemple de ces Patriarches ,
on est bien persuadé , que le Dieu

System.
Moral.
P.495.

P.497.

274 *La vraie & fausse*

qu'on adore à la puissance de faire tout ce qu'il a dit, quelque impossible qu'il nous paroisse.

System.
Moral.
P. 500.

Monsieur Regis continuë : Lorsque l'Alliance fut donnée sur la Montagne de Sinai, & que tout le Peuple eut donné son consentement, Dieu prit alors la qualité de Roi.

P. 509.

Et ailleurs. Dieu devoit choisir Saül pour son successeur, parce que c'étoit à Dieu à qui appartenoit la Souveraine puissance, depuis que le Peuple la lui avoit transférée sur la Montagne de Sinai : & le Peuple devoit ratifier son choix, pour confirmer le droit de ce nouvel empire. Autre contract : par lequel, Dieu reçoit du Peuple la souveraine puissance, mais malgré lequel, il ne peut choisir un Successeur, à moins que le Peuple ne ratifie son choix. Voilà Dieu bien humanisé : le voilà bien réduit à l'état des Souverains terrestres : Voilà la Royauté divine elle-même bien dépendante du Peuple. Dieu n'étoit donc pas Roi avant qu'il en eût pris la qualité ? Il n'avoit donc pas la Souveraine puis-

Metaphysique. 275

fance , avant que le Peuple la lui eût transférée. Monsieur Regis qui ne sçait pas consulter en Philosophe l'idée de l'Être parfait , devoit du moins en Chrétien consulter les Ecritures. Il y verroit Dieu toujours Souverain , après comme avant l'établissement d'une Royauté visible , toujours donnant ses ordres , toujours abaissant ou élevant les Rois. Les Peuples toujours dans la crainte de sa puissance , les Rois dans une dépendance continuelle. Tout cela , ce me semble , s'accorde mal avec le langage de Monsieur Regis.

Enfin , voici le regne de JESUS-CHRIST , établi sur un nouveau contract , dont les conditions sont que *Dieu pardonnera aux hommes leurs péchez & les introduira dans le Royaume céleste.* Et que les hommes obeiront à tout ce que Dieu commande , & croiront que JESUS-CHRIST est le Messie que Dieu avoit promis. Mais comment Monsieur Regis l'entend-t'il ? Peut-on contracter valablement , quand on

System.
Moral.
p. 511.

276 *La-vraye & fausse*

est dans l'impuissance d'accomplir les conditions d'un contract ? Les hommes peuvent - ils par eux-mêmes obeir à tout ce que Dieu commande , & croire en JESUS-CHRIST ? Mais si ce prétendu contract suffit pour nous faire croire en JESUS - CHRIST , il n'est plus nécessaire de parler de motifs de crédibilité. S'il suffit ce contract , pour nous faire obeir à Dieu , il ne faut plus parler de grace intérieure. Voilà la Théologie bien abregée. Monsieur Regis ne craint-t'il point , qu'après avoir donné de justes raisons , de croire qu'il ne suppose point de corruption dans la Nature , on ne le soubçonne d'exclure par ses contracts la nécessité de la grace ?

Que Monsieur Regis cesse de se tromper lui - même. L'alliance que Dieu a faite avec les hommes par la Mission de JESUS-CHRIST , est encore moins que celle qu'il fit avec Abraham de la Nature des contracts de la vie civile. Ce n'est une Alliance , que parce que Dieu veut par JESUS-

CHRIST se reconcilier les hommes.

Dieu ne veut point que son Ouvrage perisse , cependant il le laisse corrompre. Il faut donc qu'il prépare un remède à cette corruption. JESUS-CHRIST est ce remède : il doit descendre d'Abraham. Dieu choisit donc Abraham & distingue sa postérité entre tout le reste des hommes. Elle n'a pas cette postérité , d'autres obligations qui regardent Dieu directement , que le reste des hommes ; mais comme elle est préférée , le vrai culte lui est montré , elle est excitée par des Miracles , elle est portée par des chatimens & par des récompenses à remplir ses devoirs. Voilà l'Alliance & les effets de l'Alliance. Mais cette Alliance est-ce autre chose qu'un commencement de reformation de l'Ouvrage de Dieu , où Dieu est le seul qui travaille , afin que la créature recouvre sa perfection ?

Enfin , JESUS-CHRIST vient dans le monde , & Dieu le donne à tous les hommes , non seulement

278 *La vraie & fausse*

pour les instruire de leurs devoirs indispensables , mais encore pour les y attacher efficacement par une douceur céleste , dont il est le dispensateur : ce que les Miracles & les peines ou les bénédictions temporelles n'avoient pû faire.

Voilà ce que nous apellons la nouvelle Alliance de Dieu avec les hommes. C'est l'aplication que Dieu fait d'un second moyen incomparablement plus efficace que le premier , pour faire rentrer les hommes dans les voies de la justice , & de la sainteté. Mais où sont les Contractans ? pauvres , impuissans comme nous sommes , aveugles , sans Loi , sans Foi , semblables à des Athées , pouvons nous contracter ? Il faut que **JESUS-CHRIST** commence par nous guérir. Et quand ce Medecin céleste , lequel à raison du remède qu'il nous apporte est apellé *l'Ange de la nouvelle Alliance* , nous aura réformez , ce ne sera point en vertu d'un contract que nous tournerons toutes nos vûës & tous nos desirs vers nôtre Créa-

Metaphysique. 279

teur , ce sera par un sentiment de nôtre dépendance , & par une conviction intérieure & perpétuelle , qu'il est le seul principe du bonheur que nous cherchons , & de la perfection à laquelle nous aspirons.

Pourquoi Monsieur Regis broüille-t'il ces idées si simples & si édifiantes que l'Écriture nous donne ? Croit-il gagner les hommes & en faire de bons sujets à force de leur dire qu'ils ont fait des contrats ? Où est l'homme que l'idée de ces contrats ait jamais inquiété ? Mais où est celui que la Loi qu'il porte dans le cœur , & que le souvenir des bienfaits du Créateur ne rapelle pas , & ne fait pas gémir quelquefois ?

C'est apparemment le terme d'*Alliance* , qui a trompé Monsieur Regis. Il s'est imaginé , que Dieu ne pouvoit parler de faire Alliance avec son Peuple , sans avoir dessein de faire un véritable contract , parce qu'il n'a pas pris garde , que cette expression tirée du commerce ordinaire de la vie

280 *La vraie & fausse*

humaine , ne tend qu'à nous faire entendre , que Dieu s'acommode à nôtre foiblesse , qu'il descend jusques à nous , & qu'il traite , pour ainsi dire , d'égal à égal avec nous, afin que par là nous entrions dans des sentimens d'amour & de confiance.

CHAPITRE XXIV.

On fait voir que Monsieur Regis fait le Théologien mal à propos , & qu'il n'a nulle idée , ni des vertus , ni de la beatitude.

Comme je n'en voulois qu'aux **C**ontracts de Monsieur Regis , je me metrai peu en peine de la Théologie bizarre dont il a voulu renforcer sa Morale.

Il suffit de montrer en général , qu'il n'a nulle idée distincte , ni de **JESUS - CHRIST** , ni de son Roïaume , ni de ses Loix , ni des vertus Chrétiennes , ni de ce qui peut faire la béatitude de l'homme , soit dans l'état de la Natu-

Metaphysique. 281

re, soit dans celui de la Grace.

JESUS-CHRIST, dit-il, est *System.*
inferieur à son Pere, en ce qui re- *Moral.*
garde le droit de régner, quoiqu'il P. 513.
lui soit égal & coëssentiel en ce qui
regarde la Nature divine. Et il
ajoute. Le Roïaume de Dieu étant
céleste, il ne commencera qu'au jour
du jugement: Ce qu'il apuie encore
sur ce qui est promis aux Apô-
tres, qu'ils seront assis sur douze
trônes, & qu'ils jugeront les douze
Tribus d'Israël.

Pour se faire entendre, il devoit nous marquer comment il considère ici JESUS-CHRIST, si c'est comme homme ou comme Dieu. S'il le considère comme *Homme*, il n'y a nulle proportion du regne de JESUS-CHRIST à celui de Dieu: puisque Dieu régit absolument & par lui-même, & que JESUS-CHRIST ne régit que par une dépendance entière de la Divinité. S'il le considère comme *Dieu*, voilà Monsieur Regis dans une herésie formelle. Car il est constant, qu'une Personne divine n'a rien qui ne lui

282 *La curaye & fausse*

soit commun dans une parfaite égalité avec les deux autres Personnes , excepté les propriétés qu'on appelle *personnelles* , qui sont de *produire* , d'*être produit* , de *procéder* : Et c'est joindre à l'hérésie une contradiction manifeste , que de dire d'une part , que JESUS-CHRIST est *inférieur* en quelque chose à son Pere , & de l'autre qu'il lui est *égal & coëssentiel* en ce qui regarde la Nature divine.

De plus , par le regne & le Royaume de Dieu , Monsieur Regis entend , ou la demeure de Dieu dans les Ames , ou l'assemblée sainte dont Dieu fait l'objet de sa complaisance. S'il entend le premier , il est contraire à JESUS-CHRIST lui-même qui dit , *Regnum Dei intra vos est*. S'il entend le second , le Royaume de Dieu a commencé dès qu'il y a eu des Saints dans le monde , puisque Dieu s'est toujours complû en eux , comme dans son Ouvrage , qu'il a toujours fait les délices d'être avec eux , qu'il les a toujours conduits & dirigés par les

Metaphysique. 283

voies que bon lui a semblé.

Le Roïaume de Dieu est céleste. Qui en doute ? Mais Monsieur Regis entend - t'il ce mot, *céleste* ? Signifie - t'il autre chose, sinon, que le Roïaume de Dieu se forme par la Grace qui coule du Ciel, c'est à dire, de Dieu-même ; & que les Ames qui sont arrosées de cette pluie divine, ne sont plus touchées des biens de la Terre, mais uniquement des vrais biens, de la vérité & de la justice qui les lient étroitement à Dieu ?

Que prouve donc la séance future des Apôtres sur douze Trônes, pour juger les douze Tribus ? Sinon, que JESUS - CHRIST venant juger les vivans & les morts, lorsque l'Eglise qui est le Temple où la Majesté de Dieu habite, aura reçu toute la perfection, la sainteté & les travaux des Apôtres serviront à confondre & à condamner ceux qui n'auront pas voulu se soumettre à JESUS - CHRIST ? Qu'il s'ensuive de là, que le *Roïaume de Dieu ne commencera qu'au jour du jugement,*

284 *La vraie & fausse*

c'est ce qu'il n'y a que Monsieur Regis, qui soit capable de conclure.

JESUS-CHRIST a dit, que *son Roïaume n'est pas de ce monde*, pour faire entendre que les choses qu'il enseignoit, & que les Loix qu'il apportoit, étoient si oposées à la disposition des Enfans du siècle, qu'il ne pouvoit attendre que des souffrances & des contradictions ici-bas. Mais Monsieur Regis sçait faire un autre usage de ces paroles. Il en conclût que JESUS-CHRIST *n'avoit pas reçu la puissance de juger du mien & du tien* : ce qui fait, que lorsque JESUS-CHRIST dit, **VOUS NE TUREZ POINT. VOUS NE DEROBREZ POINT**, *il ne fait autre chose que commander d'obéir aux Loix civiles*. On a tort après cela, de regarder JESUS-CHRIST comme Legislatteur. Il n'est venu que pour confirmer les Traitez, que les hommes ont faits entr'eux, & pour autoriser les Loix, qui sont l'Ouvrage de l'amour propre. Est-ce ainsi que Monsieur Regis

System.
moral.
P. 517.

P. 528.

Metaphysique. 285

met JESUS - CHRIST au dessus de Moïse ? Est - ce ainsi qu'il relève le Ministère de nôtre Adorable Réparateur ?

Assurément , les Loix civiles sont dans l'ordre de la Providence, & JESUS - CHRIST n'a nullement prétendu les abolir ? Mais Monsieur Regis n'a - t'il point appris , que JESUS - CHRIST nous ordonne de n'avoir nul égard à ces sortes de Loix , lors qu'elles se trouvent contraires à la charité , ou à ce que la lumière naturelle nous découvre ; que nous devons faire , ou ne pas faire aux autres hommes ? Il faut suivre les Loix civiles , mais c'est quand il s'agit de police & de formalitez, le cœur & les mœurs ont d'autres règles. C'est une chose étrange , qu'un Chrétien ne sçache pas encore , ce que des Paiens ont connu , que ** de faire toujours à la rigueur ce que les Loix civiles nous permettent, c'est souvent faire une extrême injustice.* Monsieur Regis en qualité de Philosophe & de Jurisconsulte , en doit sçavoir les raisons. Et il

** Sum-
mum jus
summa
injuria.*

286 *La vraie & fausse*

me semble, qu'on ne doit pas permettre qu'il abuse comme il fait, de l'Écriture, pour appuyer des faussetez.

Ibid. Du règne de JÉSUS-CHRIST, il passe aux vertus. *Les actions, dit-il, qui procèdent des vertus naturelles & civiles; & celles qui procèdent des vertus Chrétiennes n'ont rien de dissemblable quant à l'extérieur: & on ne les peut distinguer les unes des autres, que par le motif qui est intérieur. Il appelle motif intérieur, la fin qu'on se propose, ou de conserver la vie temporelle, ou d'acquiescer le salut éternel.*

On sçait bien, que les hipocrites prennent l'extérieur des justes, on sçait bien, que les Philosophes Païens affectent la moderation qui est commandée aux Chrétiens. Mais les uns & les autres sont-ils humbles en s'abaissant? Sont-ils patients en composant leur contenance? Sont-ils desinterezzes, en donnant ou en refusant?

Il n'y a cependant que l'humilité, la patience & le desinterezzement qui soient, les vertus d'où

Metaphysique. 287

procèdent toutes les œuvres de justice. Un Païen ne peut pas avoir ces vertus. Il ne peut donc rien faire de juste par préférence à tous les objets de ses passions.

Il peut avoir , dit Monsieur Regis , les vertus naturelles & civiles , qui ont pour but la conservation de la vie temporelle.

Pitoïables équivoques ! L'homme considéré tant qu'on voudra , dans l'état de la Nature , n'est-il pas indispensablement obligé de tourner toutes ses pensées & tous ses mouvemens vers son Créateur ? N'est-il pas obligé d'être soumis à l'ordre de sa Providence ? N'est-il pas obligé d'agir , par une dépendance continuelle ? Où sont les vertus , quand il n'est pas dans cette disposition ? Le public n'est-il pas bien redevable à cette espèce de vertu , qui ne tend qu'à la conservation de celui dans lequel elle habite ? Que Monsieur Regis cherche tant qu'il lui plaira , de bons alimens , qu'il repousse soigneusement tout ce qui est nuisible à sa chere vie , je ne croi

288 *La vraie & fausse*

pas que personne lui en igache grand gré , ni que Dieu lui en tienne grand compte.

Je ne croi pas aussi qu'on puisse nier que les obligations étant toujours égales en tous les hommes , c'est une nécessité qu'ils agissent dans tous les tems , par un seul & même principe , pour s'acquitter de leurs devoirs. La Nature est corrompuë. Elle ne peut donc par elle - même produire aucune vertu. Aussi ne lui en demande-t'on pas. Les Loix civiles ne tendent qu'à la contenir au dehors : & c'est à raison de cette impuissance , tant de sa part , que de tout ce qui n'est qu'humain , que le Verbe de Dieu est venu en personne la reformer. Il s'ensuit de là , ce me semble , que si dans le langage ordinaire on distingue entre vertus *Chrêtiennes* & vertus *Paiennes* , ce n'est pas pour établir deux ordres de vertus , c'est pour distinguer ce qui est vertu d'avec ce qui ne l'est point , d'avec ce qui n'en a que l'aparence , d'avec ce qui n'est qu'un pur orgueil.

Metaphysique. 289

La Béatitude vient après les ver- System.
tus. Monsieur Regis avoit dit, Moral.
que *la béatitude de l'homme dans P. 489.*
l'état de la Nature, & dans la
société civile, consiste dans le con-
tentement intérieur que l'Âme reçoit
du bon usage qu'elle fait des choses
qui contribuent à la conserver, il
dit, pour conclusion de sa Mora-
le, que *la béatitude temporelle des*
Chrétiens, consiste dans le plaisir
qu'ils ont à faire avec le secours de
la Foi & de la Grace, tout ce que
les Loix Chrétiennes leur prescri-
vent. Je n'ai rien à dire contre
cette dernière définition. Mais ce
que j'ai dit, jusques ici, doit fai-
re entendre à Monsieur Regis,
que l'homme dans l'état de la Na-
ture, aussi-bien que dans celui de
la Grace, n'étant fait que pour
son Auteur, ne peut trouver de
repos, ni par conséquent de béa-
titude, que lors qu'il s'unit par
le bon usage de toutes ses facul-
tez à son Auteur ? Qu'il redouble
ses soins pour trouver de *bons ali-*
mens, & pour se bien conserver,
comme le veut Monsieur Regis,

290 *La vraie & fausse*

il n'aura point de béatitude, si en même-tems, il ne distingue que Dieu doit être le plus aimé, & s'il ne se porte vers Dieu par préférence à toutes les créatures.

Mais où font les hommes, qui sans le secours de la Grace, peuvent faire un bon usage de toutes leurs facultez? Il est donc certain, qu'il n'y a que les Chrétiens qui soient capables de béatitude. Celle des Païens est une illusion toute pure. Les plus sages d'entr'eux, font les plus superbes, & par conséquent les plus malheureux. Ils n'imposent qu'à ceux qui ne connoissent pas l'homme. Il faut pour être heureux, je veux dire, pour avoir parmi beaucoup de travaux quelque avant-goût de la béatitude, être uni à Dieu par JESUS-CHRIST l'unique dispensateur des vrais biens. Sans cette union, tout ce qu'on appelle béatitude, n'est qu'un fragile plaisir, que Dieu nous imprime pour nous engager à la conservation d'un corps, par lequel nous devons nous sacrifier nous-mêmes. Si Monsieur Regis n'est

Metaphysique. 291

n'est pas de ce sentiment. C'est sa faute.

Je pourrois relever bien des choses qu'il dit sur *la Foi*, sur *la Grace*, sur les *vérités surnaturelles*, sur *l'autorité de l'Eglise*, sur *la gloire de Dieu*, &c. Mais je croi qu'il suffit de m'être arrêté à ce qu'il y a d'essentiel dans son Ouvrage, & d'avoir détruit sa Doctrine dans ses principes. Je ne me suis point amusé dans sa *Metaphysique*, à le suivre dans ses écarts, je lui ai passé une infinité de méprises, j'ai laissé là son style de *Géomètre* mal entendu, ses stériles analyses, ses termes qui ne signifient rien, ses distinctions scolastiques, qui laissent les questions dans leur difficulté. Je craignois que pour des choses peu importantes, je ne me rendisse aussi ennuyeux que lui.

Par la même raison, je ne dois pas, dans sa *Morale*, entrer avec lui dans un cahos, où je sçai bien qu'il ne peut pas se reconnoître lui-même. S'il juge que je n'aye pas répondu à quelque chose qui

292 *La vraie & fausse*

en valût la peine , il n'a qu'à me le marquer , je lui promets de lui en faire voir incontinent la foiblesse , le ridicule , la fausseté.

Il est vrai qu'il dit quelquefois des choses connues & reçues également de tout le monde , mais il n'est pas moins vrai , que ces choses n'ont nul rapport à ses principes , & qu'elles ne sont point en leur place. Je lui dirai franchement ce que j'en pense. Il semble qu'elles n'aient été fourrées dans son Ouvrage , que pour amuser le Lecteur , & pour faire passer des maximes , qui sans cela souleveroient tout le monde.



CHAPITRE XXV.

On fait quelques reflexions sur la conduite des Philosophes.

QUOIQUE les ennemis de Monsieur Descartes ayent les mêmes interêts, chacun d'eux néanmoins a sa manière différente de lui faire la guerre. L'un plaïsante, l'autre s'irrite, un autre affecte la tranquillité. Monsieur Hüet crût rendre sa Censure Canonique, en ne gardant nulle mesure. Il n'y a point de lieu commun, point de terme injurieux, point d'investive piquante, qu'il n'employe contre Monsieur Descartes ou ses Disciples : Et comme si c'eût été peu pour le Prélat, de faire passer son ennemi pour un homme dangereux, il voulut faire voir, que c'étoit un ignorant & un petit Esprit.

Dans ce dessein, après avoir attaqué les preuves de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'a-

294 *La vraie & fausse*

me , il attaqua les tourbillons.

Cette Physique qui n'est fondée que sur les propriétés qu'on conçoit dans la matière , sur des figures & des mouvemens de parties matérielles , n'aproche pas de celle qui a pour fondement , *des formes substantielles, des vertus, des qualitez occultes.* Elle est pleine de contradictions qui sautent aux yeux. Et Henri Morus avant Monsieur Hüet , avoit trouvé mille absurditez dans le Système Cartésien.

Morus & Monsieur Hüet après cela , devoient nous donner un monde de leur façon , pour l'oposer à celui de Descartes , à cet édifice qu'on a formé à la vüe des Loix , par lesquelles le monde que nous habitons se conserve. Apparemment ils n'y ont pas pensé ; & peut-être ont-ils bien fait de ne s'en pas mêler , s'ils ne vouloient pas nous faire rire.

Un autre Anticartésien est venu depuis , qui ne s'est pas tant mis en-coléré, mais qui a dressé ses batteries contre les mêmes principes.

Metaphysique. 295

• Son dessein est d'établir le Pyrrhonisme , d'autant que selon lui , on ne voit rien clairement. On diroit qu'il a peur qu'on ne prouve que Dieu existe , & que son Ame est immortelle. Il faut l'entendre discourir sur la nature des animaux : certainement, il n'oublie rien pour nous persuader, qu'il croit que son chien ou son chat participe autant que lui à la Raison. Tout ce qu'on peut lui dire là - dessus présentement , c'est ou qu'il n'est pas sincère, ou qu'il n'a pas mêmes le premier principe des connoissances humaines. On est prêt de l'en convaincre, s'il veut reduire ses Volumes à cinq ou six argumens abrégés. Car de le suivre dans toutes les fades plaisanteries, c'est ce qu'on n'a pas dessein de faire.

Il faut que Monsieur Regis soit bien foible, & qu'il ait bien donné prise sur lui à ces Auteurs , puisqu'il a mérité leur estime. En effet, Monsieur Duhamel même s'est trouvé assez fort , pour refuter quelques endroits de sa Physique : Soit par des argumens *ad hominem* ,

296 *La-vraye & fausse*

* Ce soit * *catégoriquement parlant*, il ne
font des le pousse pas trop mal sur les loix
expres- du mouvement.
sions de

M. Du
hamel.

Celles que Monsieur Descartes a voulu établir, sont constamment fausses, excepté la première. C'étoit n'y pas penser, que d'en établir six sur ce principe, que le *repos a de la force*. Mais Monsieur Regis, qui ne les trouve que défectueuses, a prétendu les corriger en joignant à cette prétendue force, la pression que fait l'air & la matière subtile, pour expliquer la dureté des corps : c'est à dire, qu'il a voulu corriger une erreur par de manifestes contradictions.

Je pourrois faire voir, que la Physique est remplie aussi-bien que la Morale & la Metaphysique, de fausses idées & de faux raisonnemens ; & qu'il n'y a de bon, que ce qu'il a tiré de divers Auteurs. Il confond l'ame avec le corps, comment parleroit-il sans confusion des passions & des inclinations naturelles ?

Il confond l'action de Dieu, avec celle des créatures, comment

Metaphysique. 297

découvriroit - il ce que c'est que vertu motrice ou force mouvante, d'où dépend la connoissance des loix du mouvement ? Il ne connoît pas l'objet, d'où les intelligences tirent leur lumière, ni ce qui les distingue des êtres corporels, comment trouveroit-il le sujet propre des perceptions, & en quoi elles différent des idées ? Je pourrois, dis-je, faire voir, que Monsieur Regis, ne fait rien de ce qu'on attend d'un homme qui a étudié la Nature. Mais je n'aime pas assez cet exercice. D'ailleurs que M. Regis soit mauvais Physicien, cela ne fait tort à personne. Si le Public a beaucoup d'interêt en quelque chose, c'est en ce qui regarde les mœurs, tels que sont les principes de Metaphysique & de Morale qu'on lui propose. Je fais donc mieux de me borner à l'examen de ces principes.

Peut-être que quelqu'un de ces Physiciens, qui ont si bien pris l'esprit de M. Descartes, quoi qu'ils ne parlent pas toujours comme lui, trouvera le loisir de montrer à M. Hüet, & à M. Duhamel, & à l'Au-

298 *La vraie & fausse*

teur du Voyage du Monde Cartésien, que tous leurs discours, ne sont que des fruits de leur imagination, & qu'ils n'ont tant d'ardeur pour le combat, que parce qu'ils n'entendent pas ce qu'ils combattent.

· Pour Monsieur Regis, il fera toujours pitié, lors qu'après l'avoir vu plein de confiance & en humeur de démontrer, on le verra incontinent après se perdre dans ses idées, & embarrasser les questions les plus faciles. Tout différent qu'il est de M. Hüet, ils se ressemblent en une chose. M. Hüet avec son style véhément & plein de feu, ne prouve rien; M. Regis avec son ton radouci ne prouve pas davantage.

· On peut dire la même chose de l'agréable Voyageur & du Sérieux Péripatéticien. Dans leur différent caractère, ils s'accordent parfaitement à établir le Pyrrhonisme, par la confusion & les ténèbres qu'ils répandent par tout.